MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME SIXIÉME.

Prevost d'Exiles, Antoine François

MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÈ.

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE EDITION

Revûe & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME VI.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris

Chez
MARTIN, rue S. Jacques.
DESAINT & *SAILLANT*, rue Saint Jean de Beauvais.
POIRION, rue S. Jacques.
DURAND, rue du Foin.
HOCHEREAU, *PISSOT*, Quai de Conti.

M. DCC. LVI.

281762 / 23. 1. 33

PQ
2021
M5
1756
t.6

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE TREIZIE'ME.

L'HEUREUSE fin de cette avanture me fit benir le Ciel, qui sembloit en avoir pris lui-même la conduite. J'emploiai quelques jours à régler, avec Amulem, l'ordre de notre voiage d'Allemagne. Il étoit absolument déterminé à partir avant l'hiver; mais n'aiant pas vû Paris, il eut envie d'y aller passer quelques

ſemaines avant notre départ. Cela pouvoit s'accorder ſi bien avec les meſures que j'avois priſes du côté de M. le Duc, que loin de l'en détourner, je lui promis de l'y conduire.

Nous y arrivâmes, dans le tems où il devoit paroître le plus brillant aux étrangers C'étoit dans la chaleur des Actions du Miſſicipi. Le faſte & la magnificence ſembloient répandues dans toutes les conditions. L'argent & l'or rouloient avec profuſion, comme s'ils ſe fuſſent échapés de la captivité dans laquelle on les tient ordinairement. Les habits, les équipages, les dépenſes exceſſives du jeu, & les fêtes continuelles découvroient l'opulence du Royaume, ou, s'il eſt permis de s'exprimer ſincerement, trahiſſoient plutôt ſa foibleſſe inté-

rieure, puiſque toutes ſes forces s'épuiſoient follement au-dehors. Amulem fut frappé des cet éclat. Ses préjugés Turcs ne l'empêcherent pas de convenir, que Paris l'emportoit ſur Conſtantinople. Nous nous logeâmes dans la ruë neuve des Petits-Champs, & ce ne fut pas ſans peine que nous nous procurâmes un logement commode. Nous en eûmes même beaucoup à louer un Caroſſe de remiſe, tant il ſe trouvoit de perſonnes qui n'étoient pas diſpoſées plus que nous à marcher à pied. Tous les jours on nous apprenoit quelque nouveau prodige de fortune, en faveur des plus vils & des plus miſérables. C'étoit le célébre M. Law qui donnoit le branle à la roüe. Je me procurai le plaiſir de le voir, étant introduit par quelques An-

glois que j'avois connus à Londres & qui se trouvoient alors à Paris. Cet homme, occupé de tant d'affaires importantes, n'en avoit pas l'esprit moins libre, ni l'humeur plus éloignée du plaisir. Il nous invita le même jour à souper chez lui ; j'y vis sa femme qui me parut enjouée. J'y trouvai aussi l'Abbé d'. . . , qui me reconnut tout d'un coup. Comme il ignoroit que j'eusse quitté Paris, après l'avoir vû cinq ou six semaines auparavant, il me fit des reproches honnêtes de ce que je l'avois si fort négligé. Il étoit trop agréablement occupé du voisinage de Madame Law, pour lier à table une conversation sérieuse avec moi ; mais il me fit promettre que je lui rendrois le lendemain une nouvelle visite. La joie & le badinage regnerent dans ce

repas. M. Law y dit mille jolies choſes. On n'y fit nulle mention de Syſtême ; quoique je ſouhaitaſſe extrêmement que le diſcours pût tomber ſur ce ſujet : on n'y parla que des ſévérités de la Chambre de Juſtice, & de la frayeur qu'elles avoient répandue parmi toutes les perſonnes intéreſſées dans les revenus du Roi. M. Paparel, Treſorier général de l'Extraordinaire des Guerres, avoit été condamné à mort quelques jours auparavant, & l'on ne ſçavoit point ce qu'on devoit penſer du délai que S.A.R. avoit fait apporter à l'exécution de ſa Sentence. Comme on n'épargne guéres les condamnés, le pauvre Paparel ne fut point ménagé par nos Convives. M. Law ſe retira vers minuit, ſous prétexte d'une affaire d'importance,

qu'il devoit expédier avant ſon ſommeil.

Je ſortis auſſi, peu après, avec les deux Anglois qui m'avoient procuré ſa connoiſſance. Comme ils demeuroient dans le même quartier que moi, nous nous entretînmes en chemin de la prodigieuſe fortune de M. Law, & de l'induſtrie avec laquelle il s'y étoit élevé. M. Stepney, qui étoit celui des deux qui le connoiſſoit le plus particulierement, me raconta quelques traits de ſa vie, qui méritent d'être rapportés. M. Law, me dit-il, eſt Ecoſſois, & né d'une honnête famille. Il a eu, dès ſa premiere jeuneſſe, l'eſprit propre au commerce & aux affaires. Ses parens le mirent de bonne heure dans un Comptoir; on n'a pas ſçu ſur quels fonds il y amaſſa une ſom-

me considérable, qui le mit en état de se passer du secours de sa famille. J'ai connu, me dit M. Stepney, le Marchand chez qui il étoit à Edimbourg. Je l'ai entendu se louer beaucoup de sa sagesse & de sa fidélité. Il prit le chemin de Bristol, avec son argent & des recommandations, qui lui firent trouver une place plus considérable que celle qu'il venoit d'occuper; on le fit Commis en chef du Bureau de la Jamaïque. Son assiduité & son esprit lui attirerent la confiance de tous les Marchands. Cependant soit qu'il se fût déguisé jusqu'alors par hypocrisie, soit que sa vertu fût séduite par les grosses sommes qui lui passoient entre les mains, on découvrit, dans ses comptes, quelques erreurs de calcul qui commencerent à le

rendre ſuſpect. Les Marchands Anglois veulent de l'exactitude ; on l'examina de près, il s'en apperçut ; voici le ſtratagême dont il uſa pour ſe mettre à couvert. Il avoit fait une connoiſſance intime avec le Commis d'un autre Bureau conſidérable, qui n'étoit pas plus fidéle que lui : ils s'accorderent enſemble pour ſe ſoutenir, & pour tromper à coup ſûr. Lorſque l'un des deux étoit obligé de rendre ſes comptes, il avoit recours à l'autre, dont il tiroit autant d'argent qu'il en manquoit dans ſa caiſſe ; & ſe rendant ainſi alternativent le même ſervice, ils ſe trouvoient toujours en état de ſouffrir l'examen le plus rigoureux, quelques ſommes qu'ils euſſent pû détourner du dépôt qui étoit entre leurs mains. Ils emploioient, pen-

dant ce tems-là, ce qu'ils avoient dérobé, & le faisoient valoir à leur profit particulier. Quoique ce systême fût des mieux concertés, il ne put ttomper tout-à-fait la vigilance des Intéressés. On s'étonnoit des grosses entreprises qu'on voyoit faire tous les jours à M. Law, & l'on ne comprenoit point sur quel fonds elles étoient appuyées. Les soupçons devinrent si forts, qu'ils ne purent lui être cachés. C'étoit une affaire à le décrediter pour toujours. Il résolut de se tirer d'inquiétude, & il y réussit par une trahison qui perdit son Associé. Feignant d'être obligé de rendre ses comptes, il le pria de lui fournir, suivant leur convention, la somme dont il avoit besoin pour remplir sa caisse. Il la reçut, mais ce fut dans le dessein

de ne la pas rendre. L'autre, qui ne s'attendoit à rien moins, lui redemanda ſon argent peu de jours après. M. Law contrefit l'étonné, comme s'il n'eût rien compris à ce diſcours ; & ſe voyant trop preſſé, il fit un éclat qui couvrit ce Malheureux de confuſion, & qui l'obligea de ſe ſauver pour éviter le châtiment. Les plus éclairés entrevirent une partie de la vérité ; mais il eût été dangereux d'attaquer M. Law, ſans le pouvoir convaincre. Cependant cette avanture lui ayant fait perdre quelque choſe de ſon crédit, elle le détermina à quitter Briſtol, pour aller à Londres. Il ne s'y borna point à prendre ſoin des affaires d'autrui : il commençoit à être aſſez riche pour être occupé ſeulement des ſiennes. Je ne doute point, continua

M. Stepney, qu'il ne fût devenu en peu de tems un des plus opulens particuliers d'Angleterre, si l'amour ne l'eût rendu la duppe de deux femmes qui l'ont presque conduit à sa ruine. La premiere fut Milady... Cette Dame étoit une Coquette fieffée, qui avoit ruiné déja vingt Amans à Londres, & qui étoit aussi connue par ses débauches que par sa beauté. M. Law eut le malheur de la voir & de la trouver aimable. Elle en fut informée, avant même qu'il eût eu la hardiesse de lui déclarer sa passion, & elle forma le projet de le dépouiller. Il étoit novice en amour, quoiqu'il le fût si peu pour les affaires. Il ne connoissoit pas mieux les manieres du monde poli, ayant toujours vécu dans la poussiere d'un Comptoir & d'un Bureau. Ce fut par

cet endroit, que Milady le prit d'abord. A peine lui eut-il exprimé quelque chose de ses sentimens, qu'elle sçut lui faire entendre avec adresse, que l'unique chose qui lui manquoit pour plaire étoit de mettre quelque réforme dans ses manieres, & de prendre un peu mieux le bon goût de Londres. Il comprit de quoi il étoit question, mais il l'exécuta mal. Au lieu de s'accoutumer par degrés aux airs de la Cour, il se crut capable de les prendre tout d'un coup. Dans l'espace de peu de jours, on le vit changé en Petit-maître. Cet excès fit pitié à ceux qui le connoissoient, & le rendit ridicule aux yeux de quantité de personnes, qui sentirent le contraste de sa parure & de ses manieres. Cependant, comme il est homme d'esprit &

d'un caractere souple & pliant, il atteignit peu à peu au degré qu'il falloit pour être reçu chez Milady... C'est la seule obligation qu'il ait à cette Dame, d'avoir ainsi contribué à le polir & à le former pour le monde. Les autres leçons qu'il reçut d'elle ne lui furent pas si utiles; elle l'engagea dans des dépenses si excessives, qu'il s'apperçut en peu de tems de la diminution de ses especes: & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour lui, ce fut que la Dame n'eut pas plutôt remarqué que la source de ses libéralités tarissoit, qu'elle le fit prier de ne plus mettre le pied chez elle. Cette disgrace le toucha si vivement, qu'elle l'empêcha de sentir la perte d'une partie de son bien. Ses Amis, qui le voioient si tendre, lui proposerent de se satis-

faire à moins de frais, c'eſt-à-dire, de ſuivre l'uſage de Londres, en ſe donnant une jolie Maîtreſſe, qu'il entretiendroit à petit bruit, & ſur laquelle il auroit un empire abſolu. Ce conſeil fut de ſon goût. On lui en procura une fort aimable, avec laquelle il vécut content pendant quelques mois; mais il étoit deſtiné à payer toujours cher les plaiſirs de l'amour. Sa Maîtreſſe étoit une friponne, qui diſparut un jour, en lui emportant trois mille guinées & quantité de bijoux. Des pertes ſi conſidérables dérangerent beaucoup ſes affaires; & toute ſon adreſſe ne put les réparer parfaitement. Les airs de Cour qu'il avoit pris avec Milady.... lui ôterent le goût du commerce. Il ſe livra au jeu. On ſçait quelle vie les Joueurs ménent. Tantôt

il possedoit des sommes immenses, qui lui faisoient prendre un essor fort au-dessus de son origine ; tantôt il étoit sans un morceau de pain. Je lui ai vû pendant trois mois, continua M. Stepney, un Carosse à six chevaux, une Maison de campagne, & un Hôtel superbe à la Ville. Cette faveur de la fortune ne dura guéres. Le Colonel Chartris le ruina dans une soirée, comme il a ruiné depuis le Duc de Warton & quantité d'autres jeunes gens. M. Law se mit ensuite dans les projets ; c'est-à-dire, qu'il formoit des plans de compagnies & d'associations pour le commerce, & qu'il tâchoit de les faire goûter aux Marchands. Il inventoit des machines, pour rendre plus faciles ou pôur abreger les grandes entreprises ; telle fut celle dont

l'exécution ſe trouva ſi heureuſe ; pour nettoyer les étangs, les canaux, & les baſſins qui ſervent à la conſtruction des Vaiſſeaux. Il fut le premier qui fit naître à Mylord Duc de Montaigu le deſſein d'une nouvelle plantation dans l'Iſle de Sainte Lucie ; entrepriſe qui a coûté à ce Seigneur la moitié de ſon bien, & qui s'eſt terminée fort malheureuſement. Enfin il ſe ſoûtenoit honnêtement par les ſeules reſſources de ſon génie, lorſque la Fortune l'a appellé en France, & lui a ouvert le chemin de la faveur & de la toute puiſſance auprès de M. le Régent. Il conſerve toujours, ajoûta M. Stepney, une forte inclination pour les femmes. Il a le cœur bon & tendre ; de ſorte que ſes libéralités ſe répandent à pleines mains ſur le beau ſexe.

Il s'eſt fait amener de Londres, pour ſon délaſſement après les affaires, quelques belles Angloiſes, qu'il entretient à Paris; à peu près comme les Seigneurs François, qui aiment les chiens & les chevaux, en font venir d'Angleterre.

J'étois ſi plein de l'idée de M. Law, en quittant M. Stepney, que je le vis en ſonge pendant la nuit; mais je le vis dans une ſituation que je ne lui aurois pas fait plaiſir de lui dire, & qu'il n'auroit peut-être pas cru devoir apprehender. Il me ſembla que S. A. R. le mettoit hors de ſon appartement par les épaules, & qu'étant enſuite abandonné de tout le monde, il alloit chercher du pain hors du Royaume, après l'y avoir ôté à tant d'autres.

Le lendemain, je fis ma visite à l'Abbé d..... C'étoit un autre Avanturier, dont la morale ne valoit guéres mieux que celle de M. Law. J'avoue que rien ne m'a jamais donné tant de mépris pour les biens de la fortune, que de les voir accordés avec tant de profusion à des personnes de ce caractere. C'est une réfléxion que j'ai faite mille fois en ma vie, & qui se renouvelloit alors à tous momens, en voyant tant de misérables arriver tout d'un coup à l'extrême opulence. Seroit-il possible, disois-je, que la Providence mît en de telles mains ce qu'elle estime ? Non, les biens de ces gens-là sont aussi vils que leurs personnes. Je ne mets pas, néanmoins, absolument dans ce rang l'Abbé d..... Il avoit assez d'esprit & de sçavoir vivre, pour

être diſtingué de la foule. La viſite, que je lui rendis, fut beaucoup plus familiere que la précédente. Il me rapporta des choſes incroyables de l'affection dont M. . . . . l'honoroit, & de la confiance qu'il prenoit en lui. La ſuite de ſa vie les a juſtifiées. Comme il avoit été Précepteur de M. . . . . il ſe faiſoit honneur du goût que ſon Eleve avoit pour les ſciences & les beaux arts. Dieu ſçait s'il étoit capable de le lui avoir inſpiré. Il me fit la grace de me procurer la vûe de ſon Cabinet, de ſes tableaux, & de ſon Laboratoire. Le cabinet étoit plein de livres & de papiers, confuſément épars. J'eus la curioſité d'obſerver les livres, étant perſuadé que la meilleure maniere de connoître le caractere & les inclinations d'un homme d'eſ-

prit, eſt de faire attention à ce qui l'occupe dans le ſecret du cabinet. Je vis, dans celui-ci, un mélange de Théologie, d'Hiſtoire, de Littérature, & ſur-tout de Philoſophie naturelle. Les ouvrages extraordinaires, tels que ceux de Spinoſa, Hobbes, Vanini, Cardan, Toland, Paracelſe, &c. étoient dans une claſſe à part; & parmi eux étoit un gros cahier de ſa main propre, où il avoit pris la peine de réduire en abregé ce qu'il y a de plus curieux dans la doctrine de ces Auteurs. L'Abbé d..... me fit remarquer un petit manuſcrit latin, *de Deo, an poſſibilis?* qu'il me dit avoir été payé cent Louis d'or. Cet Abbé m'aſſura que M..... paſſoit quelquefois juſqu'à quatre & cinq heures au milieu de ſes livres, & qu'il ne liſoit preſ-

que jamais ſans avoir la plume à la main, pour écrire ſes remarques & ſes réfléxions. Il avoit fait traduire, pour ſon uſage, quantité de bons livres Anglois, dont il faiſoit beaucoup de cas. M..... Magiſtrat illuſtre, qui entendoit parfaitement l'Anglois, lui avoit rendu pluſieurs fois ce ſervice. S'il en faut croire l'Abbé d...., la curioſité de ſon Eleve, en matiere de ſcience, s'étendoit à tout. Il avoit fait venir plus d'une fois, des extrémités de l'Europe, certaines perſonnes qui paſſoient pour avoir acquis des connoiſſances extraordinaires. Un jour, ayant lû dans une Relation Angloiſe de la Laponie Norvegienne, que les Lapons étoient fort adonnés à la Magie, & qu'il ſe paſſoit des choſes ſurprenantes dans cette froide partie de notre Hémiſphe-

re, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait amener un Magicien Lapon dans ſon cabinet. On n'a pas ſçu ce qu'il apprit de lui ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en fut peu ſatisfait, parce qu'il ne l'entretint pas long-tems. Il le fut davantage d'un certain Valtas, qui s'inſinua dans ſa faveur par la profonde connoiſſance qu'il avoit de la Chimie. Il travailloit quelquefois deux heures, avec lui, dans ſon Laboratoire. Il n'y avoit point de diſtillation, ni d'élixir, qu'il ne ſçût compoſer ; il en inventoit lui-même, & il prenoit plaiſir à les faire debiter à Londres & à Paris par quelque Avanturier, qui prenoit la qualité d'Opérateur, & qui y gagnoit conſidérablement. Il a fait des perles & des teintures de criſtal, qui ſont d'une beauté admirable.

Pour ce qui regarde le grand œuvre, il l'a tenté ſans ſuccès : cependant il n'a pas laiſſé de faire de grandes dépenſes, pour arriver à quelque choſe d'extraordinaire dans la tranſmutation des métaux. M. C..., Anglois, l'a aidé long-tems dans ce travail ; mais ils ne purent attraper le ſecret de la nature. Tout le fruit de leurs peines fut de compoſer des alliages d'une grande perfection, quoique la valeur en ſoit fort au-deſſous de la dépenſe. Un Italien effronté, qui avoit entendu parler du goût de ce Prince pour cette ſorte de ſcience, lui fit demander un jour une audience particuliere dans ſon Laboratoire. Lorſqu'il y fut entré, il eut le ſoin d'en fermer la porte ; il tira de ſa poche un petit réchaud d'une fabrique extraordinaire,

au-deſſous duquel étoit un petit vaiſſeau de cuivre, qu'il remplit d'un élixir qu'il avoit dans une bouteille. Il enflâma l'élixir avec une ſimple allumette, & il le pria enſuite de lui prêter pout un moment un Louis d'or. Il le mit, à ſa vûe, dans le réchaud : en moins de trois minutes, il en tira une piece d'argent de la même grandeur, qu'il lui remit. Il lui demanda un Ecu ; & l'ayant enfermé de la même maniere dans le réchaud, il en fit ſortir un Louis d'or, qui ne différoit des autres qu'en ce qu'il étoit plus épais. Après cette opération, qu'il acheva ſans prononcer une parole, il prit ſon réchaud & ſortit du Laboratoire, en diſant au Prince que s'il vouloit ſe donner la patience d'attendre un moment, il alloit lui faire voir quelque choſe de bien plus

plus extraordinaire. On l'attendit, mais inutilement. L'Italien s'étoit ſervi de cette ruſe pour faciliter ſon évaſion. M. l'Abbé d.... me fit voir les deux Piéces, que M. .... avoit conſervées. J'étendrois trop le récit de cette viſite, ſi je rapportois toutes les choſes curieuſes qu'il me fit obſerver. Je marquai beaucoup de reconnoiſſance pour ſes civilités. Nous parlâmes encore de l'Angleterre ; il me propoſa de l'accompagner, dans un voyage qu'il avoit deſſein d'y faire. Je m'en excuſai honnêtement, ſur les engagemens que j'avois avec M. le Duc de.... Il ne manqua point de me demander ce qui avoit cauſé mon retour ſi prompt à Paris. Je lui parlai de mon beau-frere Amulem & de ſon fils Muleid. Il faut, me dit-il, que vous

me les fassiez voir, & que je leur procure l'honneur de faire la révérence à M..... Je le remerciai de cette offre, & je les lui amenai le jour suivant. Il nous présenta à lui. Nous en fumes reçus fort gracieusement. Il fit, à Amulem, plusieurs questions sur le Gouvernement du Grand Seigneur, & sur les forces de l'Empire Ottoman. Il lui dit, en parlant de sa Religion : Je ne la trouve guéres sainte ; mais elle me semble fort aimable, ne fût-ce qu'en ce qu'elle n'oblige pas de voir toujours la même femme. Amulem répondit agréablement, que si c'étoit un mal d'être obligé de voir toujours une seule femme, c'en devoit être un bien plus grand d'en voir toujours plusieurs. Point d'équivoque, reprit M.... le mal de n'en voir qu'une

eſt ſi grand, que je n'en ſçaurois rire; & ſi l'on n'étoit un peu Turc ſur certains articles, un pauvre Chrétien auroit bien de la peine à vivre. Nous eumes, par la bonté de ce Grand Prince, un de ſes Officiers pour nous conduire à Verſailles, & dans tous les lieux où l'on n'a pas la liberté d'entrer ſans être introduits.

Le hazard nous fit rencontrer, à Fontainebleau, M. le Marquis d'Antremont, Ambaſſadeur du Roi de Sicile. Je l'avois connu à Rome, long-tems auparavant, & j'étois même lié particulierement avec lui. Comme je ne m'imaginois nullement qu'il fût à Paris, & encore moins qu'il y fût avec un titre ſi diſtingué, je ne me remis point ſon viſage, lorſqu'on me le montra ſous le nom de ſa dignité. Il me reconnut le pre-

mier, & ſa politeſſe le fit avancer vers moi pour m'embraſſer. Nous nous promenâmes, en nous entretenant de nos anciennes liaiſons & de nos avantures Romaines. Il avoit failli de périr à Rome, par la jalouſie d'un Cardinal, dont il voyoit ſecrétement la Maîtreſſe. Deux Sbirres, apoſtés par ce Prélat, l'avoient attaqué le ſoir dans la rue, & il n'avoit dû ſa vie qu'à ſon adreſſe & à ſa valeur. Le péril qu'il avoit couru l'effraya ſi peu, qu'il revit ſa Belle dès le lendemain, en prenant ſeulement la précaution de ſe déguiſer. Il ſe couvrit d'un habit de Pere Jacobin, & il continua de la viſiter tous les jours ſous ce maſque. Le Cardinal découvrit la ruſe; & l'ayant fait veiller, il le fit prendre par les Archers de l'Inquiſition, comme

un Moine débauché qui causoit du scandale à l'Eglise. Il fut enfermé dans une étroite prison, d'où il ne put se tirer qu'après y avoir demeuré six semaines. Le Cardinal eut la malice de répandre le bruit qu'il y avoit été traité comme on traiteroit peut-être un Moine dans le même cas, c'est-à-dire, fouetté rigoureusement. Cependant cette médisance fut reconnue fausse par le Cardinal même, qui étant tombé peu après dans une maladie mortelle, fit prier le Marquis de se rendre auprès de son lit, & lui demanda pardon publiquement du tort qu'il avoit fait à sa réputation. Nous eumes l'honneur de dîner avec M. le Marquis d'Antremont, & de retourner le lendemain à Paris dans son Carosse. Nous n'y fimes plus un long séjour. La cu-

rioſité d'Amulem étant ſatisfaite, nous reprîmes le chemin de la Province.

Lorſque nous approchâmes de la maiſon de ma fille, je fis avancer mon Laquais plus vîte que nous, pour l'avertir que nous ſerions le ſoir à ſouper chez elle. Je fus ſurpris de le voir, peu après, revenir au-devant de nous en galopant. Il m'apprit que le Marquis, mon Eleve, étoit au logis depuis quatre jours; & me préſentant une lettre, il me dit que c'étoit par l'ordre du Marquis qu'il me l'apportoit, qu'elle étoit de M. le Duc ſon Pere, & qu'il me prioit de la lire avant mon arrivée. Je la lûs promptement. M. le Duc me marquoit que ſon fils l'avoit preſſé, avec tant d'inſtances, de lui accorder la permiſſion d'aller attendre mon

retour de Paris chez ma fille, qu'il avoit craint de l'affliger trop en le refuſant : qu'il le croyoit là en auſſi bonnes mains que dans les ſiennes, & qu'il ſe perſuadoit que j'approuverois ſon voyage. Comme cette lettre ne contenoit rien de plus, je ne pouvois m'imaginer quelle raiſon le Marquis avoit eue de me l'envoier avec tant de diligence. Cependant, en y penſant davantage, je compris que la crainte que je ne fuſſe mécontent de le voir à mon arrivée, & que je ne le ſoupçonnaſſe de s'être dérobé à M. ſon Pere, l'avoit porté à me prévenir comme il avoit fait. Il m'avoua, le ſoir, que j'avois deviné juſte. Je ne laiſſai point, malgré la lettre, d'être très-peu ſatisfait de le trouver là. J'admirai même que M. le Duc y

eût pû consentir, après le danger où il s'étoit trouvé exposé; sans compter qu'il n'ignoroit pas sa passion pour ma Niéce, à laquelle des entrevûes si fréquentes ne pouvoient manquer de servir d'aliment. Je n'augurai rien de bon de sa présence. Plût au Ciel, pour son intérêt & pour celui de ma famille, que mon présage & mes craintes eussent été moins fondés, & qu'ils n'eussent point été justifiés par des événemens qui mirent le comble à tous les malheurs de ma vie! C'est ce que je raconterai maintenant sans interruption; car il me seroit difficile de mêler des choses étrangeres & indifférentes, à un récit si intéressant.

Le Marquis n'avoit pas perdu le tems, pendant les quatre jours qu'il avoit passés chez ma fille.

Non-ſeulement il s'étoit ménagé cent occaſions d'entretenir Nadine ; mais par une adreſſe, dont je crois que l'amour ſeul l'avoit rendu capable, car il n'étoit point naturellement artificieux, il avoit trouvé le moien d'intéreſſer ſi fortement Milady R.... en ſa faveur, qu'elle approuvoit hautement ſa paſſion. Un ſecours de cette nature pouvoit faire faire, en peu de tems, beaucoup de chemin à ma Niéce. Ce n'eſt pas que j'aie jamais ſoupçonné Milady, d'être propre à favoriſer le vice ; mais de quoi ne ſont pas capables deux jeunes Amans dont on flatte l'inclination, & à qui l'on procure tous les moiens de ſe voir commodément ? Ma fille, qui avoit découvert le fond du miſtere, n'avoit point eu la hardieſſe d'en témoigner ſes ſentimens ;

mais ce fut la premiere nouvelle, dont elle m'inſtruiſit à mon arrivée. La crainte fit que je m'imaginai le mal encore plus grand qu'il n'étoit. Je ne tardai point à m'expliquer avec Milady, & à tâcher de tirer la vérité d'elle, en gardant néanmoins beaucoup de ménagemens, pour ne pas commettre ma fille. Lorſque j'en eus dit aſſez pour me faire entendre, elle reconnut qu'elle avoit eu quelque condeſcendance pour la paſſion du Marquis, parce qu'elle la croioit infiniment ſincere; & parce que la pauvre petite Nadine, ajouta-t-elle, n'en avoit pas moins pour lui. Elle me dit, en riant, qu'il eût fallu avoir le cœur d'une dureté extrême, pour voir ſouffrir ſans pitié deux enfans ſi aimables. Cependant elle me proteſta que toute

ſon indulgence s'étoit bornée à leur accorder quelques momens d'entretien dans ſon appartement, & cela toujours en ſa préſence. Je ſuis bien éloigné, Madame, repartis-je, d'en ſoupçonner davantage; mais vous me ferez la grace de confeſſer que cette faveur même, toute mince qu'elle eſt, ne leur étoit pas néceſſaire. Vous ſçavez le peu de proportion qui eſt entre le Marquis & ma Niéce. Amulem eſt un Etranger, dont le rang, quoiqu'aſſez conſidérable parmi les Turcs, eſt compté pour rien en France. Nadine ne tire non plus aucun relief de la qualité de ma Niéce, puiſque ne l'étant que du côté de mon Epouſe, elle n'appartient point à ma famille. Rien ne peut donc la rapprocher du Marquis, dans l'éloignement infini

où elle eſt de ſon nom, de ſon rang, de ſes richeſſes, & de toutes ſes eſpérances. A quoi ſert-il, Madame, d'entretenir dans le cœur de cette Enfant une paſſion qui ne ſçauroit avoir d'heureuſes ſuites pour elle ? Je veux bien ne la regarder juſqu'à préſent que comme un badinage & un amuſement de jeuneſſe; mais ne ſçavons-nous pas, vous & moi, que les conſéquences de ces dangereux amuſemens peuvent devenir ſérieuſes ? Je connois le naturel du Marquis; il eſt d'une vivacité qui vous effraieroit, ſi vous la connoiſſiez comme moi. Milady repliqua, en m'interrompant, qu'elle avoit fait attention d'avance à mes difficultés, & qu'elle les avoit trouvées ſi foibles qu'elle n'avoit pas crû s'y devoir arrêter; qu'à la vérité Nadine n'étoit pas

du rang du Marquis, mais que c'eſt l'effet le plus ordinaire de l'amoûr, d'égaler les conditions; que rien n'étoit ſi commun, en Angleterre, que ces aſſortimens inégaux; que la foibleſſe de notre ſexe pour le ſien étoit preſque l'unique voie que la Providence eut accordée aux femmes, pour s'élever à la fortune; que la petite Nadine avoit aſſez de charmes pour borner l'ambition d'un Prince; & là-deſſus elle ſe mit à me rapporter les exemples de quantité de Ducs & de Mylords Anglois, qui n'avoient cherché qu'à ſatisfaire leur cœur en ſe choiſiſſant une Femme. Il eſt vrai, Madame, lui dis-je, que cela eſt commun en Angleterre, mais nos coûtumes ſont différentes. D'ailleurs le ſoin, que j'aï conſenti à prendre de la conduite du

Marquis, m'oblige en honneur de veiller à ſes vrais intérêts. Ne doutez pas que dans toute autre ſituation, je ne fuſſe bien aiſe de voir Nadine prendre le chemin de devenir Ducheſſe. Cette pauvre Enfant ſeroit Reine, ſi ſa fortune répondoit à mon affection. Mais je ſuis le Gouverneur du Marquis. Son Pere, ſa famille, ſe repoſent de ſa conduite ſur mon honneur & ſur ma ſageſſe. Je ne trahirai point leur confiance; je ne dis pas ſeulement pour l'avantage de ma Niéce, mais pour celui même de toute ma poſterité. Enfin, Madame, ajoûtai-je, c'eſt une affaire où je me croirois criminel par la ſeule incertitude; & graces à Dieu, j'ai trop d'honneur pour demeurer ſuſpendu un ſeul moment entre le crime & mon devoir.

Le fruit de cette conversation fut d'engager Milady R.... à ne plus prêter la main au commerce de nos jeunes Amans. Je n'aurois pas différé à mettre Nadine pour quelques années dans un Couvent, s'il ne m'eût paru trop dur de l'ôter à son Pere, pendant le peu de tems qu'il avoit à demeurer en France. N'y pouvant donc penser avec bienséance, je me retranchai à trouver quelque nouveau moien d'éloigner le Marquis. Mais je n'en pus imaginer d'assez vraisemblable, pour espérer qu'il ne sentît point ma ruse; & je pris le parti d'écrire à M. le Duc, pour lui marquer les nouvelles raisons que j'avois de souhaiter qu'il le rappellât. Je le priois d'emploier quelque prétexte, comme celui de le faire habiller, ou de lui faire prendre quelques

remedes, avant notre départ pour l'Allemagne. La lettre de M. le Duc vint en peu de jours. Le Marquis, qui le respectoit extrêmement, n'osa demeurer un moment après l'avoir reçûe. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui témoigner du regret de le voir partir.

Je m'applaudissois néanmoins de ce départ : il sembloit assurer toutes mes vûes. Je me proposois d'aller rejoindre le Marquis en moins de quinze jours, d'en passer quelques-uns avec lui, & de partir ensuite pour l'Allemagne, sans repasser chez ma fille. Amulem & son fils auroient pris un autre chemin, & nous nous serions rencontrés sur la Frontiere. Ce projet étoit simple, & me sembloit infaillible. Mais hélas! c'est la plus grande de toutes les infir-

mités humaines, de ne pouvoir pénétrer dans l'avenir. Les hommes ſont obligés de travailler tous les jours à ſe rendre plus parfaits; eh! peuvent-ils le devenir, s'ils ne connoiſſent point ce qui doit ſuivre le moment dont ils jouiſſent? Comment éviter des fautes ou des malheurs, dont on ne prévoit point les occaſions? Comment s'aſſurer d'obtenir le bien auquel on doit tendre, ſi l'on ne peut être certain d'en avoir les moiens? On parle de l'expérience du paſſé comme d'un flambeau, qui doit éclairer les démarches futures, & qui aide à conjecturer les événemens : mais qu'un tel ſecours paroît foible, quand on conſidére la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, & l'obſcurité des reſſorts qui déterminent les cauſes néceſ-

ſaires ! J'ai ſoixante ans d'uſage & de connoiſſance du monde ; & le fruit que j'en recueille, à l'égard de l'avenir, c'eſt d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus, que toutes les régles de la prudence ſont ordinairement fauſſes, & toujours abſolument incertaines. En voici un nouvel exemple.

Dans le tems que j'étois le plus ſatisfait de l'ordre que j'avois mis dans les affaires de ma famille & dans les miennes, un Gentilhomme, voiſin de ma fille, vint me demander Nadine en mariage. C'étoit un parti plus avantageux, qu'elle ne pouvoit l'eſpérer naturellement. Outre un gros bien, le Gentilhomme étoit aimable : il avoit environ trente ans, & c'étoit uniquement par eſtime & par amour qu'il ſouhaitoit d'ob-

tenir ma Niéce. Rien ne paroissoit devoir empêcher mon consentement, excepté peut-être l'âge de cette Enfant, qui étoit à peine dans sa quinziéme année. Je conferai sur cette proposition avec Amulem, mon Gendre & ma fille : leur sentiment, comme le mien, fut de l'accepter sans balancer. Je n'y voiois plus d'autre difficulté que la violence qu'il faudroit faire sans doute à ce petit-cœur, où l'amour avoit pris de si profondes racines. Cette pensée me causoit du chagrin, car je n'ai jamais approuvé la tyrannie des Peres, qui exigent une obéissance aveugle de leurs enfans : l'exemple de mon Grandpere étoit encore devant mes yeux, & je n'avois point oublié que c'étoit à cette source fatale que se devoient rapporter tous

les malheurs de ma vie. Cependant le cas, où je me trouvois par rapport à ma Niéce, me paroiſſoit tout différent. C'étoit une choſe impoſſible, que ſon mariage avec le Marquis; la perte de ſa vie & de la mienne ne m'auroit pas fait relâcher là-deſſus le moins du monde. Dans cette ſuppoſition, qui étoit conſtante & qui ne pouvoit changer, il me ſembloit que loin de manquer d'indulgence pour elle, c'étoit la traiter avec une véritable affection que d'aider à la guérir; & rien ne m'y paroiſſoit plus propre que de la mettre entre les bras d'un honnête homme, qui l'aimoit exceſſivement, & qui n'épargneroit rien pour lui faire mener une vie douce & heureuſe. Ce raiſonnement me parut ſolide. Il me le paroît même encore, mal-

gré l'effet tragique qu'il a produit; & si je me retrouvois dans la même situation, avec aussi peu de connoissance de l'avenir, je prendrois assurément le même parti.

Etant donc arrêté à cette résolution, je fis appeller ma Niéce, & je lui appris qne M. de B... lui faisant l'honneur de l'aimer & de la souhaiter pour sa Femme, j'avois crû que c'étoit une affaire extrêmement avantageuse pour elle. Votre Pere, lui dis-je, & toute la famille, s'accordent à penser la même chose. Il ne nous reste, ma chere Niéce, que de connoître quels sont vos sentimens. Elle me répondit, avec beaucoup de douceur, que c'étoit un langage si extraordinaire pour une fille de son âge, qu'elle ne sçavoit pas bien ce qu'elle devoit me répondre; qu'elle étoit

prête à obéir à toutes mes volontés, mais que si j'étois assez bon pour lui permettre de suivre ses inclinations, elle ne souhaitoit que de vivre avec ma fille & Milady R.... qui avoient tant de bonté pour elle. J'affectai de prendre sa réponse, pour un effet de sa modestie. Je la louai, je l'embrassai, & je lui promis que si elle vouloit me laisser le soin de son sort, je la rendrois heureuse comme un petite Reine. M. de B..., lui dis-je, que nous vous destinons pour Mari, viendra vous voir dès aujourd'hui; il faut le recevoir avec honnêteté. Vous verrez que c'est un charmant Gentilhomme, que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer. Elle ne me répondit plus que par une révérence, & je remarquai qu'elle passa avec empresse-

ment dans l'appartement de Milady R....

Monſieur de B... vint pour la voir, ſur la fin de l'après-midi; on la fit appeller. Elle deſcendit, après s'être fait attendre aſſez long-tems. Je remarquai que ſes yeux étoient altérés, & je ne doutai point qu'elle n'eût verſé bien des larmes. Cette vûe me fit pitié. Cependant elle eut aſſez de pouvoir ſur elle-même, pour paroître tranquille & riante. Elle n'affecta pas même une rigueur exceſſive lorſque ſon Amant, à qui je l'avois déja promiſe, prit la liberté de lui baiſer la main. Il ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir prié de conclure ſon mariage avant mon départ pour l'Allemagne. J'y étois réſolu : j'en parlai le ſoir à Milady, qui feignoit de l'ignorer, parce que je

ne m'étois pas encore ouvert à elle. Vous avez tant de bonté, lui dis-je, pour ma Niéce & pour toute ma famille, que je ne veux rien faire d'important ſans vous l'avoir communiqué. On me demande Nadine en mariage ; & je trouve le parti ſi avantageux, que je l'ai accepté. Elle s'attendoit ſans doute à cette ouverture, & ſa réponſe étoit méditée. Vous voulez donc être le bourreau de votre Niéce, me dit-elle ? Vous la voulez tuer plus cruellement que vous ne feriez d'un coup de poignard. Qui a jamais vû marier une fille de quatorze ou quinze ans, malgré ſa volonté ? Cette pauvre Enfant ſe meurt déja de chagrin ; & je ſuis ſi attendrie de ſes larmes, que malgré tout l'attachement que j'ai pour votre fille, je ne veux point demeurer un moment

moment dans cette maiſon, ſi vous lui faites cette violence. Et puis, ajoûta-t-elle d'un air chagrin, après les droits que vous m'aviez accordés ſur elle, il me ſemble que vous auriez pû me faire entrer pour quelque choſe dans cette belle réſolution. Je l'aſſurai que la propoſition & l'accord du mariage s'étoient faits ſi promptement, qu'à peine aurois-je pû lui en faire part plutôt. Pour ce qui regardoit la rigueur dont elle m'accuſoit, je lui repréſentai toutes les raiſons qui m'empêchoient de croire que c'en fût une; & je l'obligeai de confeſſer que ma Niéce ne pouvant être au Marquis, nous ne pouvions rien ſouhaiter de plus heureux, pour elle, que l'occaſion qui ſe préſentoit.

J'en conviens, me dit-elle à la fin : mais ce n'eſt point par l'idée

que vous & moi pouvons nous en former, qu'il faut juger des avantages de cette occaſion ; c'eſt par la ſatisfaction que votre Niéce y peut eſpérer. Elle ſera malheureuſe, continua-t-elle ; je ſçais, par expérience, ce que c'eſt qu'un mariage où l'inclination n'a pas contribué. Pour la ſatisfaire & finir cette diſpute, je fis appeller Nadine, & je lui parlai ainſi en préſence de Mylady.

J'apprens que vous n'êtes point contente du mariage que je vous ai propoſé. Je vous aime trop tendrement, pour vous y contraindre ; mais je ſuis bien aiſe de vous expliquer mes ſentimens ſur ce qui cauſe votre répugnance. Je n'ignore pas votre inclination pour le Marquis, ni celle qu'il a pour vous. Si vous vous êtes flatée de ce côté-là de quelque eſpé-

rance, il faut que vous commenciez, ma chere Niéce, à vous desabuser aujourd'hui. Je vous jure devant Dieu, que vous ne serez jamais au Marquis; c'est une chose impossible, & sur laquelle vous devez vous rendre justice. Ne pouvant donc être à lui, c'est à vous de voir si vous voulez renoncer à tout autre engagement. Vous êtes libre. Songez seulement que vous affligerez votre famille, qui attend de vous autre chose, & que vous ne donnerez pas une idée honorable de votre sagesse & de votre modestie.

J'avoue que mon discours étoit captieux pour un Enfant de cet âge, qui avoit toujours été accoutumée au respect & à l'obéissance. Aussi n'y répondit-elle, qu'en m'assurant qu'elle étoit prête à faire tout ce que son Pere & moi

voudrions exiger d'elle. Je lui dis que c'étoit ainsi que devoit se conduire une fille bien née ; & que s'il en coûtoit un peu à son cœur, pour oublier le Marquis, elle devoit considérer que c'étoit un sacrifice nécessaire, auquel elle seroit obligée, quelque parti qu'elle pût prendre. Je la laissai avec Mylady, quoique j'eusse quelque défiance de ses conseils. Je dis le lendemain à Monsieur de B..... qu'il falloit prendre promptement des mesures pour son mariage, s'il vouloit le conclure avant mon départ. Il écrivit sur le champ à l'Evêque ; il en reçut, en moins de huit jours, les dispenses & les permissions qui s'accordent dans une hâte extraordinaire. La cérémonie fut célébrée presqu'aussi-tôt. Nadine fut baptisée & mariée dans un même

jour. Elle me parut soûtenir cette action de fort bonne grace. Il n'y eut que Mylady R.... qui refusa constamment d'être présente à la Nôce.

Cette Dame avoit ses raisons pour tenir cette conduite. J'en parlerois peut-être avec plus de chaleur, si elle n'en avoit été trop rigoureusement punie. Son aveugle affection pour Nadine lui avoit fait prendre des mesures irrégulieres, pour l'ôter à M. de B.; & les voiant déconcertées par notre promptitude, elle en ressentoit un chagrin qui l'empêcha de paroître pendant toute la fête. Elle avoit écrit au Marquis, par un Exprès qu'elle avoit envoié chez M. le Duc son Pere. Elle lui avoit découvert, dans sa Lettre, qu'il étoit sur le point de perdre ma Niéce sans retour; que son

mariage étoit conclu, & qu'il ne tarderoit pas quinze jours à s'exécuter ; que s'il l'aimoit toujours avec la même tendresse, il n'y avoit plus qu'une résolution hardie qui pût le rendre heureux ; qu'elle favoriseroit toutes ses entreprises; que s'il pouvoit s'assurer seulement de deux hommes fideles, & se rendre la nuit chez ma fille, elle engageoit sa parole, non-seulement de livrer sa Maîtresse entre ses mains, mais d'accompagner elle-même leur fuite, pour mettre l'honneur de Nadine à couvert ; qu'elles se retireroient ensemble dans un Couvent, ou qu'elles passeroient en Angleterre si elles s'y trouvoient forcées ; qu'au reste il devoit craindre peu la colere de M. le Duc son Pere, parce qu'elle étoit en état de rendre Nadine digne de lui, en la

faisant son héritiere : elle le conjuroit de se presser, & elle lui marquoit même la nuit où elle croioit pouvoir lui rendre le service qu'elle lui promettoit.

Ce fut un bonheur, qu'elle n'eût pû prévoir que le moment des Nôces fût si proche. Elles s'accomplirent, deux jours avant le terme de son assignation. Le Marquis avoit pris l'allarme, en recevant cette Lettre. Sa vivacité lui permit à peine un moment de repos. Il se détermina, sans rien examiner, à suivre toutes les instructions de Mylady, & il lui écrivit qu'il seroit chez elle à point nommé. Au lieu de deux hommes, il en prit quatre pour l'accompagner. Mylady l'attendoit, désespérée de la ruine de son projet. Il se glissa le soir dans son Appartement, sans être apperçû

de perſonne. Il avoit laiſſé ſes quatre hommes & ſes chevaux dans le bois. Quelle fut ſa déſolation, en apprenant que Nadine étoit dans les bras d'un autre! il m'a dit, depuis, que cette fatale nouvelle le fit tomber à terre, ſans ſentiment. Etant revenu à lui, il ſe fit raconter toutes les circonſtances de ſa perte; & voiant qu'il ne lui reſtoit pas même l'ombre de l'eſpérance, il ſe livra à toutes les extravagances de l'amour malheureux. La nuit étant près de finir, Mylady lui conſeilla de ſe retirer. Il ne put ſe réſoudre à retourner ſi-tôt chez ſon Pere. Il la pria de ſouffrir qu'il revînt l'entretenir la nuit ſuivante; & pour ne pas s'éloigner trop de la maiſon de ma fille, il alla paſſer le jour, avec ſes gens, dans un Village qui en eſt à une lieue, & à

peu près à la même distance de celle de M. de B. . . . . où Nadine étoit déja.

J'appris, le matin, qu'on avoit vû la veille cinq hommes à cheval, aux environs du Château ; mais je n'eus pas le moindre soupçon de la vérité. Je rendis même, ce jour-là, une visite particuliere à Mylady. Elle me parut toujours affligée du mariage de Nadine ; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de consentir à l'aller voir le lendemain avec moi. Elle lui porta un présent considérable de pierreries, qu'elle la força d'accepter. Elle l'entretint long-tems à l'écart : mais comme c'étoit dans la même Salle où nous étions, j'avois les yeux sur tous leurs mouvemens. Ma Niéce rougit plus d'une fois. Il me sembloit que Mylady exigeoit d'elle quelque

chose, dont elle tâchoit de se défendre. Nous passâmes avec elle une partie de la soirée, & nous retournâmes au Château vers minuit. En entrant dans la cour, j'apperçus de loin un Etranger, qui me parut avoir toute la figure du Marquis. Le Ciel étoit obscur, & il se déroba si légerement, que je ne pus en être assuré. Je demandai à Mylady si elle n'avoit point remarqué la même chose; elle me répondit qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il fût si proche de nous sans ma participation. C'étoit néanmoins lui-même, qui s'ennuioit en l'attendant. Il avoit passé la nuit précédente avec elle. Il s'étoit emporté en invectives contre ma dureté, contre l'ingratitude de Nadine, contre la malignité de sa fortune; il avoit juré de ne me revoir jamais; &

s'imaginant n'avoir plus d'Ami fidele que Mylady ; il lui avoit ouvert son cœur avec une entiere confiance. La premiere faveur, qu'il avoit demandée de son amitié, étoit de lui procurer une entrevûe secrete avec Nadine. C'est par lui-même que j'ai été informé, dans la suite, de tout ce détail.

Mylady sentit la difficulté & le danger de cette demande. Je suis même porté à croire, que ce fut à regret qu'elle lui promit d'y emploier ses soins. Les sollicitations pressantes du Marquis la toucherent ; & ce fut dans la vûe de le servir, qu'elle vint avec moi chez ma Niéce. Elle étoit si accoutumée à manier l'esprit de cette jeune personne, qu'elle réussit à lui persuader ce qu'elle voulut. Mais ce n'étoit pas une entreprise aisée, que d'introduire le Marquis chez

elle ; ſon Mari, qui l'adoroit, ne la perdoit pas de vûe. Elles ſe ſéparerent donc, ſans avoir pris de réſolution aſſurée. Mon miſérable deſtin me fit contribuer moimême à leur procurer l'occaſion qu'elles ſouhaitoient. En revenant de chèz M. de B...... je dis à mon Gendre, en préſence de Mylady, que je le priois d'inviter le lendemain à ſouper M. & Madame de B.... il me le promit. Mylady feignit de ne pas prêter l'oreille ; mais aiant formé ſur le champ ſon deſſein, ſur ce qu'elle avoit entendu, elle le communiqua cette nuit au Marquis. C'étoit de lui faire paſſer tout le jour dans ſon Appartement, juſqu'à l'heure du ſouper, & d'en avertir ſecrettement ma Niéce à ſon arrivée. S'il ne lui étoit pas poſſible de ſe dérober à ſon Mari avant que de

ſe mettre à table, elle devoit feindre, pendant le ſouper même, quelque néceſſité qui l'obligeroit de ſortir. Ce plan paroiſſoit ſans difficulté; cependant, lorſque ma Niéce en fut inſtruite, elle en trouva une, ſur laquelle on ne put la réſoudre à paſſer. Se voir ſeule & renfermée dans une chambre avec le Marquis, ce fut à quoi tous les raiſonnemens de Mylady ne purent la faire réſoudre; il fallut, pour tout accorder, que cette Dame s'engageât, ſous prétexte d'une incommodité, à ne pas ſortir de ſon Appartement. M. de B..... qui ne l'avoit pas vûe à ſon mariage, & qui ſçavoit qu'elle ne l'avoit point approuvé; nous dit ingénûment en nous mettant à ſouper, qu'il attribuoit ſon abſence à un reſte de haine pour lui; mais que le tems la rendroit

plus traitable, ou que s'il continuoit de lui déplaire, il prendroit le parti de s'en consoler. Ma Niéce ne parla pas si-tôt du besoin qui devoit la faire sortir de table; elle n'étoit pas sans doute assez aguerrie, pour faire cette démarche sans être un peu tremblante. Elle se leva néanmoins vers le milieu du repas, & elle quitta la Salle, en nous disant qu'elle seroit de retour à l'instant. Elle ignoroit que l'amour abrége les momens; ceux qu'elle passa avec Mylady & le Marquis lui parurent si courts, que ne revenant point aussi-tôt qu'elle l'avoit dit, M. de B...... en eut de l'inquiétude. Il se leva de table, pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un Laquais lui dit qu'elle étoit montée à l'Appartement de Mylady. Il revint dans la Salle, nous rapporter

cette nouvelle. Mon mauvais Génie m'inſpira de lui dire qu'il falloit profiter de cette occaſion pour faire une civilité à Mylady, en tâchant de l'engager à venir paſſer avec nous quelques momens. Il ſortit dans ce deſſein. A peine eut-il été abſent quatre minutes, que j'entendis le bruit d'un coup de piſtolet, & la voix de quelques Domeſtiques, qui crioient au meurtre, au meurtre, au ſecours. Tout ce que nous étions d'hommes, dans la Salle, y courumes promptement. Le premier objet que j'apperçus fut le Marquis, qui deſcendoit l'eſcalier d'un air fier & le piſtolet à la main : Monſieur, me dit-il en venant à moi, je ſuis déſeſpéré du malheur qui vient d'arriver dans votre maiſon. M. de B... a aſſaſſiné Mylady à mes yeux d'un

coup d'épée, & je lui ai caſſé la tête à lui-même d'un coup de piſtolet. Portez, s'il vous plaît, quelque ſecours à votre Niéce, que j'ai laiſſée en haut ſans connoiſſance. Je fuis, Monſieur, ajoûta-t-il en s'éloignant; mais je ne me crois pas criminel.

Dans le trouble où j'étois, je fis peu d'attention à ſa ſortie. Je montai à l'Appartement de Mylady, que je trouvai aſſiſe & toute ſanglante, mais à qui il reſtoit encore quelque ſentiment de vie. M. de B... étoit étendu ſans mouvement; ſa cervelle paroiſſoit en pluſieurs endroits ſur le plancher. Ma Niéce étoit tombée dans un profond évanouiſſement; & j'ai ſçu de la Femme de chambre de Mylady, que le Marquis avoit eu ſoin de la relever & de la mettre dans le fauteuil où je la trouvai.

Je fis éloigner le cadavre de M. de B.... Nous donnâmes tous nos ſoins à Mylady, qui eut peine à me reconnoître, tant elle étoit affoiblie par la perte de ſon ſang. Nadine revint bien-tôt à elle-même ; je priai ma fille de la faire tranſporter dans une chambre, & d'y prendre ſoin d'elle.

Lorſque nous fumes un peu revenus d'une ſi cruelle émotion, je me fis raconter par la Femme de chambre de Mylady toutes les circonſtances de cette ſcêne funeſte, dont elle avoit été témoin. Elle me dit que pendant que le Marquis entretenoit ma Niéce, en préſence de Mylady, M. de B.... étoit entré dans l'Appartement, ſans frapper à la premiere porte ; que cette Dame, aiant entendu marcher dans l'antichambre, s'étoit levée à la hâte, & qu'elle

avoit entr'ouvert sa chambre; que M. de B...., qui en étoit déja tout proche, avoit apperçu le Marquis, assis près de sa Femme; qu'il avoit poussé rudement la porte, pour entrer malgré Mylady, & que ne pouvant l'emporter sur elle, il lui avoit allongé un coup d'épée par l'ouverture de la porte, dans laquelle il avoit passé la jambe; que le Marquis, qui s'étoit levé pendant ce tems-là, voiant tomber cette Dame & M. de B.... venir vers lui la pointe baissée, lui avoit fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. O Providence! m'écriai-je, j'adore tes dispositions; mais que les effets en sont sanglans & impitoiables! Si tu as encore des coups que je redoute, ce ne sont point ceux que tu ferois tomber sur moi-même. Hélas! je serois trop heu-

reux que tu m'en euſſes réſervé un, qui pût finir tout d'un coup ma miſérable vie.

Mylady aiant repris aſſez de force pour diminuer notre inquiétude, je quittai ſa chambre, & j'entrai dans celle où ma fille étoit encore avec Nadine. Elle l'avoit fait mettre au lit. Je m'aſſis près d'elle ; & voiant à ſa pâleur & à ſes larmes combien elle étoit touchée des malheurs qu'elle venoit de cauſer, je ne voulus point achever de l'accabler par des reproches. Sa main, que je pris entre les miennes, étoit toute tremblante. Je l'exhortai à prendre courage, & à tâcher de ſe remettre un peu de cette extrême agitation. Elle avoit trop d'eſprit pour ne pas remarquer que c'étoit par un excès d'indulgence, que je ne lui témoi-

gnois point de reſſentiment. Elle me dit, en me ſerrant la main : Ah ! Monſieur, ne me traitez pas avec tant de bonté, ſi vous ne voulez pas que je me croie encore plus coupable. Cependant j'eſpere qu'on ne vous aura pas groſſi mon crime, & qu'on vous aura rapporté fidélement avec quelle innocence j'ai vû le Marquis. C'étoit l'unique fois que je me ſerois permis de le voir, dans tout le cours de ma vie. O Dieu ! ajoûta-t-elle, en fondant en larmes, faut-il qu'elle ait été ſi funeſte ! faut-il que je puiſſe me reprocher la mort de M. de B..! Je la conſolai autant qu'il me fut poſſible, & j'empêchai ſon Pere Amulem de lui parler d'une maniere dure, qui l'auroit encore plus chagrinée.

Je n'avois point eu juſqu'alors

un moment, pour penſer au Marquis. J'étois incertain de ce qu'il étoit devenu, & j'aurois voulu pouvoir en apprendre quelque choſe, avant que d'écrire à M. le Duc, & de lui rendre compte de notre funeſte avanture. J'étois réſolu d'envoier le matin quelques Domeſtiques de divers côtés, dans l'eſpérance qu'ils découvriroient ſes traces; ma s je fus délivré de cette peine, par une Lettre qu'on m'apporta de ſa part à mon lever. La voici; je n'y change rien.

Si je n'étois bien sûr, Monſieur, que, malgré le préjugé que la vûe de deux perſonnes mortes aura pû vous inſpirer contre moi, vous êtes trop juſte & trop bon pour me condamner abſolument ſans m'entendre, je m'affligerois, ſans meſure, du riſque où je me ſuis expoſé de perdre votre eſtime

& votre amitié. Mais je ſuis perſuadé que ſi vous avez eu peine, ſur les apparences, à me croire tout-à-fait innocent, votre bonté me réſerve une oreille pour écouter du moins ce que j'ai à vous dire pour ma défenſe. Ce n'eſt point le reproche de ma conſcience qui m'a fait fuir; c'eſt ſeulement la crainte d'augmenter la douleur de votre perte, par la vûe de celui qui en eſt malheureuſement la cauſe. Si je croiois que ma préſence ne vous fût point devenue trop odieuſe, je vous propoſerois un rendez-vous, où j'aurois la ſatisfaction de vous ouvrir mon ame, & de vous forcer à convenir de mon innocence. Le Porteur de ce billet vous apprendra le lieu où je ſuis, & recevra vos ordres ſur celui où vous trouverez à propos que nous nous voyions.

Je n'avois pas fini de lire cette Lettre, que j'en reçus une de M. le Duc par un Exprès. Elle contenoit des marques de son inquiétude, sur ce qui pouvoit être arrivé au Marquis, depuis quatre ou cinq jours qu'il s'étoit échappé de chez lui. Il le croioit néanmoins, disoit-il, près de moi, & il me prioit de l'en informer sur le champ par le même Exprès. Je lui fis réponse aussi-tôt. Comme son Courrier n'avoit point eu le tems d'être instruit de notre malheur, je n'en touchai rien à M. le Duc, me réservant à lui en parler de vive voix. Je me contentai de lui marquer que le Marquis étoit en sûreté, & que dans peu de jours nous serions l'un & l'autre dans ses Terres. Je pensai, ensuite, à la conduite que je devois tenir avec le Marquis. Dans le fond, je n'a-

vois pas de peine à comprendre qu'il étoit peu criminel. Il avoit tué M. de B...... dans le cas où la nécessité justifie, c'est-à-dire, pour conserver sa propre vie. Son entretien secret avec ma Niéce étoit une faute, mais dont il étoit moins coupable que ma Niéce elle-même, & Mylady R..... J'ignorois encore les projets d'enlevement & de fuite, qu'il avoit formés de concert avec cette Dame; ainsi, loin d'être mal disposé à son égard, je le trouvois plus à plaindre qu'à condamner. Je résolus donc de le traiter avec plus de douceur & d'affection qu'il ne sembloit s'y attendre. J'appris du Porteur de sa Lettre le lieu où il étoit; & je montai à cheval aussitôt pour m'y rendre. C'étoit le même Village, où il avoit passé les deux jours précédens. Lorsqu'il me

me vit arriver si-tôt, contre son attente, il parut extraordinairement surpris. Il étoit dans un négligé à faire compassion. Son linge étoit noir, ses cheveux mal en ordre, ses bas déchirés; en un mot tout son équipage, tel que doit être celui d'un homme qui a passé quatre ou cinq nuits sans se deshabiller, & sans prendre de repos. J'affectai de demander à Brillant, qui étoit à quatre pas de lui, s'il sçavoit où étoit son Maître? Je conçois, Monsieur, me dit-il lui-même, pourquoi vous avez peine à me reconnoître; mais devez-vous être surpris, continua-t-il en me tirant à l'écart, de voir ce dérangement dans mon extérieur, puisque vous n'ignorez pas l'excès de mon trouble & de mes chagrins? Vous auriez pitié de moi, malgré le mal

que je vous ai fait, si vous sçaviez la douleur que j'en ressens. Je veux vous raconter tout ce qui s'est passé. Soiez après cela mon Juge. Je demeurai en silence, pour lui laisser la liberté de s'expliquer. Il me rapporta tout ce qu'il pouvoit m'apprendre sans commettre trop Mylady. Il ne me parla point si-tôt, par exemple, de la Lettre qu'il avoit reçûe d'elle, ni du projet d'enlevement qu'elle lui avoit inspiré; mais il ne me cacha point qu'aiant appris le mariage de ma Niéce, il étoit venu dans le dessein de le traverser; que s'y étant pris malheureusement trop tard, il avoit vû Mylady en secret, pendant plusieurs nuits; qu'il l'avoit engagée, à force de prieres, à lui procurer la satisfaction de voir secretement ma Niéce, &c. Par quels ser-

mens, ajoûta-t-il, pourrai-je vous persuader que mon unique prétention, dans cette entrevûe, étoit de l'adorer & de pleurer à ses pieds ? Hélas ! pendant un quart d'heure que je passai avec elle, je n'osai lever les yeux quatre fois sur les siens. Je n'osai l'accuser d'ingratitude & d'infidélité. Mes soupirs me tinrent lieu de reproches & de plaintes. Bien loin de penser au deshonneur de son Mari, peut-être n'aurois-je pas évité son épée, s'il n'en eût voulu qu'à ma vie ? Ce fut bien moins ma conservation, que la brutalité avec laquelle il assassina Mylady, & la crainte du même traitement pour votre Niéce, qui me forcerent à lui donner la mort. Il est certain qu'elle m'étoit assurée, si je ne l'eusse pas prévenu ; mais je ne sçais si j'aurois voulu l'éviter.

Il ajoûta qu'il se croioit donc peu coupable à mon égard ; que je ne devois pas le rendre garant d'un malheur, qui venoit de la brutalité de M. de B.... ; que tous ses sentimens, pour ma Niéce, étoient d'une nature à soutenir l'examen du Ciel même : enfin que s'il avoit quelque chose à se reprocher, c'étoit moins par rapport à moi, qu'il n'avoit jamais cessé d'aimer, quoique j'en eusse usé si durement avec lui, qu'à l'égard de M. le Duc son Pere, qu'il avoit abandonné sans l'avertir, & qui étoit sans doute allarmé de son absence. Après s'être ainsi efforcé de se justifier, il se tut, pour attendre ma réponse. Il me parut si tranquille sur son innocence, que je résolus de l'effraier un peu ; je le fis néanmoins sans affectation. Je lui ré-

pondis, que quelque horrible que fût le malheur qu'il venoit de causer dans ma famille, je voulois bien mettre quelque distinction entre ses fautes & celles de la fortune; que je ne lui faisois un crime, ni de la mort de M. de B.. que cet infortuné Gentilhomme paroissoit s'être attirée, ni de ses intentions par rapport à ma Niéce, puisqu'il me protestoit qu'elles avoient été innocentes. Mais si vous n'avez pû vous dispenser, lui dis-je, d'ôter la vie à M. de B... pour défendre la vôtre, comment vous justifierez-vous d'en être venu chercher témérairement l'occasion? Quel desordre, ou plutôt quel excès de folie, d'avoir quitté furtivement M. le Duc, & d'être venu, sans autre motif qu'une aveugle & inutile passion; vous précipiter dans mille périls? J'ac-

corde que vous ne les avez pas prévûs : mais n'eſt-ce pas en cela même, que vous avez manqué de conduite & de jugement ? une démarche ſi légere & ſi déréglée pouvoit-elle vous mener à une heureuſe fin ? Conſidérez quelles en vont être les ſuites. En premier lieu, j'y vois une tache irréparable pour votre caractere & pour votre réputation. Le monde ne ſe fait point expliquer les motifs. On ne verra dans vous que le meurtrier de mon Neveu, c'eſt-à-dire, du Neveu d'un homme que vous deviez aimer comme un ſecond Pere. Vous l'avez tué dans ma maiſon & preſque ſous mes yeux ; quelle horrible reconnoiſſance pour la tendreſſe & l'attachement que je vous ai marqués ! D'un autre côté, vous m'avez mis dans la néceſſité de rompre tous

les engagemens que j'ai pris avec votre famille, pour votre éducation; car vous devez voir qu'il ne ſçauroit y avoir de liaiſon déſormais entre nous. Ce n'eſt pas pour un ingrat, qui s'eſt rendu l'Aſſaſſin de mon Neveu, que j'irai prodiguer le reſte de mes forces & de ma vie; je ne le pourrois pas même avec bienſéance. Enfin quelle réception devez-vous attendre de M. le Duc, lorſqu'il ſera informé de ce qui vient d'arriver? Il eſt déja irrité de votre abſence. J'ai reçû, ce matin, une Lettre de lui par un Exprès. Je connois ſon caractere: s'il a de la tendreſſe pour vous lorſqu'il vous voit attaché à votre devoir, ne comptez pas qu'il laiſſe vos déſordres ſans punition. Voilà, Monſieur, ajoûtai-je, ce que j'avois à vous dire, & ce qui m'a engagé

à venir vous parler ici pour la derniere fois. Tout autre que moi n'y seroit venu peut-être que pour se saisir de votre personne, & vous livrer aux mains de la Justice, qui punit, comme vous sçavez, les homicides; mais je sacrifie mes ressentimens au souvenir des liens qui m'attachoient à vous. Retournez chez M. votre Pere, & soiez assuré que je ne ferai nulle poursuite contre votre vie.

En finissant ce discours, je feignis de vouloir me faire amener mon cheval, & de me disposer à partir. Il m'arrêta, d'un air troublé & inquiet. Ne m'abandonnez pas, me dit-il, si vous aimez ma vie; car je ne vous laisse voir que la moitié de mes peines, & je ne sçais de quoi elles peuvent me rendre capable. Je lui répondis que je ne voiois point quelles si

grandes peines il pouvoit avoir, hors celle du repentir. Ou repentir, ou déſeſpoir, reprit-il, elles ſont telles, que ſi vous êtes réſolu comme vous dites, de m'abandonner, & de me laiſſer retourner ſeul chez mon Pere, je prens dès ce moment le parti de ſortir du Roiaume, & d'aller par-tout où il plaira au Ciel de me conduire. Hé bien, lui dis-je, je conſens à vous reconduire chez M. le Duc. Je vous remettrai entre ſes mains. J'aurai ainſi répondu, juſqu'à la fin, à la confiance avec laquelle il s'étoit déchargé ſur moi de tous les ſoins paternels; plût à Dieu que vous ne m'euſſiez pas contraint de quitter une qualité que j'avois acceptée ſi volontiers! Ma promeſſe le tranquilliſa un peu. Je le priai de m'attendre le reſte du jour au même lieu, & d'y

prendre quelque repos jusqu'au lendemain, que je viendrois le rejoindre. Comme j'étois prêt à remonter à cheval, il me tira encore un moment à l'écart : Je crains, me dit-il, de vous offenser de nouveau en vous parlant de votre Niéce ; mais puisque vous n'ignorez pas l'ardeur de ma passion pour elle, ayez la bonté de m'apprendre en quel état vous l'avez laissée. Je lui répondis naturellement qu'elle étoit en bonne santé à mon départ.

Je trouvai en effet, à mon retour, qu'elle n'avoit point d'autre incommodité que beaucoup d'affliction ; mais il en étoit bien autrement de Mylady R..... Le Chirurgien, en levant le premier appareil, nous déclara que sa blessure étoit mortelle. Elle ne parut pas surprise, ni fâchée même de

cette nouvelle. Au contraire, s'étant tournée vers moi, elle me dit qu'elle remercioit le Ciel de la retirer du monde plutôt qu'elle n'espéroit; qu'aiant desiré la mort tant de fois, sa présence ne lui causoit point de fraieur; qu'elle demandoit pardon à ma famille du trouble qu'elle y avoit apporté; que pour ce qui regardoit la mort de M. de B... elle nous conjuroit de ne pas la rejetter sur elle, parce qu'il n'y avoit rien eu de criminel dans toutes ses vûes; qu'elle n'avoit rien fait que par amitié pour Nadine, & par compassion pour le Marquis; & qu'elle se promettoit de la bonté du Ciel, qu'il ne puniroit point ces deux foiblesses comme il punit les crimes. Elle nous pria ensuite de recevoir ses deux dernieres volontés: par l'une, elle faisoit Na-

dine héritiere des deux tiers de tout ce qu'elle possédoit ; & par l'autre, elle en léguoit la troisiéme partie aux Pauvres & aux Malades de la Paroisse de ma fille.

Elle mourut avant la fin de la nuit, dans des douleurs très-vives. Je la plaignis sincérement. Pour une Femme de son rang & de son mérite, sa vie avoit été extrêmement malheureuse. Sa mort ne l'étoit pas moins. Elle se l'étoit sans doute attirée par quelques démarches indiscretes ; mais il étoit aisé de voir qu'il y entroit moins de malice que de foiblesse. Elle n'avoit jamais sçu prendre d'empire sur ses passions, & elle s'étoit toujours laissée conduire par les caprices de l'amour ou de la haine. Tel est le caractere de la plûpart des belles Femmes, surtout de celles qui ont moins de

raiſon & de vertu que de beauté. Leurs charmes, ces précieux dons du Ciel, leur deviennent plus funeſtes qu'aux malheureux Amans qu'elles mettent dans leurs fers. Toute leur vie ſe paſſe dans les agitations que leur cauſe le deſir de plaire, ou le chagrin amer de ſe voir négligées. La paſſion la plus déréglée de leurs Amans ne les expoſe pas à plus de viciſſitudes que leur propre légereté. Mais s'il arrive avec cela qu'elles aient reçû de la Nature un cœur tendre, c'eſt le comble de l'infortune pour elles; parce qu'elles ſont alors tout enſemble la victime de leur propre foibleſſe, & le jouet des idoles de leur cœur. Elles ont deux guides aveugles & bizarres; leur propre paſſion & celle des objets qu'elles chériſſent. L'Amour, qui eſt toujours un Tyran

cruel, les traite en Esclaves, en même tems qu'il les fait servir à étendre son pouvoir, & qu'il les emploie comme ses ministres.

Sa mort ne m'empêcha point de partir le lendemain au matin. Je laissai à mon Gendre & à ma fille le soin des funérailles, qui se firent simplement, & à petit bruit. Le Marquis m'attendoit, avec le seul Brissant; il avoit renvoié les trois autres personnes de sa suite, de peur que je ne soupçonnasse quelque chose du dessein qu'il avoit eu. En chemin, il emploia ce qu'il y a de plus tendre dans les manieres & de plus pressant dans les expressions, pour obtenir que je ne me plaignisse point de sa conduite à M. son Pere. Il me fit souvenir du respect qu'il avoit toujours eu pour moi, & de la docilité avec laquelle il

avoit reçû tous mes conseils. Pour me convaincre de la sincérité de son cœur, il me confessa toutes ses fautes, & même celles, me dit-il, qu'il avoit eu dessein de me cacher. Ce fut alors qu'il m'apprit les mesures qu'il avoit prises pour enlever ma Niéce; mais il me protesta que sa résolution n'étoit pas de l'épouser sans mon consentement & sans celui de M. le Duc; qu'il l'auroit conduite dans un Couvent, pour rompre seulement son mariage avec M. de B.... ; qu'il seroit retourné ensuite à son devoir, & que s'il eût tâché de me fléchir, ce n'eût été que par ses prieres & par ses larmes : que pourvû que je voulusse m'expliquer avec bonté sur son sujet, il ne désespéroit point d'amener M. le Duc à ses desirs; qu'il s'étoit entretenu plu-

ſieurs fois avec lui ſur ſon malheur d'Eſpagne, & que loin de lui reprocher ſa paſſion pour Donna Diana, il avoit regretté amérement ſa perte; que ma Niéce lui plairoit infailliblement, ſi l'on pouvoit ménager une occaſion de la lui faire voir; que ce n'étoit pas une choſe difficile, ni pour laquelle je duſſe avoir de l'éloignement; en un mot que ſi je conſentois à me prêter un peu, il ne doutoit pas qu'il ne pût parvenir à l'épouſer par des voies honnêtes, avec l'approbation de M. le Duc & de toute ſa famille.

Je lui répondis qu'il joignoit enſemble bien des choſes qui ne s'accordoient gueres; qu'il avoit beſoin du pardon de M. ſon Pere, & qu'il parloit de lui demander des graces; qu'il me propoſoit de s'allier avec ma Famille, & qu'il

avoit rompu les liens qu'il avoit avec moi ; qu'il ſouhaitoit d'épouſer ma Niéce, & qu'il venoit de maſſacrer ſon Mari. J'avois cru l'embarraſſer par cette réponſe ; mais, ſans paroître ſuſpendu un ſeul moment, il reprit, avec une effuſion de cœur qui me fit connoître mieux que jamais ſon excellent naturel : il eſt vrai que je ſuis coupable, mais rien ne peut m'empêcher de compter éternellement ſur votre bonté, ſur celle de mon Pere, & ſur celle de votre Niéce. J'avoue que je fus vivement touché de cette tendre marque de confiance. Cependant, pour continuer de faire mon devoir & de le ramener au ſien, je lui dis que quoique je ne vouluſſe point lui ôter l'opinion qu'il avoit de l'amitié de M. le Duc & de la mienne, je ſouhaitois néanmoins

qu'il ne s'en fît point une fausse idée ; qu'il connoissoit M. le Duc; qu'il devoit le regarder comme un homme inflexible dans ses justes volontés ; & que pour moi, s'il avoit appris à me connoître dans le commerce étroit que nous avions eu l'un avec l'autre, il ne se flatteroit pas de me voir relâcher un moment de ce que j'avois une fois regardé comme mon devoir. Vous êtes donc résolu de me quitter ? me dit-il tristement. Encore une fois, repliquai-je, je suis résolu de faire mon devoir. Je ne pus cependant refuser de lui promettre que je donnerois le meilleur tour qu'il seroit possible à son absence, & au malheureux accident que son imprudence avoit causé chez ma fille.

Nous trouvâmes une nombreuse compagnie, dans le Châ-

teau de M. le Duc. C'étoit la fête du Saint de la Paroiſſe, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de célébrer à la maniere de la campagne. Il avoit invité toute la Nobleſſe du voiſinage. Le Marquis fut aſſiégé de complimens, à notre arrivée. Je profitai de ce tems, pour entretenir M. le Duc en particulier. Il apprit, avec ſurpriſe, les premieres nouvelles de l'avanture du Marquis. J'oubliai les intérêts de ma famille, pour ne lui raconter la choſe que de la maniere la plus favorable à ſon fils. Il entrevit néanmoins l'excès de ma complaiſance, & il me fit connoître qu'il y étoit fort ſenſible : mais aiant continué de lui dire que quelque attachement que je conſervaſſe pour le Marquis, je me croiois obligé par la bienſéance de renoncer à ſa conduite & au

ſoin de ſon éducation, je commençai à l'affliger véritablement. Il me demanda ſi c'étoit bien ſérieuſement que je me cruſſe obligé de prendre cette réſolution. Elle me paroiſſoit ſi indiſpenſable, que je ne tardai point à lui répondre qu'il étoit également de mon honneur & du ſien que cette ſéparation ſe fît; que la réputation du Marquis n'en recevroit nulle atteinte, parce que le Public n'ignoreroit point de quelle maniere j'en avois uſé avec lui depuis la mort de mon Neveu, & qu'on jugeroit avec raiſon que lui en aiant marqué ſi peu de reſſentiment, c'étoit un témoignage que je ne lui en faiſois point un crime; mais que cela n'empêchoit point qu'après un ſi tragique accident, nous ne duſſions garder des meſures, ne fût-ce

que pour déférer en quelque chose aux idées populaires ; que je n'en aurois pas moins de respect pour son illustre Maison, ni en particulier moins d'affection pour le Marquis ; que je ne me priverois pas même du plaisir de le voir souvent, & de lui renouveller le souvenir de mes instructions ; enfin, qu'à la réserve d'une liaison aussi étroite que celle de vivre & de voiager ensemble, il n'y auroit nul changement dans mes sentimens & dans mes manieres. J'ajoûtai que mon intention d'ailleurs n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans le monde ; que je soupirois après la solitude, d'où le desir de l'obliger m'avoit fait sortir ; que mon âge, mes dernieres fatigues, & mes nouveaux chagrins me rendoient plus que jamais la retraite

néceſſaire ; que je promettois à Dieu d'y rentrer, auſſi-tôt que mon Beau-frere auroit repris le chemin de l'Aſie, & que je balançois même ſi je tiendrois la promeſſe que je lui avois faite, de le conduire juſqu'à Vienne.

M. le Duc eut peine à goûter mes raiſons. Il emploia tout ſon eſprit pour en affoiblir la force ; & voiant qu'elles faiſoient toujours la même impreſſion ſur moi, il me fit cette propoſition. J'ai ici actuellement quinze ou ſeize perſonnes de qualité, qui ont de l'eſprit & de l'uſage du monde. Conſultons-les, ſur le cas où vous êtes. S'ils jugent, comme vous, que l'honneur ne vous permet point de demeurer plus longtems avec mon fils, je ceſſerai de vous importuner par mes inſtances. Je répondis, en riant,

que le respect qu'ils avoient pour lui ne manqueroit pas de faire pancher la balance. Nullement, me dit-il ; j'intéresserai leur honneur à me dire naturellement ce qu'ils pensent. Je veux même que ma voix & celle de mon fils soient comptées pour rien. Ils seront nos Juges ; & si leurs sentimens se partagent, nous nous réglerons sur la pluralité. Je me rendis à sa volonté.

Il fit assembler sur le champ tout ce qu'il y avoit d'Etrangers chez lui. Il s'y en trouva treize, la plûpart d'une grande distinction. M. le Duc commença par leur apprendre la mort de mon Neveu, avec toutes les circonstances de cet accident. Il leur proposa ensuite notre difficulté ; & pour prévenir la complaisance & la faveur, il pria chacun de don-

ner ſa voix en particulier par écrit. Cette cérémonie extraordinaire fut terminée en un moment. De treize voix, douze me furent favorables. M. le Duc ſouſcrivit à ce jugement. Il ſe contenta de m'en marquer beaucoup de regret, dans les termes les plus honnêtes & les plus tendres. Le Marquis en fut ſi chagrin, qu'il ſe retira ſur le champ de l'aſſemblée. Je le ſuivis. En ſortant, il me dit la larme à l'œil : Je me ſuis donc trompé cruellement, Monſieur, en croiant avoir acquis un Ami ſincere & fidele. Je le priai de m'écouter : je vous ai donné juſqu'à préſent, lui répondis-je, toutes les marques d'amitié qui ont dépendu de mon pouvoir, & le Ciel m'eſt témoin qu'il n'y en a point que je ne ſois encore diſpoſé à vous donner ; je n'en excepte

cepte point ma vie. Si vous avez donc quelque reproche à me faire, il ne peut tomber que ſur la réſolution que j'ai priſe de me ſéparer de vous : or, examinez lequel de vous ou de moi eſt le plus à plaindre, ou vous qui ne perdez en moi qu'un homme ordinaire, dont l'unique mérite eſt la droiture & la probité ; ou moi qui perds en vous un cher Fils, dont le commerce faiſoit la principale douceur de ma vie. Ce que je dis eſt pour vous faire comprendre que je ne vous quitte point ſans regret, ni ſans de puiſſantes raiſons. J'en ai même de plus fortes que celle que j'ai apportée à M. le Duc, quoiqu'elle ait paru ſuffiſante à tant d'honnêtes gens qui ſont chez vous. Faites donc aſſez de fond ſur les aſſurances que je vous donne, pour vous perſuader

que ce n'eſt ni mécontentement, ni défaut d'amitié, ni défiance de la vôtre, qui m'oblige à vous quitter.

Comme je me trouvois ſeul avec lui, je le fis entrer dans le Jardin, où nous nous aſſîmes dans une allée couverte, & je continuai ainſi de lui parler. Recevez ici, mon cher Marquis, les derniers ſentimens de ma tendreſſe, ou plutôt ſes dernieres expreſſions, car le ſentiment n'en finira qu'avec ma vie. J'oublie tous les petits égaremens où vous êtes tombé, pour n'avoir pas toujours ſuivi mes conſeils; j'en accuſe la vivacité de votre âge. J'oublie les dernieres douleurs que vous m'avez cauſées; je ſçais à quelle ſource je dois les rapporter. Votre eſprit eſt droit & ſans artifice; votre cœur eſt ſincere, bienfaiſant,

généreux ; il eſt tel qu'il faut pour faire de vous le plus aimable & le plus vertueux de tous les hommes. O Dieu ! m'écriai-je, en m'interrompant moi-même, pour faire ſur lui plus d'impreſſion ; pourquoi permettez-vous que les plus parfaits ouvrages de vos mains puiſſent être corrompus par les paſſions & défigurés par le vice ! Sans ces cruels Ennemis, que d'heureux naturels ſe porteroient à la vertu par inclination ! que de fruits d'honneur, de ſageſſe, & de modération n'en recueilleroit-on pas,pour l'avantage général de la ſociété humaine ! L'amour ſeul eſt capable de les détruire. O mon cher Marquis ! armez-vous de courage contre cette honteuſe foibleſſe. Hélas ! je ſçais que le poiſon eſt dans le fond de votre cœur. Voiez les effets funeſtes

qu'il a déja produits ; en moins de ſix ſemaines il vous a fait plonger vos mains trois fois dans le ſang. L'amour eſt violent ; il eſt injuſte, il eſt cruel, il eſt capable de tous les excès, & il s'y livre ſans remords. Délivrez-vous de l'amour, & je vous vois preſque ſans défauts. L'âge mûrira vos vertus. Il vous apportera le mérite de les exercer avec connoiſſance. Vous deviendrez honnête homme par principes, c'eſt-à-dire, d'une probité conſtante & inébranlable ; car la raiſon fortifie la nature : & lorſqu'elles ſe prêtent ainſi leurs ſecours, elles forment les grands hommes & les vertus parfaites.

Je parlois au Marquis avec un mouvement ſi animé, que je n'appercevois point un Laquais qui étoit près de moi, & qui n'oſoit

m'interrompre. Il venoit, par l'ordre de M. le Duc, nous prier de retourner à la Salle. On nous y attendoit, pour être préſens au récit d'une Hiſtoire qui devoit être racontée par un Gentilhomme de la compagnie. L'occaſion en étoit venue plaiſamment. Comme on s'entretenoit de la réſolution que j'avois priſe de quitter le Marquis, & qu'on admiroit qu'il m'eût manqué une des treize voix pour l'approuver, celui qui m'avoit refuſé la ſienne ſe déclara hautement : c'eſt moi, dit-il, qui n'ai pas crû devoir être du ſentiment des autres ; mais vous ne ſerez pas ſurpris, Meſſieurs, de cette ſingularité, ſi vous avez la patience d'en vouloir entendre les raiſons. Je me ſuis trouvé dans un cas, ſemblable en quelque choſe à celui dont il eſt queſtion ; &

comme j'ai pris un parti tout différent de celui pour lequel vous vous êtes déclarés, il m'a paru que mon opinion devoit être conforme à ma conduite. Il offrit à M. le Duc de lui raconter son Histoire ; elle étoit connue de quelques personnes de l'assemblée, qui la crurent assez agréable pour proposer de nous faire avertir. Le Gentilhomme se nommoit M. de Sauvebœuf ; il commença ainsi son récit.

Après la mort de mon Pere & de ma Mere, j'étois demeuré seul héritier de ma famille, avec une sœur âgée d'environ six ou sept ans. J'en avois alors vingt-deux, & j'étois déja Capitaine de Cavalerie. Mon emploi ne me permettant point de veiller à l'éducation de ma sœur, mon Pere avoit prié, en mourant, un riche Gentilhom-

me de nos voiſins qui avoit une fille à peu près du même âge, de les faire élever enſemble, & de tenir lieu de Pere à ma ſœur, juſqu'à ce qu'elle eût atteint le tems de penſer au mariage. Cet honnête Gentilhomme, dont le nom étoit M. d'Erletan, entra de bon cœur dans les dernieres intentions d'un Ami. Il prit ma ſœur chez lui, & il n'eut pas moins de tendreſſe pour elle que pour ſa propre fille. Il avoit outre cet Enfant, deux fils, d'un âge peu différent du mien. J'étois lié d'amitié avec eux. Il ne ſe paſſoit point d'année que je ne retournaſſe pour quelques mois dans la Province; & m'ennuiant de demeurer ſeul chez moi, j'étois continuellement chez Meſſieurs d'Erletan. Ils m'y obligeoient d'ailleurs par leurs honnêtetés. Je pre-

nois plaiſir aux différences ſenſibles que ſept ou huit mois d'abſence me faiſoient appercevoir tous les ans dans ma ſœur. Ses traits ſe développoient, ſa taille commençoit à ſe former ; en peu d'années elle devint aſſez aimable pour attirer les yeux des jeunes d'Erletan. Ils prirent de la paſſion pour elle, tous deux preſqu'en même tems. L'Aîné portoit le nom de leur Maiſon, & l'autre s'appelloit d'Olingry. Il étoit impoſſible qu'étant l'un & l'autre avec la même inclination dans le cœur, & n'aiant que les mêmes occaſions de la déclarer, ils ne ſe reconnuſſent pas bientôt pour Rivaux. Cette connoiſſance ne les empêcha point d'être Amis. Ils avoient toujours été mieux enſemble, que ne le ſont communément des Freres du même âge.

Cependant comme ils ne pouvoient prétendre tous deux à l'affection de ma ſœur, ils ſe promirent mutuellement de faire dépendre leur bonheur de ſon choix, & ſon choix de leurs ſervices ; de ſorte que le malheureux devoit céder la place, ſans murmurer de ſon ſort. Leur paſſion ſans doute étoit encore bien loin de l'excès, lorſqu'ils faiſoient entr'eux cet accord tranquille ; ou du moins ils connoiſſoient peu l'amour, s'ils ſe crurent capables de l'obſerver. Ils avoient ajouté au traité, qu'on ſe rendroit compte de bonne foi des progrès qu'on auroit faits, & que de part & d'autre on ſeroit diſpoſé à voir le triomphe d'un Frere, ſans le regarder ſous l'odieuſe qualité de Rival. Ma Sœur devint l'objet de tous leurs ſoins ; ils dreſſerent leurs attaques avec

méthode. Leur amitié se soutint long-tems si parfaite, qu'ils conféroient ensemble sur les moiens de l'attendrir ; & quoiqu'ils paruſſent agir diverſement, les deux ſyſtêmes étoient l'effet de leurs reſolutions communes. Ils furent même fideles aſſez long-tems à ſe communiquer leurs plus ſecrettes diſpoſitions ; mais cela ne dura qu'autant que leur fortune fut égale, & que l'inclination de ma Sœur tarda à ſe déclarer. L'aîné d'Erletan fut préféré par l'amour. D'Olingry s'en apperçut. Il étoit vif & violent ; peut-être même n'avoit-il pas des vûes auſſi honnêtes que ſon Frere : l'événement du moins a donné lieu de le juger. La froideur prit bientôt entr'eux la place de l'amitié. D'Erletan fut le premier qui parut plus réſervé ; c'étoit moins par haine,

que par conſidération pour ſon Frere. Il n'avoit nulle raiſon de l'aimer moins; il vouloit lui épargner ſeulement le chagrin d'apprendre ſa mauvaiſe fortune de la bouche d'un Rival heureux. Cependant d'Olingry, qui vit ce changement dans la conduite de ſon Aîné, découvrit ſans peine à quelle cauſe il devoit l'attribuer. Il étoit trop emporté pour garder des meſures; il querella ſon Frere, en lui reprochant ſa diſſimulation & ſa mauvaiſe foi. Celui-ci lui proteſta en vain que ſon déguiſement venoit de pure amitié. Il ne put appaiſer par ſes ſoumiſſions ce cœur fier, qui ſe déſeſpéroit d'être ſupplanté, & qui prenoit toutes ſes careſſes pour de nouvelles inſultes.

Leurs affaires étoient dans cette ſituation, continua Monſieur de

Sauvebœuf, lorſque j'arrivai à Erletan. La diviſion des deux Freres fut une des premieres choſes dont je m'apperçus. Je les aimois tendrement : j'emploiai tous mes efforts pour les réconcilier. L'opiniâtreté de leur haine me rendit ſi attentif à toutes leurs démarches, que je découvris enfin la cauſe ſecrette qui les diviſoit. Je tremblai pour ma Sœur ; elle m'étoit plus chere que moi-même. Je la priai, avec inſtance, de m'apprendre tout ce qu'elle ſçavoit de ce fatal miſtere. Je ne remarquai que trop, par ſon embarras, qu'elle y étoit elle-même intéreſſée ; & quoique je tiraſſe d'elle quelques aveus vagues & incertains, il m'étoit aiſé de voir que la moitié de la vérité demeuroit au fond de ſon cœur. Mon inquiétude devint ſi forte, que je pris la réſolution de la tirer

de chez M. d'Erletan. Je ne me défiois point absolument de sa sagesse, mais je la voiois exposée à un danger inutile : elle n'étoit point un parti assez riche pour l'aîné des deux Freres ; & la mauvaise humeur de d'Olingry me faisoit connoître manifestement qu'il n'étoit point l'Amant favorisé. Je la priai donc de se préparer au départ ; & pour ne rien faire qui sentît l'affectation, je représentai à M. d'Erletan le Pere, que ma maison & mes affaires aiant besoin d'un Guide, ma Sœur étoit en âge d'en prendre la conduite. D'Erletan l'aîné appréhenda que cet éloignement ne lui fît perdre sa conquête. Ses vûes étoient pleines d'honneur ; il auroit épousé ma Sœur sans balancer, si la crainte de déplaire à son Pere & un reste de considération

pour le malheureux d'Olingry ne l'euſſent arrêté. Se voiant néanmoins à la veille d'être ſéparé d'elle, & ſe défiant de la violence de ſon Frere, l'amour éteignit tous ſes ſcrupules. Il lui propoſa de l'épouſer ſecrettement avant ſon départ ; elle y conſentit. Ils ſe firent marier, le ſoir même, par le Curé de la Paroiſſe, dans la Chapelle du Château. Quelqu'attention qu'eût ſans ceſſe d'Olingry à veiller ſur leurs démarches, ils avoient pris de ſi juſtes meſures, qu'il n'eut pas le moindre ſoupçon de leur mariage ; mais ils s'obſerverent moins après la cerémonie, de ſorte que s'étant arrêtés dans un veſtibule pour concerter de quelle maniere ils pourroient paſſer la nuit enſemble, le mauvais Génie de nos deux familles l'amena aſſez pro-

che d'eux, pour entendre une partie de leur discours. Ma sœur couchoit ordinairement dans une chambre, qui touchoit à celle même de M. d'Erletan le Pere. Sa Femme de chambre, qui étoit dans le secret du mariage, couchoit dans un cabinet voisin. D'Erletan convint avec ma sœur, qu'à l'heure où chacun se met au lit, il se rendroit à sa chambre, & qu'à un certain signal elle lui feroit ouvrir sa porte. Ils se séparerent ensuite, pour ne pas donner lieu aux soupçons.

On a toujours rendu cette justice à d'Olingry, qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de leur mariage; sans quoi il faudroit regarder la résolution qu'il forma, comme un prodige d'horreur & d'inhumanité. Il se figura sans doute que ma sœur s'étoit laissée

ſéduire par d'Erletan, & qu'elle conſentoit au ſacrifice de ſon honneür. La rage de voir ſon Frere ſi heureux, lui fit perdre toute conſidération. Il réſolut d'emporter par adreſſe ce qu'il croioit que l'autre devoit auſſi à ſes artifices ; en un mot, il eſpéra qu'à la faveur du ſilence & de l'obſcurité, il pourroit paſſer pour d'Erletan, & occuper la place que ma ſœur lui deſtinoit. Il ne manqua pas d'inventions, pour le tenir éloigné pendant une partie de la nuit. Son horrible deſſein réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Ma ſœur aida elle-même à ſe tromper, en lui recommandant le ſilence, dans la crainte d'éveiller M. d'Erletan le Pere. D'Olingry ſe rendit ainſi le plus criminel de tous les hommes, en violant impunément les droits les plus ſacrés. D'Erletan s'impatien-

toit, pendant ce tems-là, de l'obſtacle imprévù qui l'avoit arrêté. Il ne ſe vit pas plutôt libre, qu'il courut à la chambre de ma ſœur, & qu'il donna le ſignal pour ſe faire ouvrir. Il redoubla pluſieurs fois, pour être entendu. Enfin la Femme de chambre s'étant approchée de la porte, & aiant demandé doucement qui c'étoit, il crut ſe faire un mérite, en marquant par des termes fort vifs le chagrin qu'il avoit eu de ne pouvoir venir plutôt. Cette femme, qui croioit d'Erletan entre les bras de ſa Maîtreſſe, le repouſſa rudement; & s'imaginant même que c'étoit d'Olingry, elle le railla malignement ſur l'eſpérance qu'il avoit de coucher avec ma ſœur: elle lui dit quelques paroles offenſantes ſur la folie & l'inutilité de ſes prétentions. Tout cela ſe

passoit dans l'obscurité. D'Erletan, piqué jusqu'au vif, se retira, en maudissant l'inconstance des femmes. Sa colere alla jusqu'à lui persuader que le dessein de ma sœur étoit de prendre avec lui des airs de hauteur & d'empire, & qu'elle avoit voulu, la premiere nuit de ses Nôces, lui faire faire un essai d'esclavage. Il n'y a point d'excès, où l'amour irrité ne puisse se porter. Il retourna dans sa chambre, plein de ressentiment, & en formant mille projets de vengeance.

Lorsque la passion de d'Olingry fut satisfaite, il quitta ma sœur assez froidement, sous prétexte de ne pas l'exposer, en demeurant jusqu'au jour avec elle. Il alla s'applaudir ailleurs du succès de son crime ; ou peut-être en sentoit-il déja le remord. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le

lendemain matin, étant deſcendu par hazard pour aller prendre l'air au Jardin, je rencontrai ma ſœur dans un Sallon, ſeule, & qui fondoit en larmes. Ma préſence parut redoubler ſa douleur. Dans la vive émotion que me cauſa ce ſpectacle, je lui en demandai la cauſe avec empreſſement. Elle fut embarraſſée à me répondre. Ce n'eſt rien, me dit-elle; ce ſont des accès de triſteſſe, qui me ſaiſiſſent quelquefois. Comme ſon air & ſes ſoupirs la trahiſſoient, j'eus le preſſentiment de quelqu'avanture funeſte; & je la preſſai ſi fort, en mêlant les careſſes & les menaces, qu'elle conſentit à m'ouvrir ſon cœur, à condition, me dit-elle, que je garderois un ſecret inviolable. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Tant de précautions me faiſoient attendre un

étrange ſecret. Enfin elle me découvrit ſon amour pour l'aîné d'Erletan, & ſon mariage, qui s'étoit fait la veille. Je l'ai reçû, continua-t-elle, cette nuit dans ma chambre; il m'a comblée de careſſes; je me croiois la plus heureuſe de toutes les femmes. Comme il a été obligé de me quitter vers le jour, je me ſuis levée plutôt qu'à l'ordinaire, par le ſeul empreſſement de le revoir. Je viens de le rencontrer ici. O! mon Frere, ajoûta-t-elle, en me renouvellant ſes ſoupirs, que les hommes ſont faux & méchans! Lorſque j'allois au-devant de lui, les bras ouverts, pour l'embraſſer avec toute ma tendreſſe, il m'a repouſſée d'un air mépriſant, il m'a fait les menaces les plus effraiantes; enfin il m'a traitée avec une dureté qui me fait mourir. Je me ſuis

jettée à ſes genoux pour l'arrêter ; mais loin d'être ému par mes pleurs, il m'a écartée de lui ſi rudement, que je ſuis tombée par terre, & il a eu la barbarie de m'abandonner dans cet état. Oh ! me dit-elle, en pouvant à peine prononcer, il faut que je meure ; mon cœur eſt briſé cruellement ; il m'eſt impoſſible de vivre avec la peine que je ſouffre. Je fus ſaiſi de ce diſcours, juſqu'à demeurer quelque tems immobile. Ma rage peut mieux être conçûe qu'exprimée. Le traître, m'écriai-je. Quoi ! il vous a indignement pouſſée par terre, & il a eu la cruauté de vous y laiſſer ? Ah ! fut-il au fond des Enfers, je lui arracherai le cœur de mes propres mains. Elle fit inutilement des efforts pour m'arrêter, en me repréſentant que je lui avois juré

le ſecret : que tout barbare qu'il étoit, elle l'aimoit encore, & qu'elle lui pardonneroit même ſa mort. Je m'échappai de ſes mains, réſolu de plonger mon épée dans le cœur au lâche d'Erletan, ſans lui donner même le tems de tirer la ſienne. La premiere perſonne que je rencontrai fut M. d'Erletan le Pere, qui me demanda ſi je n'avois pas vû ſon Fils aîné. Non, lui répondis-je d'un air furieux, mais je le cherche ; & ſi vous le voiez avant moi, vous verrez un lâche & un coquin. A quoi tient-il, ajoûtai-je, en portant la main ſur mon épée, que je ne te perce toi-même de mille coups, pour avoir donné la vie à cet execrable monſtre. M. d'Erletan fut ſi effraié de mon action, qu'il demeura ſans replique. Je le conſidérai un moment, avec un re-

gard troublé. Enfin mes yeux s'éclaircirent. Ce bon Vieillard me fit pitié. J'eus honte d'avoir outragé un homme, qui nous avoit servi de Pere à moi & à ma Sœur. Ah ! lui dis-je, en l'embrassant, pardonnez cette folie à mon transport. Je suis un malheureux de vous avoir insulté mal-à-propos. C'est votre indigne fils qui va me paiér pour tout, ajoûtai-je en voulant le quitter. Il emploia toute sa force pour m'arrêter. Il me conjura de lui apprendre ce qui causoit le trouble où il me voioit, en m'assurant que si son Fils m'avoit offensé, il l'obligeroit à me faire des réparations dont je serois content. M'avoir offensé ! repris-je. Le lâche n'oseroit ; il n'est capable que d'insulter des femmes. Il a outragé ma Sœur, & son châtiment ne tardera gueres. Ma

fureur étoit telle, que je voulois m'échapper absolument des mains de ce bon homme. Cependant il obtint de moi que je lui expliquerois du moins en deux mots l'injure faite à ma Sœur. Votre fils l'a épousée, lui dis-je, & il l'a... Epousé votre Sœur ! interrompit-il avec surprise. Oui, ma Sœur, continuai-je, qui est d'aussi ancienne & d'aussi honnête Maison que vous, & dont l'alliance ne feroit point deshonneur à un Prince ; il l'épousa hier au soir, & il l'a traitée aujourd'hui comme il n'appartient qu'à un lâche & à un mal-honnête homme. Je vous ferai justice, repliqua-t-il promptement : s'il l'a épousée, c'est une affaire finie, je pretens qu'il en use bien avec elle. Mais je vous conjure, ajoûta-t-il, par la mémoire de votre Pere, de me laisser

laisser prendre plus de connoissance de cette affaire. Je vous engage ma foi que vous serez content de la justice que je vous ferai. Je punirai mon fils, je le mettrai dans son devoir : je ne vous demande qu'un délai de quelques momens. Ses instances furent si vives & si pressantes, qu'elles eurent le pouvoir de me calmer un peu. Je lui promis de me retirer dans ma chambre, & de lui accorder le tems de faire ses efforts pour faire prendre de meilleures manieres à son fils.

Pendant que ce funeste malentendu m'alloit faire égorger l'aîné d'Erletan, son malheureux Frere apprit, par un Domestique, quelque chose de ce qui s'étoit passé entre son Pere & moi. Il venoit sans doute pour en être mieux instruit, lorsque je m'en

retournai à ma chambre. Je le rencontrai ſur l'eſcalier ; il rougit en me voiant, & il me demanda s'il étoit arrivé quelque choſe de nouveau dans la maiſon. J'étois encore trop plein de mon reſſentiment, pour en faire un miſtere à perſonne. Je lui racontai l'hiſtoire du mariage de ma Sœur, & de la conduite barbare de ſon Frere, en accompagnant ma narration de toutes les marques de ma colere & de ma haine contre d'Erletan. Je faiſois peu d'attention aux mouvemens que ce récit pouvoit produire ſur ſon viſage ; mais à peine eus-je fini, qu'il s'écria d'un ton plus funeſte que je ne le puis dire : Juſte Ciel ! quelles horreurs ! par qui cette ſanglante tragédie commencera-t-elle ! Il me quitta, ſans ajoûter un ſeul mot. Occupé comme

je l'étois de mes peines, je ne remarquai point ce qu'il devint. Je me renfermai dans ma chambre, où je demeurai juſqu'à ce qu'on vint m'avertir, pour aſſiſter à la plus terrible & à la plus touchante de toutes les ſcênes. Meſſieurs, nous dit M. de Sauvebœuf, vous êtes dans un moment à la cataſtrophe.

D'Olingry, continua-t-il, n'eut pas beſoin d'une plus grande explication pour connoître ſon crime, ni pour en voir tout d'un coup les triſtes conſéquences. Il comprit qu'il n'y avoit qu'un ſeul moien de les éviter ; c'étoit de confeſſer ſa faute à ma Sœur, & de l'engager au ſilence pour leur commun intérêt. Il réſolut de tenter cette voie, avant que de ſe porter à des extrémités qu'il méditoit déja. Il alla donc la

trouver. Il demanda à l'entretenir ſeule. Quoiqu'il fût naturellement hardi, il ne s'expliqua qu'en tremblant. Ma Sœur m'a dit, avant ſa mort, que quelqu'éloignée qu'elle fût de s'imaginer la perfidie dont il venoit s'accuſer, elle avoit tremblé elle-même en voiant l'air égaré de ſes yeux & la pâleur de ſon viſage, au moment qu'il commença à parler. Elle lui épargna la peine d'achever ſon récit; trois mots ſuffiſoient pour le faire entendre. Elle jetta un cri perçant, qui attira près d'elle tous ceux qui étoient dans les chambres voiſines; ils la trouverent dans un évanouiſſement qui différoit fort peu de la mort. D'Olingry crut devoir ſe retirer. Lorſqu'elle eut un peu rappellé ſes eſprits, elle s'abandonna à tous les mouvemens de la douleur & du déſeſpoir. Son

cher d'Erletan lui étoit ravi pour toujours ; elle s'étoit plainte de sa rigueur, & c'étoit elle maintenant qui se trouvoit si coupable, qu'elle devoit éviter éternellement sa présence ; elle l'appelloit néanmoins à son secours, elle prononçoit son nom mille fois ; de sorte que ses femmes, qui ignoroient de quoi il étoit question, se crurent obligées de le faire avertir. On le chercha long-tems sans le pouvoir trouver. Il s'étoit enfoncé dans le bois, avec son Pere, pour s'entretenir de ses chagrins. D'Erletan avoit le cœur bon & généreux ; & malgré sa colere, qui lui paroissoit juste, il aimoit encore éperdument ma Sœur. Quoique tous les discours de son Pere n'eussent pû fléchir son esprit, & le porter à la réconciliation, il ne put apprendre l'état où

elle étoit, & qu'elle desiroit si ardemment de le voir, sans être émû de la plus tendre compassion. Il accourut à elle. Son Pere le laissa aller seul, s'imaginant que le moment de la paix étoit venu. Il s'approcha de sa Femme, d'un air plus soumis que s'il eût été réellement l'Offenseur. Elle, qui le croioit instruit de son malheur & de sa honte, & qui n'attribuoit qu'à cette connoissance la maniere dont il l'avoit traitée le matin, paroissoit de son côté tremblante & humiliée; de sorte que cette étrange entrevûe n'auroit pû être expliquée que par d'Olingry, le misérable auteur de tant d'infortunes. Cependant s'il n'échappa rien d'assez clair à ma Sœur, pour porter d'odieuses lumieres dans l'esprit de son Mari, l'obscurité même de ses

expressions fut un nouveau tourment pour lui. Il ne pouvoit concevoir pourquoi elle refusoit ses caresses, & la main qu'il lui offroit pour se réconcilier, dans le tems même qu'elle paroissoit contente de le revoir tendre & amoureux. Il découvroit en elle un mêlange de joie & de désespoir, d'horreur & de tendresse pour lui. Elle souhaitoit de le voir sans cesse, & elle lui parloit de se séparer pour toujours. Toutes ces contrariétés l'épouvantoient. C'étoit d'Olingry seul qui pouvoit les éclaircir. Le moment en approchoit. Ce Malheureux ne s'étoit point écarté si loin, qu'il n'eût entendu toute la conversation de d'Erletan & de son Epouse ; il en fut touché vivement. Dieu seul connoît si ce fût repentir ou désespoir. Il pria son Pere de faire appeller pour un

moment ſon Ainé, ſous quelques prétextes ; & étant entré dans la chambre lorſqu'il l'en eut vû ſortir, il conjura ma Sœur, qui parut effraiée de ſa préſence, de l'écouter pour la derniere fois. Il lui dit que n'aiant point perdu un mot de la converſation qu'elle venoit d'avoir avec ſon Mari, il avoit obſervé qu'il n'avoit aucune connoiſſance, ni même aucun ſoupçon du malheur de la nuit précédente ; qu'il étoit donc aiſé de remédier au mal, en le cachant par un éternel ſilence ; qu'elle n'avoit qu'à ſe répondre d'elle-même & de ſa Femme de chambre, & à vivre tranquillement avec ſon Frere ; que pour ce qui le regardoit lui-même, outre ſon propre intérêt & l'honneur de la famille qui l'obligeoient au ſecret, il ſe mettroit hors d'état de le révéler,

en allant s'ensevelir dans un Monastere pour le reste de sa vie. Ma sœur eut peine à souffrir qu'il achevât. Elle lui répondit, sans jetter les yeux sur lui, que c'étoit trop qu'il l'eût couverte de honte, & qu'il eût ruiné tout le bonheur de ses jours par un crime dont il étoit seul coupable; qu'elle n'avoit pas dessein de le devenir autant que lui en suivant son damnable conseil, & en portant ce qu'il avoit souillé, dans le lit d'un autre; qu'elle abandonnoit à la fortune sa vie & sa destinée, & qu'elle n'étoit jalouse que de son innocence. Pensez-y bien, Madame, reprit-il, vous n'avez qu'un moment pour y penser. Mon parti est pris, lui dit ma Sœur; & le mien aussi, ajoûta-t-il en sortant. Il trouva son Frere dans une chambre voisine. Il le tira à l'é-

cart. Là, après lui avoir reproché, en termes ſanglans, ſa perfidie dans ſon mariage ſecret & dans toute la conduite de ſon amour, il lui déclara nettement qu'il avoit ſouillé ſon lit la nuit précédente ; & comme d'Erletan, dans le premier tranſport où le jetta cette funeſte nouvelle, paroiſſoit porter la main à ſon épée, il le prévint d'un coup de poignard qu'il tenoit préparé. Quoique le coup fût profond, la fureur de d'Erletan empêcha qu'il n'en fût affoibli ſur le champ. Il eut aſſez de force pour tirer ſon épée, & pour la paſſer au travers du corps à ſon Meurtrier. Il eſt vrai que d'Olingry ne fit nul mouvement pour l'éviter. Les Domeſtiques, qui accoururent au bruit, le virent tomber, & l'entendirent prononcer quelques paroles en mourant,

par lesquelles il marquoit de la joie de ce que son Frere s'étoit chargé du crime de sa mort, comme il lui reprochoit de l'être déja de celui de son inceste. Il expira presqu'aussi-tôt. Un horrible mêlange de pleurs & de cris s'étant répandu dans la maison, je mis la tête hors de ma chambre, où j'étois renfermé depuis deux heures. Je vis un Laquais hors d'haleine,qui venoit m'avertir de descendre. Oh ! Monsieur, me dit-il, tous mes Maîtres sont égorgés. Je courus, ou plutôt je me précipitai sur l'escalier. J'apperçus les deux Freres étendus, l'un mort, l'autre expirant. Leur Pere, tout éperdu, s'efforçoit de leur donner quelques secours inutiles. Approchez, M. de Sauvebœuf, me dit d'Erletan d'une voix foible, approchez. Venez

voir expirer le plus criminel & le plus malheureux de tous les hommes. Quoique j'ignoraſſe encore la cauſe de ce triſte accident, je ne pus me défendre de quelques mouvemens de compaſſion. D'Erletan, ſans me donner le tems de parler, m'apprit en deux mots ſon malheur & le crime de ſon Frere. Je frémis d'horreur. Il s'en apperçut. Je ne ſçais, continua-t-il, ſi je mérite votre haine; mais par où ai-je pû m'attirer celle du Ciel? Hélas! qu'avois-je fait, dans toute ma vie, pour en être traité ſi cruellement! Je l'exhortai à ſe réconcilier avec Dieu. Ah! me dit-il, la maniere dont il me traite, me fait trop voir que je n'ai point de miſéricorde à en eſpérer. Ma Sœur entra dans cet inſtant, en perçant le Ciel de ſes cris, & en s'arrachant

les cheveux. Mais lorſqu'il ouvroit les bras pour la recevoir, elle s'arrêta, & lui-même parut avoir honte du mouvement qu'il avoit fait. Je mourrai donc ſans t'embraſſer, lui dit-il; cette conſolation ne m'eſt pas même permiſe. O crime déteſtable! O malheureux Frere! Elle, de ſon côté, le regardoit avec des yeux égarés, & elle paroiſſoit n'avoir plus le pouvoir de prononcer une parole. Elle tourna deux ou trois fois autour de lui, comme ſi elle eût voulu s'approcher; pendant qu'il s'efforçoit de remuer la tête, pour la ſuivre de ſes regards. Il ſembloit qu'une main inviſible la retint, ou qu'elle fût au bord d'un affreux précipice, dont la vûe l'épouvantoit. Enfin, ne pouvant plus réſiſter à des mouvemens ſi violens, elle tomba proche de

lui ſans connoiſſance. Il recueillit toutes ſes forces pour ſaiſir une de ſes mains, ſur laquelle il tint ſa bouche collée pendant deux ou trois minutes. Au nom de Dieu, me dit-il, prenez ſoin d'elle, & empêchez-la de mourir. On s'occupoit pendant ce tems-là à bander ſa plaie. Il avoit été trop troublé pour y faire attention; mais lorſqu'on voulut l'emporter dans un lieu plus commode, non, non, s'écria-t-il, en arrachant tous ſes linges, mon deſſein n'eſt pas de vivre. Il tendit les bras, pour embraſſer ſon Pere; & ſes derniers mots furent la priere qu'il lui fit, de me donner ſa ſœur en mariage, & de me faire ſon héritier. Lorſque je lui eus vû rendre le dernier ſoupir, je me retirai pour prendre ſoin de ma ſœur. Elle revint à elle; mais ſes yeux me

parurent si éteints, & ses forces si épuisées, que je désespérai de sa vie. Elle languit pendant quelque tems dans des défaillances continuelles, & elle mourut assez tôt pour être enterrée dans le même tombeau que son Mari. M. de Sauvebœuf finit son histoire, en nous disant qu'il s'étoit marié depuis avec Mademoiselle d'Erletan. Vous voiez, Monsieur, ajoûta-t-il en s'adressant à moi, que j'ai eu de bonnes raisons pour n'être pas du sentiment de la compagnie par rapport à vous. Le motif, qui vous fait quitter M. le Marquis, n'est pas plus fort que celui qui pouvoit m'empêcher d'épouser la sœur de M. d'Erletan. J'ai cru que mon propre exemple, qui a été approuvé par toutes les personnes de ma connoissance, m'autorisoit à vous

conseiller de prendre la même conduite. Je fis remarquer, à M. de Sauvebœuf, qu'il y avoit quelque différence entre les deux cas; & son histoire n'altéra point ma résolution.

Comme j'étois persuadé qu'en me séparant, rien ne m'obligeoit de rompre les mesures de la bienséance & de l'amitié, je passai encore quelques jours chez M. le Duc. J'y serois même demeuré plus long-tems, si je n'eusse été obligé de retourner chez ma fille, pour l'aider à sortir d'une affaire fort embarrassante. Un jour que j'étois à souper avec M. le Duc, un Laquais de mon Gendre arriva à toute bride, & demanda à me remettre promptement une lettre. C'étoit ma fille qui m'écrivoit. Elle me marquoit que la nuit précédente, on avoit attaché

à sa porte un billet, par lequel on la menaçoit de mettre le feu à sa maison, si dans le terme de quatre jours elle ne faisoit porter deux mille écus dans un endroit écarté qu'on lui assignoit. Elle n'étoit point la seule, à qui cette menace eût été faite. Quantité de Gentilshommes & de riches Fermiers avoient eu le même malheur depuis trois ou quatre mois; & ceux, qui avoient trop aimé leur argent, s'étoient vûs ruiner effectivement par des incendies. M. le Duc m'offrit tout son monde, pour défendre la maison de ma fille; mais après avoir considéré sérieusement cette affaire, je jugeai que c'étoit à l'adresse qu'il falloit avoir recours plutôt qu'à la force. Je résolus de me rendre incessamment sur le lieu. Il y avoit deux jours de route ordinaire,

jusqu'à la Terre de ma fille ; mais un jour suffisoit par la poste. Ainsi je crus qu'il seroit assez tôt de partir le lendemain.

Je fis mes adieux le soir à M. le Duc. Comme nous touchions au dernier moment de notre séparation, le Marquis me tint compagnie pendant une partie de la nuit. Je lui renouvellai mes conseils, pour toute la conduite de sa vie. Je lui fis une peinture exacte de son propre caractere, sans ménager ses défauts, & sans lui cacher ses bonnes qualités. Je parcourus, avec lui, toutes les situations où peut se trouver une personne de son rang & de sa naissance. Je lui en fis appercevoir les dangers, & je lui montrai le vice presque toujours à côté du chemin. Enfin j'ouvris devant ses yeux la carriere de la vertu. Voilà, lui

dis-je, où vous pouvez marcher avec gloire & avec joie. La nature & l'instruction vous prêtent leur secours. Je ne connois personne à qui la sagesse doive coûter moins qu'à vous. Quels seroient vos obstacles ? Quelques passions badines peuvent-elles entrer en concurrence avec les plus puissans de tous les motifs ? Vous feront-elles oublier votre naissance, éteindre vos lumieres, & combattre vos heureuses inclinations ? Je vous parle en particulier de l'amour. C'est la seule foiblesse, qui vous exposera toujours au danger. Je sçais qu'il est maître à présent de votre cœur ; mais parlons naturellement, manquez-vous de remedes ? Vous allez voir combien il m'en reste encore à vous offrir. Laissez-moi descendre au fond de ce cœur, dont vous croiez la gué-

rison si désespérée. J'y opposerai aux attraits d'une femme, les charmes de la vertu & de l'innocence ; aux folles joies des sens, l'avantage inestimable de sçavoir user de sa raison ; aux transports d'une possession de quelques momens, la longue & douce tranquillité qui est le fruit de la modération & de la sagesse. Je ne vous nomme point ici des biens chimériques, ou qui vous soient inconnus : vous les avez goûtés, avant que de vous laisser vaincre par votre passion : comment avez-vous pû consentir à les perdre ? Je pardonne à une Ame commune, de chercher sa félicité dans les plaisirs de l'amour ; ils l'élevent en quelque sorte au-dessus de sa portée, en lui ouvrant des sources de joie, auxquelles elle n'auroit rien trouvé d'égal dans sa

baſſeſſe naturelle. Mais une grande Ame ſe ravalle & s'avilit par les paſſions amoureuſes. Elle eſt faite pour une eſpece de plaiſirs plus délicats. Sa félicité eſt d'un autre ordre. Elle la trouve en elle-même, par ſes réflexions, par ſon goût pour la vérité, l'honneur, la bonté, & la juſtice; pourquoi en chercheroit-elle une moins digne d'elle au-dehors? Elle ſent qu'elle peut s'en aſſurer la durée; pourquoi la feroit-elle dépendre d'une choſe auſſi fragile que la beauté des femmes, ou auſſi légere que leur humeur, qui eſt encore plus ſujette à changer que leur beauté? Non, mon cher Marquis, il ne ſçauroit y avoir de vraie grandeur d'ame dans un eſclave de l'Amour: une tendreſſe exceſſive ſemble exclure la fermeté; les flatteries & les careſſes

amolissent le courage ; les jalousies, les inquiétudes, troublent la sérénité de l'esprit ; le soin de plaire détruit l'attention nécessaire aux entreprises importantes ; enfin le goût du plaisir des sens est opposé directement à celui de la vérité, & tôt ou tard il entraîne après soi la ruine même de la vertu.

Le Marquis écouta cette morale avec sa docilité ordinaire ; mais malgré mes déclamations contre l'amour, il me pria de lui apprendre, avant que de le quitter, ce que M. le Duc pensoit de son inclination pour ma Niéce. Cette question me fit juger que je devois attendre peu de fruit de mon discours. Cependant je lui répondis, sans marquer de mécontentement, que M. le Duc ne m'en avoit point parlé comme d'une

chose sérieuse, & que personne en effet ne la prendroit jamais que pour un badinage; qu'il étoit fâcheux seulement qu'elle eût produit de si tristes effets; mais que j'en étois consolé, s'ils servoient du moins à son instruction. Ce furent mes dernieres paroles, auxquelles je ne lui laissai point le tems de répondre. Je montai dans ma Chaise de Poste, avant la pointe du jour.

Fin du treizième Livre.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE QUATORZIEME.

JE réfléchis beaucoup, en chemin, ſur la démarche que je venois de faire. Le Ciel ſçait que mon premier ſentiment en fut un de reconnoiſſance, pour la faveur qu'il m'avoit accordée en rompant à la fin de mes liens. Il ſçait auſſi que je n'avois pas trompé le Marquis, lorſque je l'avois aſſuré de

de mon tendre attachement & du regret que je ſentois à le quitter. Cependant ce regret tomboit peut-être moins ſur la ſéparation même, que ſur les raiſons pour leſquelles je m'y croiois obligé ; c'eſt-à-dire, que j'euſſe ſouhaité de toute mon ame d'être dans un âge, & dans une diſpoſition d'eſprit, qui m'euſſent permis de continuer mes ſervices au Duc & au Marquis ; mais la ſituation où je me trouvois ne pouvant s'accorder avec cet engagement, j'étois ravi dans le fond du cœur de me revoir en liberté. Les motifs de bienſéance, qui m'avoient ſervi de prétexte, n'étoient pas mes motifs les plus puiſſans, quoiqu'ils euſſent paru ſuffire pour juſtifier ma retraite. Mon âge en étoit encore un plus foible. Je ne manquois ni de force, ni de ſanté.

Je veux révéler ici le reſſort ſecret qui m'avoit fait agir.

Il ſe paſſoit depuis peu, dans mon ame, une nouvelle ſcêne, qui en augmentoit extrêmement le trouble, ou plutôt qui m'en faiſoit ſentir un d'une nature extraordinaire,& qui m'avoit été inconnu jusqu'alors. J'avois éprouvé, dans le cours de ma vie, des pertes de tous les genres, & j'avois paſſé par conſéquent par tous les dégrés de la douleur ; mais, aiant toujours vécu dans l'éloignement du vice, je n'avois jamais perdu cette eſpece de ſatisfaction intérieure qui eſt le partage de l'innocence. J'avois crû devoir regarder toutes mes infortunes comme une épreuve du Ciel, parce que je n'avois jamais ſenti de remords qui m'euſſent averti qu'elles fuſſent un châtiment.

Cette disposition de cœur est d'un secours admirable pour les Malheureux, dans les transports même qui ressemblent le plus au désespoir. Or j'avois perdu depuis quelque tems cette douce consolation de mes peines. La mort de Mylady R.... troubloit le repos de ma conscience. Je m'en accusois à tout moment, comme d'un crime auquel j'avois du moins contribué. Premierement, disois-je, c'est moi qui l'ai tirée d'Angleterre; & devois-je attendre si tard à reconnoître qu'une action de cette nature offensoit le Ciel & blessoit le devoir? Quel droit avois-je d'ôter cette Dame à son Mari, & de l'aider à rompre tous les engagemens du mariage? Quelle étrange compassion, que celle qui s'exerce en commettant un crime, & qui offense mortellement un Inno-

cent pour consoler une Malheureuse ? D'ailleurs, continuois-je, qui m'assurera que le sentiment qui me faisoit agir, & que j'appellois alors pitié, n'étoit point une passion déréglée ? Il est vrai que je l'ai vaincue à la fin ; mais l'ai-je toujours combattue ? & s'il ne faut qu'un moment à l'amour pour répandre son poison, qui peut me répondre que le ressort de mon cœur, en servant Mylady, n'étoit point la secrette espérance de se satisfaire plus facilement, lorsqu'elle seroit éloignée de son Mari ? Ainsi, c'est peut-être un amour criminel qui m'a porté à l'enlevement d'une Femme mariée. Quelle autre raison pouvois-je avoir, de lui procurer une retraite chez ma fille ? Pourquoi aurois-je pris tant d'intérêt à la fortune d'une Inconnue ? Ai-je ou-

blié mes agitations, mes ſoupirs, mes larmes, & puis-je croire que tout cela ſe ſoit accordé avec l'innocence ? Pour ce qui regarde le funeſte accident de ſa mort, il eſt certain que je ne l'ai pû prévoir, & que je n'aurois rien épargné pour l'éviter. Mais en ſuis-je beaucoup moins coupable ? N'a-t-il pas eu ſa ſource dans les foibleſſes dont je viens de m'accuſer ? En un mot ſi je n'avois aimé Mylady R..... plus qu'il ne m'étoit permis par le devoir, ſeroit-elle ſortie d'Angleterre ? auroit-elle demeuré chez ma fille, & y auroit-elle péri miſérablement ? C'eſt donc ſur moi que retombe, & le déſordre de ſa fuite, & le crime de ſa mort.

Soit foibleſſe d'eſprit, ſoit vif ſentiment de religion, je trouvois dans ces réflexions un ſujet terri-

ble d'inquiétude. Si j'étois coupable, il falloit faire ma paix avec le Ciel par la pénitence. Si je ne l'étois point, il falloit appaiser du moins le cri de ma conscience en me guérissant de mes scrupules; & je concluois de l'un & de l'autre, que la solitude m'étoit devenue plus nécessaire que jamais. Mon Lecteur voit maintenant aussi clair que moi, dans le secret de mon ame. Je ne sçais quel jugement il portera de mes délicatesses & de mes craintes en matiere de crime & de vertu; mais ce qui me persuade aujourd'hui que je ne dois point me repentir de m'être jugé si sévérement moi-même, c'est que plus je vois la mort de près, plus je suis satisfait de cette rigueur. Elle augmente la confiance que j'ai au souverain Juge, & elle diminue ma fraieur

aux approches de l'éternité.

J'arrivai le ſoir chez ma fille. Tout le monde y étoit dans l'allarme, comme ſi la flamme eût déja été appliquée aux murs de la maiſon. Je me fis expliquer le cas exactement, & ſur-tout le lieu où l'on exigeoit que les deux mille écus fuſſent portés. C'étoit à un quart de lieue du Village, dans une plaine vaſte & découverte, au pied d'un vieil ormeau qui étoit ſeul, à cinq ou ſix pas d'un petit ſentier. J'allai ſur le champ reconnoître la place. Elle me parut bien choiſie pour la ſûreté des Voleurs. Il auroit été difficile de les faire obſerver, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Cependant je m'aviſai d'un expédient qui trompa leur prévoyance. Comme le tems, qu'ils avoient marqué, étoit la nuit qui devoit ſuivre celle où

nous étions, je fis creuſer ſur le champ, à vingt pas de l'arbre, une foſſe aſſez grande pour cacher ſix hommes. La terre, qu'on en avoit ôtée, fut diſperſée de côté & d'autre ſur des terres labourées. Je retournai chez ma fille, & je fis prendre à ſix hommes réſolus chacun un fuſil, avec des proviſions pour paſſer le reſte de la nuit & le jour ſuivant dans la foſſe. Je les y envoiai avant le jour; & je leur donnai ordre de ne point attaquer les Voleurs, qu'ils ne fuſſent au pied de l'arbre, & qu'ils ne leur euſſent vû prendre leur proie. Je ſerois allé moi-même avec eux, ſi ma fille ne m'eût aſſuré que je pouvois me repoſer ſur ſes deux Gardes-chaſſe, qui étoient les Braves du Canton. Le ſoir de l'exécution, je mis entre les mains de mon Valet les

deux mille écus dans une bourſe, pour les porter au pied de l'arbre. Je lui recommandai de ne point s'arrêter à conſidérer les environs, & de ne pas même tourner la tête à ſon retour. Voici quel fut le ſuccès de mon ſtratagême. Vers onze heures ou minuit, mes Gens virent trois perſonnes, qui s'avançoient dans le ſentier, & qui paroiſſoient venir d'un petit Hameau qui étoit au bout de la plaine. Lorſqu'ils furent vis-à-vis de l'arbre, deux paſſerent outre; le troiſieme s'arrêta, en diſant aſſez haut pour être entendu de la foſſe, qu'il étoit preſſé d'un beſoin naturel. Il alla ſe mettre au pied de l'arbre; & feignant de ſatisfaire à ſon beſoin, il prit la bourſe, qu'il mit dans ſa poche. Un de mes Gens tira deſſus, & lui caſſa les reins. Il eut tort; on au-

roit pû le prendre aussi facilement que les deux autres, qui furent enveloppés en un moment. Ils furent reconnus pour des Païsans des environs. Mes Gens les amenerent à la maison de ma Fille. Je les interrogeai séparément. Je trouvai, à la fin, qu'il n'y avoit que le blessé qui fût coupable. C'étoit un vieux Scélérat, qui passoit pour être riche, & qui s'étoit sans doute enrichi par la méthode dont il avoit usé à l'égard de ma Fille. Ses deux Compagnons ne le connoissoient pas pour ce qu'il étoit. Il les avoit engagés à aller boire, avec lui, au Hameau d'où mes Gens les avoient vû venir, afin de pouvoir sans affectation prendre la bourse à son retour. Il avoit été si maltraité, par le coup de fusil qu'il avoit reçû, que nous le laiss-

sâmes mourir chez nous par pitié. Il vécut néanmoins encore huit jours. Ce tems auroit suffi pour le faire punir par les mains de la Justice ; & la roue, ou le feu, étoit sans doute le moindre supplice auquel il auroit dû s'attendre.

L'Automne commençoit à s'avancer. Amulem étant toujours dans le dessein de se rendre à Vienne avant l'hiver, nous réglâmes sérieusement le tems de notre départ, & nous primes même un tems si court, qu'il ne paroissoit plus qu'aucun obstacle pût le retarder. Mais le Ciel avoit ordonné que je ne ferois point le voiage d'Allemagne ; de sorte que les dernieres mesures furent aussi inutiles que les précédentes. La cause qui les fit rompre ne fut pas plus avantageuse au Duc

de.. & à Amulem qu'à moi. Nous eumes part, tous trois ſelon notre meſure, au chagrin d'une avanture fort deſagréable ; mais le mien ne fut pas ſans fruit, puiſqu'il ſervit à avancer le moment de ma retraite, & à me la faire trouver encore plus douce. C'eſt ce qui me reſte à raconter, pour conclure ces Mémoires.

Comme je me défiois toujours de la paſſion & de l'humeur entreprenante du Marquis, j'avois pris la réſolution de mettre Nadine hors de ſes atteintes, avant mon départ. Le Couvent me ſembloit un azile aſſuré. J'en choiſis un à quelques lieues de Paris, qui ſe nomme H.... Outre que la Supérieure étoit de ma connoiſſance, je ſçavois qu'on y éleve quantité de jeunes perſonnes, dont la compagnie empêcheroit ma Nié-

ce de s'ennuier de la clôture. J'y fis un voyage, pour m'accorder avec les Religieuſes ſur la penſion. Mon neveu Muleid m'accompagna par curioſité. La ſituation de la maiſon nous parut belle & ſaine. Nous viſitâmes, avec plaiſir, tout ce qu'il eſt permis aux Religieuſes de montrer aux perſonnes de notre ſexe. Mais rien ne fut plus agréable, pour Muleid, que la vûe d'une centaine de jeunes Penſionnaires, parmi leſquelles il y en avoit quelques-unes d'une beauté extraordinaire. Ce fut à l'Egliſe que nous eumes ce ſpectacle : elles étoient rangées avec ordre, & toutes ſi propres & ſi parées, que je m'étonnai qu'on leur permît cette affectation dans une ſolitude. Muleid les conſidéra avec une attention extrême. Je ne

doute point que cette vûe ne lui réveillât l'idée du Harem de son Pere, & ne lui inspirât peut être le desir d'en avoir un bientôt pour lui-même. Il me parla beaucoup, en retournant chez ma fille, de la bonne grace de ces jeunes Demoiselles. Je le raillai un peu sur son admiration, & je lui dis en badinant, que s'il n'eût point été si près de son départ, je me serois bien gardé de l'exposer ainsi au danger de devenir amoureux. Etant de retour chez ma Fille, je disposai ma Niéce à partir. Elle étoit bien remise de toutes les suites de la mort de son Mari; & loin de marquer de l'aversion pour le Couvent, elle me témoigna qu'elle y alloit avec inclination, sur-tout lorsqu'elle eut appris de son Frere qu'elle n'y manqueroit point de passe-tems & de

compagnie. Muleid souhaita d'y retourner avec elle ; & pour lui marquer plus d'amitié, toute la famille prit aussi le parti de la conduire. Ma Fille, qui avoit l'humeur fort gaie, aiant entendu parler Muleid avec beaucoup d'éloges des agrémens de quelques Pensionnaires, lui proposa de déguiser son sexe pour avoir la liberté d'entrer avec elle dans le Couvent. Il consentit à cette proposition. J'eus beau m'y opposer, & la condamner même du ton le plus sérieux ; je fus obligé de céder aux raisonnemens badins de ma Fille, à qui ma tendresse laissoit prendre peut-être un peu trop d'ascendant sur moi. Muleid fut donc travesti en fille. Il étoit dans un âge, qui rendoit son déguisement peu difficile. Les Religieuses n'eurent pas le moindre

ſoupçon de ſon ſexe. Il entra dans le Couvent avec liberté, pendant deux jours, qui lui donnerent le tems non-ſeulement d'obſerver les plus jolies perſonnes, mais de lier connoiſſance avec quelques-unes d'entre elles. Je n'aurois jamais penſé néanmoins qu'il eût été capable d'y prendre de la paſſion. Outre qu'il avoit mal réuſſi à copier les manieres Françoiſes, il étoit naturellement ſérieux; & je croiois toujours ſon cœur en Turquie par ſouvenir & par inclination. Sa figure étoit pourtant fort revenante; & l'air Turc, qu'il conſervoit, ne faiſoit point deshonneur à ſa Nation. Après qu'Amulem & lui eurent faits de tendres adieux à Nadine, nous retournâmes chez ma fille. Nous preſsâmes tellement nos Equipages, qu'en quatre jours tout fut

prêt pour le départ. La veille même du jour marqué, Muleid déclara à ſon Pere qu'il ſe trouvoit ſi mal, qu'il n'étoit point en état d'entreprendre le voyage.

Il ſe plaignit d'un air ſi naturel, qu'il nous perſuada facilement de ſa maladie. On fit appeller le Médecin, qui n'en découvrit point les ſimptomes; mais la principale foi étant dûe au Malade, nous doutâmes ſi peu de ſon incommodité, que nous différâmes notre départ pour attendre ſa guériſon. Ce n'étoit néanmoins qu'un artifice, pour ſe procurer le moien de ſatisfaire ſon cœur. Il étoit devenu réellement amoureux d'une jeune Demoiſelle de quinze ou ſeize ans, qui s'appelloit Thereſe: je ne la nommerai ici que par ſon nom de baptême, pour ménager ſa famille, à qui cette avan-

ture a causé beaucoup de chagrin. J'ignore ce qu'il avoit pû se promettre d'elle, au commencement de son amour; car il y avoit peu d'apparence qu'une jeune Fille, qui avoit été élevée dans un Couvent depuis son enfance, prêtât facilement l'oreille à un Amant d'une religion & d'un Païs différens. Il avoit fait fond sans doute sur le secours de Nadine, à qui il s'étoit déja ouvert en confidence. Enfin la maladie de Muleid étoit son premier amour, c'est-à-dire, un amour violent. Il nous le déguisa pendant huit jours avec beaucoup d'adresse, sous le nom de colique, & de maux de tête & d'estomac. Un soir, qu'il avoit fait semblant de s'aller coucher de bonne heure, en se plaignant plus qu'à l'ordinaire, j'envoiai, avant que de me mettre au lit, pour être

informé de l'état de sa santé ; mon Valet revint me dire qu'il n'étoit point à sa chambre. Je le renvoiai s'instruire mieux de ce qui pouvoit être arrivé. Il apprit, après quelques recherches, que Muleid étoit sorti secrettement ; qu'il avoit fait seller deux chevaux, & qu'il étoit parti avec un Laquais François de ma fille. Cette nouvelle m'obligea d'aller trouver sur le champ son Pere. Il en fut aussi surpris que moi, & personne ne put s'imaginer dans la maison quelle étoit la raison de son départ.

Il se passa quelques semaines, avant que nous pussions avoir les moindres lumieres sur ce qu'il étoit devenu. Nous le fimes chercher de toutes parts. Amulem n'avoit que ce fils ; sa tendresse & son inquiétude pour lui le rendirent

malade. J'envoiai dans tous les lieux, où je l'avois mené depuis son arrivée en France ; j'envoiai même en Hollande, où nous avions demeuré quelques mois ensemble. Tous mes soins furent inutiles. Il y avoit déja plus d'un mois que nous étions dans cet embarras, lorsque je reçus une lettre, de la Supérieure du Couvent où j'avois mis Nadine. Elle me marquoit que M. le Marquis de...... fils de M. le Duc de.... étoit venu deux ou trois fois voir ma Niéce, sans se faire connoître; qu'elle n'avoit pas fait difficulté de lui en accorder la permission, mais que ses visites devenant plus fréquentes, elle s'étoit informée de son nom ; qu'il avoit refusé de le dire; qu'elle l'avoit appris d'ailleurs malgré lui, & que s'imaginant que ce n'étoit pas sans quel-

que raiſon d'amour qu'il revenoit ſi ſouvent, elle vouloit ſçavoir de moi quelle conduite je ſouhaitois qu'elle tînt à ſon égard.

Je ne pouvois m'imaginer par quel moien la demeure de ma Niéce étoit venue à la connoiſſance du Marquis. Je ſçavois que ſon Pere l'avoit mené à Paris, & je ne doutois preſque nullement que la vûe de la Cour & le tumulte des plaiſirs ne lui fiſſent perdre le ſouvenir de Nadine. En attendant que je puſſe délibérer à loiſir ſur ce nouveau contre-tems, j'écrivis toujours à la Supérieure, que s'il continuoit ſes viſites, je la priois de lui répondre honnêtement, qu'elle ne pouvoit accorder à ſes Penſionnaires la liberté d'en recevoir ſi ſouvent. Enfin, comme je ne pouvois m'ôter de l'eſprit que Muleid étoit à Paris, je pris cette

occasion de l'y aller chercher moi-même, avec dessein de voir en même tems le Marquis, pour tâcher encore une fois de lui inspirer un peu plus de modération. Je ne différai point à partir. Je rendis ma premiere visite au Duc. J'aurois pû le prier d'emploier son autorité, pour arrêter les amoureuses poursuites du Marquis; mais deux raisons m'en empêchoient: L'une étoit la crainte de causer trop de chagrin au jeune Amant, s'il apprenoit que je l'eusse exposé aux séveres réprimandes de son Pere; & l'autre, qui n'étoit gueres moins forte, étoit l'opinion que je n'avois que trop de sujet d'avoir des sentimens du Duc sur cet article. Je n'avois pas attendu si tard à lui en parler d'une maniere sérieuse; mais puisque je fais pro-

fession de sincérité dans ces Mémoires, je ne cacherai point que je n'avois point été satisfait de ses réponses. Il avoit toujours pris la chose, en homme infiniment au-dessus de mes petites craintes. Il ne voioit dans l'attachement de son fils, qu'une galanterie de jeunesse, qui servoit à l'amuser. S'il y trouvoit quelque péril, ce n'étoit sans doute que pour ma Niéce. La haute naissance du Marquis lui paroissoit un préservatif contre la foi & la durée de tous les engagemens. J'avois donc peu de fond à faire sur son secours ; aussi ne lui en parlai-je pas le moins du monde. En le quittant, je passai dans l'Appartement du Marquis, & je me crus encore en droit d'en user assez familiérement pour entrer sans le faire avertir. Je laisse au Lecteur à ju-

ger quel fut mon étonnement, lorſqu'en ouvrant la porte, j'apperçus Muleid qui jouoit au Trictrac avec lui. Ils furent tous deux auſſi interdits que moi. Cependant je pris un air riant, pour leur dire que je me tenois fort heureux de trouver ainſi, ſans m'y attendre, mon cher fils & mon Neveu. Le Marquis vint m'embraſſer avec ardeur. Muleid parut plus embaraſſé. Je lui fis quelques tendres reproches, de l'inquiétude où il avoit jetté ſon Pere & toute la famille. Il s'excuſa aſſez mal, ſur ce que le Marquis l'avoit tenu ſi occupé de plaiſirs, qu'il n'avoit pû trouver un moment pour nous écrire. Je lui demandai s'il étoit guéri parfaitement, & s'il ſeroit bientôt en état d'entreprendre le voiage d'Aſie. Il me pria de lui laiſſer prendre

encore quelque tems l'air de Paris, dont il me dit qu'il se trouvoit bien. Je ne pus lui refuser cette faveur. Je le priai seulement d'écrire quelquefois à son Pere, & de ménager sa santé. Je dînai avec eux à l'Hôtel. Après le dîner, aiant tiré le Marquis à l'écart, je lui dis que la Supérieure du Couvent, où étoit ma Niéce, se plaignoit de ce qu'il lui avoit fait violer plus d'une fois sa régle; qu'il ne lui étoit pas permis d'admettre les jeunes gens, qui venoient visiter ses Pensionnaires; qu'elle l'avoit reçû d'abord, en faveur de son nom, qu'il avoit tâché inutilement de cacher; mais qu'elle étoit bien résolue, dans la suite, d'exécuter un peu plus scrupuleusement ses devoirs. Il comprit aisément ce que je voulois lui faire entendre par ce détour. Comme son des-

ſein étoit déja concerté avec Muleid, il me répondit, d'un air de ſincérité, dont je fus la duppe, qu'il ſeroit au déſeſpoir de chagriner la Supérieure ; & qu'il me promettoit, ou de ne plus aller voir ma Niéce, ou d'y aller ſi rarement, que les régles les plus ſéveres n'en ſeroient point bleſſées. Je paſſai le reſte du jour avec lui, & mon Neveu ; & n'aiant rien qui pût me retenir à Paris, j'en partis le lendemain pour aller rendre une viſite à ma Niéce.

Je demandai à parler d'abord à la Supérieure. Elle me raconta ce qui s'étoit paſſé dans les viſites du Marquis, ou du moins ce qu'elle en avoit appris de la Religieuſe qui avoit accompagné Nadine, ſuivant la coutume des Couvens. Il n'y étoit rien arrivé, me dit-elle en langage de cloître,

qui pût ternir du moindre souffle le miroir de la pudeur. Mais cette bonne Supérieure ignoroit que sa Religieuse étoit une infidelle, qui la trahissoit, après s'être laissée gagner par l'adresse du Marquis. Elle me dit ensuite que mon autre Niéce étoit une fort aimable personne, & que toutes les fois qu'elle venoit au Couvent, elle y étoit reçûe de toute la Communauté avec beaucoup de satisfaction. De quelle Niéce parlez-vous, ma Mere ? lui dis-je avec surprise. Hé, de votre autre Niéce, reprit-elle, que vous amenâtes ici avec celle qui nous est restée. Oui, continua-t-elle, c'est une jeune Demoiselle d'un mérite infini. Quoiqu'elle ait encore quelque chose d'étranger dans les manieres, elle est d'une douceur & d'un esprit qui lui ont gagné le

cœur de toutes nos Sœurs, & ſurtout d'une de nos petites Penſionnaires, qui n'eſt jamais ſi contente que lorſqu'elle la voit ici. Ce diſcours étoit trop clair pour me paroître obſcur. Malgré le chagrin qu'il me cauſa, je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ces bonnes Religieuſes, qui continuoient de prendre Muleid pour une fille : car je ne pouvois pas douter que ce ne fût lui qui les eût ainſi trompées, ſous le nom de ma Niéce. J'eus de l'embarras à répondre. Cependant je me déterminai à la remercier, en général, des ſentimens de ſa Communauté pour tout ce qui m'appartenoit ; & après lui avoir recommandé de ne plus laiſſer voir Nadine au Marquis, je lui fis part de quelques bonnes réflexions, ſur la né-

ceſſité de veiller de près à la conduite de toutes ſes Penſionnaires. La viſite que je fis, à Nadine, fut courte. Je brûlois d'envie de retourner chez ma fille, pour finir l'inquiétude d'Amulem, & pour lui communiquer ce que je ſçavois de Muleid. Ce qui me fit peine, ce fut de lui trouver, par rapport à la petite Penſionnaire dont je jugeois que ſon fils étoit amoureux, les mêmes ſentimens à-peu-près que le Duc de... avoit par rapport à ma Niéce; c'eſt-à-dire qu'Amulem, charmé d'avoir retrouvé ſon fils, ſe mit à rire de ſon amour, & ne put s'empêcher même de me dire qu'il lui ſouhaitoit un heureux ſuccès. Vous allez bien vîte, lui dis-je, & vous vous imaginez être à Amaſie. D'ailleurs, quel ſuccès pouvez-vous ici ſouhaiter à votre fils,

qui ne ſoit contraire à vos propres deſirs ? Croiez - vous qu'il puiſſe obtenir quelque choſe d'une fille Françoiſe, ſans devenir auparavant bon Chrétien ? Qu'il le devienne, à la bonne heure ; devenez-le vous-même, & faites apporter vos biens d'Aſie en France. Nous réuſſirons peut-être, après cela, à rendre Muleid heureux. Non, me répondit Amulem ; je vous ai dit mille fois que je ne quitterai point ma religion, bonne ou mauvaiſe, & que je ne ſouffrirai pas non plus que Muleid la quitte ; mais s'il pouvoit engager ſa petite Maîtreſſe à nous ſuivre en Aſie, nous la ferions Turque. C'eſt ce qu'il ne faut pas que vous eſpériez, repris-je. Mon Neveu s'expoſeroit même beaucoup à l'entreprendre ; & ſi vous me croiez capable de vous don-

ner un bon conſeil, vous lui ordonnerez de quitter promptement Paris. Je le fis entrer à la fin dans mon ſentiment. Il écrivit à Muleid de nous venir rejoindre, auſſi-tôt qu'il auroit reçû ſa lettre; mais nous eumes lieu de reconnoître que l'autorité paternelle n'eſt pas plus reſpectée chez les Turcs, que parmi quantité de jeunes François.

Le Marquis & Muleid avoient formé le plus étrange deſſein qu'on puiſſe s'imaginer; c'étoit d'enlever chacun leur Maîtreſſe, & de s'enfuir enſemble en Turquie. Mon Neveu avoit ſans doute été l'inventeur de ce glorieux projet; car il étoit allé chez le Marquis en quittant la maiſon de ma fille, & il avoit commencé par lui apprendre le lieu où demeuroit ſa Sœur. Ils étoient

convenus de s'aider mutuellement dans leurs amours. Muleid avoit loué une chambre à Paris ; & s'étant pourvû d'habits de fille, il avoit été au Couvent de Nadine autant de fois qu'il l'avoit voulu : il s'étoit fait connoître à Mademoiselle Therese, par le secours de ma Niéce, & il avoit fort avancé ses affaires en peu de tems. C'étoit lui, qui s'étoit chargé de leur faire la proposition d'aller en Turquie ; car quoique le Marquis eût rendu plusieurs visites à Nadine, il n'avoit pas toujours eu le plaisir de l'entretenir librement. C'étoit depuis peu, qu'il avoit eu l'adresse de séduire la Surveillante ; il l'avoit gagnée jusqu'au point de l'engager à les suivre hors de son Couvent. Ils alloient donc ainsi tour à tour voir leurs Maîtresses ; celui, qui

étoit de jour, portoit une lettre de l'abſent, & lui rapportoit la réponſe. Mademoiſelle Thereſe étoit une petite éveillée, qui avoit plus de charmes qu'il n'en faut pour faire deux filles aimables; je ne ſçais ſi elle avoit entendu parler du Harem, mais il ne parut point, dans la ſuite, que cette idée l'épouvantât. Elle entra de tout ſon cœur dans le deſſein du voiage d'Amaſie, & ſon affection pour Muleid ne cédoit rien à celle de Nadine pour le Marquis.

Telle étoit la ſituation de leurs affaires, lorſque mon Neveu reçut la lettre de ſon Pere. Le ſeul effet qu'elle produiſit, fut de leur faire hâter l'exécution de leur deſſein. Ils prirent des meſures fort juſtes, pour ſe procurer des Valets fideles, des échelles, des Chaiſes de poſte, & tout

ce qui étoit néceſſaire pour l'enlévement. Muleid ne manquoit point d'argent, & le Marquis avoit recueilli de ſon côté la meilleure ſomme qu'il avoit pû. Ils ſe rendirent au Couvent, la nuit dont ils étoient convenus, & ils enleverent leurs Maîtreſſes par-deſſus les murs du Jardin, avec la Religieuſe qui s'attachoit à leur fortune. On s'apperçut, le lendemain, de leur évaſión. Comme le Couvent eſt dans une campagne, & que la Supérieure manquoit de monde pour les faire ſuivre, elle ſe contenta de faire prendre la poſte à deux Domeſtiques; l'un pour aller donner avis de cet accident au Pere de Mademoiſelle Thérefe, & l'autre, pour m'apporter la même nouvelle. Ce triſte meſſage me fut annoncé après-midi. On ne m'ap-

prit point le nom des Auteurs de l'enlévement ; mais je n'eus pas beſoin d'efforts pour me l'imaginer. Je me doutai même tout d'un coup, que puiſque le Marquis & mon Neveu en étoient venus à cette violence, c'étoit pour quitter le Roiaume, & peut-être pour prendre le chemin de la Turquie. Comme il n'étoit pas croiable qu'ils euſſent voulu riſquer de traverſer toute la France, pour aller s'embarquer à Marſeille, je me figurai qu'ils auroient pris la route d'Allemagne. Cette penſée me fit eſpérer de pouvoir les rejoindre, parce que la Terre de ma Fille, comme je l'ai dit pluſieurs fois, eſt vers la frontiere. Cependant, comme ils euſſent pû prendre auſſi le parti de paſſer en Angleterre, j'envoiai, à Calais & dans les autres Ports, quelques

personnes sages, que je fis partir en diligence. Je montai moi-même à cheval, sans perdre un moment, & je gagnai bientôt le grand chemin de la poste d'Allemagne.

J'avois, avec moi, trois hommes bien armés. Aiant pris langue à la premiere poste, je sçus qu'il étoit passé, deux ou trois heures auparavant, deux Chaises suivies de quatre hommes, mais qu'elles ne trouvoient pas toujours autant de chevaux qu'il étoit nécessaire. Je conçus que mes jeunes gens n'avoient pas eu la précaution de se faire préparer des relais, & je formai l'espérance de les rejoindre avant la fin du jour. Cependant, s'étant apperçus eux-mêmes de la faute qu'ils avoient faite, ils y suppléerent vers la frontiere, en forçant toujours leurs Guides

de faire double poſte avec les mêmes chevaux. Ils gagnerent par-là, non-ſeulement d'avancer fort vîte, mais encore de retarder ma courſe ; parce qu'il arriva, dans quelques endroits, que les chevaux me manquerent à moi-même. Il me fut donc impoſſible de les joindre avant la nuit. Mais s'étant arrêtés, pour en paſſer une partie à Mons, qui eſt la premiere Ville des Etats de l'Empereur, j'y entrai le lendemain avant leur départ. Quoïque je duſſe peut-être appréhender quelque choſe, de la réſolution de deux jeunes gens ſi entreprenans, je ne voulus point cauſer au Marquis le chagrin de ſe voir arrêter par d'autres mains que les miennes. Ainſi, ſans prendre de ſecours, comme il m'auroit été facile, j'allai deſcendre avec mes trois

hommes, dans l'Hôtellerie même où il étoient logés.

On me dit qu'ils n'étoient point encore levés. Quoiqu'ils fussent quatre, je tremblois de crainte qu'ils n'eussent occupé que deux lits. Je m'en informai adroitement. On me répondit que l'un des jeunes Messieurs étoit avec une des Demoiselles, mais que les deux autres étoient chacun dans une chambre séparée. Hélas ! disois-je, en moi-même, est-ce ma Niéce ? elle a été mariée ; en auroit-elle eu moins de modestie ? Je me fis conduire, au hazard, vers la chambre de celle qui avoit couché seule. Je fus charmé d'appercevoir, en entrant, les derniers habits que j'avois vû porter à Nadine. Graces au Ciel ! m'écriai-je, elle a du moins un reste de vertu & de pu-

deur. Comme elle avoit eu ſoin, le ſoir, de faire fermer ſa porte avec la clef, par l'Hôteſſe, elle fut effraiée, en s'éveillant, d'appercevoir un homme. J'approchai de ſon lit, & je la priai doucement de ne pas s'épouvanter. Elle ne m'eut pas plutôt reconnue, qu'elle s'évanouit. Lorſqu'elle fut un peu revenue, elle ſe leva, ſans que je puſſe l'arrêter, & elle ſe jetta à genoux en fondant en larmes. Je la relevai malgré elle, & je l'obligeai de ſe recoucher; elle ne prononçoit pas une ſeule parole.

Je pris ſes mains, avec beaucoup de douceur. J'obſervois de ne pas la regarder, de peur de la déconcerter trop. Ah ! ma chere Niéce, lui dis-je, eſt-il bien vrai que je vous retrouve à Mons, au pouvoir d'un jeune homme qui

n'eſt pas votre Mari ! Eſt-ce un charme, ou un poiſon, qui vous a fait oublier votre devoir ? Qu'avez-vous fait ! Qu'allez-vous devenir ! Expliquez-moi du moins quels ſont vos deſſeins. Ah ! ſi vous pouviez en avoir d'innocens, vous ne les auriez pas cachés à votre Pere, ni à moi ; vous ne vous ſeriez pas ſauvée la nuit par-deſſus les murs d'un Couvent ; vous ne ſeriez pas maintenant dans un Cabaret, abandonnée à tous les deſirs d'un homme qui a perdu de vûe, comme vous, la vertu & la ſageſſe. Où eſt-il ? dites-moi. Que je crains bien qu'il n'aït déja paſſé la nuit avec vous !

Ce ſoupçon, que je lâchai exprès, lui fit enfin ouvrir la bouche. J'avoue, me dit-elle en pleurant, que j'ai fait la plus grande de toutes les fautes ; mais c'eſt

ſeulement en conſentant de ſuivre M. le Marquis, car je prie Dieu de m'accabler de tous ſes châtimens, ſi j'ai ſouffert la moindre choſe qui bleſſe le devoir. Que pouvois-je faire ? ajoûta-t-elle, en redoublant ſes larmes. Vous ne ſçavez que trop que je l'aime ; il m'a promis de m'épouſer, & de venir paſſer ſa vie avec moi dans notre Maiſon d'Amaſie. Eſt-il poſſible, repliquai-je, qu'avec autant d'eſprit que vous en avez, vous n'aiez pas reconnu la puérilité d'une telle promeſſe ? Quelle apparence y avoit-il qu'il pût être ſincere, lorſqu'il s'engageoit à une choſe qu'il ne ſçauroit tenir ? Avez-vous oublié ce qu'il eſt né, & juſqu'où les bras de ſon Pere peuvent s'étendre ? Mais quand vous auriez pû vous promettre de traverſer toute l'Alle-

magne ſans être pourſuivie & arrêtée, quelle aſſurance aviez-vous qu'il ne vous eût pas abandonnée en Turquie même, lorſqu'il auroit obtenu de vous les faveurs qui raſſaſient un jeune homme ? Ah ! ſi vous ſçaviez, interrompit-elle, avec quelle tendreſſe il m'aime, vous n'auriez pas de lui cette idée-là. Je ſuis sûre qu'il perdroit la vie pour moi. Allez, lui dis-je, vous êtes une petite imprudente, qui ignorez encore les ſéductions des jeunes Amans. Préparez-vous promptement à retourner en France avec moi ; & remerciez le Ciel, qui n'a pas permis que vous ſoiez tombée tout-à-fait dans le précipice. Je lui demandai ſi le Marquis ne lui avoit pas fait inſtance pour paſſer la nuit avec elle ; elle me répondit ingénument qu'il lui en avoit fait la propoſi-

tion, mais qu'il n'avoit pas insisté, après la declaration qu'elle lui avoit faite de n'y consentir jamais avant leur mariage. Et Mademoiselle Thérese, repris-je, a-t-elle été aussi délicate avec votre Frere ? Je ne sçais pas, me dit-elle ; je crois qu'ils sont ensemble dans la même chambre. Pendant que nous parlions ainsi, & que ma bonté commençoit à la rassurer ; j'entendis la voix du Marquis, qui appelloit son Valet de chambre. Il ne faisoit que s'éveiller, bien éloigné sans doute de me croire si près de lui. J'ordonnai à ma Niéce de s'habiller. Tandis qu'elle se levoit, j'apperçus la Religieuse qui l'avoit suivie, & qui avoit couché cette nuit à son côté, mais qui s'étoit cachée jusqu'alors dans les draps, pour se dérober à mes yeux. Je lui fis

quelques vifs reproches de sa mauvaise conduite, & de la part qu'elle avoit eue à une si misérable action. Elle ne me répondit rien.

Tout ce que je viens de raconter n'étoit que le prélude d'une scêne plus digne d'attention. Le Marquis, aiant appellé son Valet, fut étrangement surpris d'entendre de lui que j'étois dans la maison. Ce n'est pas que ce Garçon m'eût vû entrer; mais il avoit parlé sans doute à mes Gens, à qui je n'avois eu nulle raison de recommander le silence. A peine ma Niéce étoit-elle habillée, que le jeune Amant se présenta à la porte de sa chambre, avec un visage si consterné, que sa tristesse devoit être extrême s'il étoit l'image de son ame. Il vint néanmoins droit à moi : je me rens justice,

Monſieur, me dit-il. Je ſuis coupable, je l'avoue. Mais ſi vous ne pardonnez pas cette faute à la violence d'une paſſion dont je ne ſuis pas le maître, il faut que vous m'ôtiez la vie ſans pitié. N'eſpérez pas m'arracher votre Niéce, ſans m'avoir auparavant percé le cœur. Je défendrai, juſqu'au dernier ſoupir, les droits que ſa bonté m'a donnés ſur elle. Mon cher Marquis, lui répondis-je d'un ton paiſible, ce n'eſt point dans un Cabaret, ni en vous perçant le cœur, que je veux vous les diſputer. Votre raiſon & votre généroſité ſeront mes plus fortes armes. Je ne m'étonne point de l'excès où vous vous êtes laiſſé emporter par l'amour; je connois de longue main votre vivacité. Mais je ne connois pas moins la bonté & l'honnêteté de votre naturel,

ce ſont des ſentimens que vous pouvez bien perdre de vûe pour un moment, mais que vous ne ſçauriez éteindre. Croiez-moi, retournons tranquillement en France. Si vous ne pouvez vaincre votre paſſion, c'eſt en fléchiſſant M. votre Pere, que vous devez nous faire voir qu'elle eſt toute puiſſante, & qu'elle vous rend capable de tout. Obtenez, s'il eſt poſſible, ma Niéce par cette voie; c'eſt la ſeule qui ſoit digne de vous, d'elle, & de moi. Il ne répliqua point un ſeul mot. Il demeura appuié ſur le dos d'une chaiſe, les yeux baiſſés, comme s'il eût médité profondément. Je le pris par la main, & je le priai de m'accompagner à la chambre de Muleid. Il ſe laiſſa emmener ſans réſiſtance.

Muleid étoit inſtruit auſſi de

mon arrivée ; & il pensa m'échapper, par une subtilité dont je ne l'aurois pas crû capable. Aiant appris que j'étois dans la chambre de sa Sœur, il avoit donné ordre qu'on mît promptement les chevaux à sa Chaise de poste, pendant qu'il s'habilloit ; de sorte que si j'eusse tardé un peu plus long-tems à le venir voir, je ne l'aurois plus trouvé, ni lui, ni sa Maîtresse. Ma présence le déconcerta donc extrêmement. Il attendit que je m'expliquasse le premier. Je lui dis en peu de mots, que son Pere étoit si mal satisfait de sa conduite, que je ne sçavois pas trop bien comment il feroit sa paix avec lui ; que je ne lui conseillois pas d'ailleurs de remettre le pied en France, s'il ne vouloit y être exposé à de très-dangereuses affaires ; qu'un Turc,

qui s'aviſe d'enlever une fille Chrétienne dans un Couvent, ſe réconcilie difficilement avec la Juſtice; enfin, que s'il me croioit, il laiſſeroit retourner Mademoiſelle Thérese avec nous, & qu'il attendroit ſon Pere à Mons. Cette petite perſonne, que je n'avois point encote vûe, mais qui me parut alors extrêmement jolie, prit avec beaucoup de feu la parole pour ſon Amant: elle me répondit que ce que je diſois de la ſévérité de la Juſtice étoit vrai, quand une Demoiſelle étoit enlevée malgré elle; mais qu'il n'en étoit pas de même à ſon égard: qu'elle avouoit que c'étoit de ſon gré que Muleid l'avoit enlevée; & que loin de retourner en France, elle ne vouloit jamais ſe ſéparer de lui un ſeul moment. Hé bien, lui dis-je, ma belle Enfant,

fant, vous demeurerez avec lui. Je n'ai pas droit ici de vous faire violence. Mais je vous apprens néanmoins que vous ne sortirez pas de Mons, que votre Famille ne vous ait accordé son consentement. Je vais prier M. le Gouverneur de vous consigner aux portes de la Ville. Elle me repliqua, d'un petit ton déja à demi Turc, que j'étois le maître de l'arrêter à Mons, mais qu'elle me défioit de lui faire quitter Muleid. Pour lui, il se contenta de me dire, qu'étant sorti heureusement de France & n'aiant pas dessein d'y retourner, il en redoutoit peu les loix; & qu'à l'égard de son Pere, pour lequel il n'avoit jamais manqué de respect, il espéroit qu'il ne lui feroit point un crime d'une passion amoureuse. Je les priai tous de

ſe rendre, avec moi, dans la chambre de ma Niéce. J'y fis apporter à déjeûner. Muleid & Mademoiſelle Thérefe mangerent de très-bon appétit. Le Marquis & Nadine ne toucherent à rien. Ils ſe regardoient d'un air triſte & languiſſant, comme deux victimes deſtinées au ſacrifice. J'étois attendri de leurs peines, & j'aurois ſouhaité de pouvoir les rendre heureux au prix de mon ſang; mais c'étoit une choſe abſolument impoſſible. Je fus ſurpris de ne pas voir la Religieuſe avec nous. Je la fis appeller. On me dit qu'elle étoit ſortie de l'Hôtellerie. J'eus d'abord un ſoupçon qui ſe trouva juſte. La crainte que je ne la fiſſe arrêter & reconduire à ſon Couvent, l'avoit fait fuir pour aſſurer ſa liberté. Je ne me crus point obligé de la faire cher-

cher, ni en droit de lui faire la moindre violence.

Lorſque nous eumes achevé de déjeûner, je fis cette propoſition à MademoiſelleThérefe : Comme je ne puis vous laiſſer partir avec mon Neveu ſans le conſentement de vos Parens, voiez, lui dis-je, Mademoiſelle, lequel vous choiſirez de ces deux partis, ou d'être conſignée aux portes de la Ville juſqu'à ce que votre Famille ſoit informée du lieu où vous êtes, ou, ce qui vous ſeroit plus honorable, d'entrer pour quelque tems dans un Couvent de cette Ville. Elle me répondit que pour éviter une conſignation publique, elle entreroit volontiers pour quelques jours dans un Couvent; mais qu'elle craignoit qu'on ne l'y retînt enſuite malgré elle. Muleid, d'ailleurs, n'étoit nulle-

ment pour le Couvent. J'avois eſpéré néanmoins qu'elle pourroit tourner de ce côté-là ; car l'autre parti étoit une extrémité, pour laquelle j'avois de la répugnance. Je pris Muleid en particulier ; ſi vous voulez, lui dis-je, m'engager votre parole que vous ne quitterez point Mons avec votre Maîtreſſe avant que d'avoir reçû de mes nouvelles, je vous laiſſerai ici tous deux en liberté, juſqu'à ce que je puiſſe, ou revenir moi-même, ou vous écrire. Quoique je parlaſſe fort bas dans la même chambre, Mademoiſelle Théreſe, qui prêtoit l'oreille à tout, entendit une partie de mon diſcours ; elle ſe preſſa de répondre, d'un petit air aſſuré, que ſi je voulois me contenter de ſa parole, elle me promettoit de ne point ſortir de Mons juſqu'à nouvel or-

dre : qu'elle étoit fort en repos du côté de ſa Famille, parce qu'elle étoit bien ſûre qu'on ne pouvoit l'ôter à Muleid, qui étoit ſon Mari, & avec qui, ajoûta-t-elle, elle avoit déja paſſé une nuit comme ſa Femme. J'admirai la vivacité de cette petite Créature, & j'eus peine à me perſuader qu'elle fût jamais un meuble bien tranquille dans un Serrail. Je crus néanmoins avoir aſſez fait pour elle, en prenant cette précaution. Je me contentai de répéter à Muleid, que je pouvois l'aſſurer de l'indignation de ſon Pere, s'il manquoit à ſa promeſſe.

Je m'imaginois, après cela, qu'il ne me reſtoit plus qu'à partir avec le Marquis & ma Niéce ; mais l'ouvrage le plus ſérieux & le plus difficile étoit encore à faire. J'avois ordonné que nos chevaux

& la Chaiſe fuſſent prêts pour partir à midi, dans le deſſein d'arriver le ſoir chez ma Fille ; ce qui eſt aiſé en courant la poſte. Lorſqu'on vint avertir que les chevaux attendoient , & que j'invitai le Marquis à deſcendre , je fus ſurpris de le voir demeurer aſſis ſur ſa chaiſe , & baiſſer les yeux ſans me répondre. Je renouvellai ma priere , & je me levai moimême pour lui montrer le chemin. Arrêtez, Monſieur, me dit-il, arrêtez. Avez-vous crû que je puiſſe perdre ſi facilement l'eſpérance d'être à votre Niéce , & qu'après avoir tout riſqué pour elle , je me prive ainſi tout d'un coup du fruit de mes peines , ou ſi vous le voulez du fruit de mes fautes ? Non , non ; vous pouvez prēndre ma vie , que je ne veux pas défendre contre vous , mais

vous ne m'enleverez pas aisément le trésor de mon cœur. Ecoutez-moi bien, Monsieur, ajoûta-t-il; je fais serment, devant ma chere Nadine, de ne l'abandonner que par la mort. Je lui répondis, en souriant, que le vent dissipe les sermens amoureux dans l'air, & que Jupiter les compte pour rien. Venez, ma Niéce, continuai-je en parlant à Nadine; M. le Marquis ne refusera pas du moins de vous suivre. Voïant que je la prenois par la main pour la conduire dehors, il me repoussa si violemment, que je faillis de tomber; & l'enlevant entre ses bras, il s'assit sur une chaise, où il la tenoit sur ses genoux. Elle se mit à pleurer; & lui, comme si la vûe de ses larmes eût redoublé sa furie, se mit à m'accabler de reproches durs & piquans. Il me

traita d'homme barbare & de cœur ſans amitié, qui lui avoit toujours prêché une morale contraire à ma propre pratique. Il me dit qu'outre cent témoignages qu'il avoit de ma dureté, il ſe ſouvenoit fort bien de l'air ſec & railleur avec lequel je lui avois parlé de ſa paſſion, lorſque j'avois renoncé à vivre avec lui; qu'il ne l'oublieroit jamais; que je me trompois fort ſi je le prenois pour un Enfant, ou ſi je continuois de me regarder comme une perſonne qui avoit de l'autorité ſur lui; que le regne de ma férule étoit paſſé; que je me flattois, auſſi mal-à-propos, d'avoir quelque empire ſur ma Niéce; que ſon Pere vivant encore, elle n'avoit point de compte à me rendre de ſa conduite; qu'elle avoit été mariée; que je l'avois

déja traitée aſſez cruellement, en la mariant avec M. de B..... malgré ſes pleurs & ſa répugnance, & qu'elle devoit me regarder plutôt comme ſon Tiran, que comme ſon Oncle.

J'écoutai ces invectives avec patience. Ma Niéce, qui ſentit néanmoins qu'elles pouvoient m'offenſer, ſe dégagea de ſes bras, pour me demander pardon en ſe jettant à mes genoux. Je lui dis que ſi elle conſervoit pour moi un peu plus de reſpect que le Marquis, il falloit me le marquer en me ſuivant ſans différer; elle m'aſſura qu'elle étoit prête à me ſuivre. Mais ce fut alors que ne ſe poſſédant plus, il vint la reprendre une ſeconde fois, en jurant effroiablement qu'il ſçauroit bien la défendre, & contre elle-même & contre moi.

Je fus épouvanté de ſon action. Je ne voiois gueres d'autre remede à cette furie, que la douceur ; car il n'étoit point queſtion de ſe battre, & encore moins d'appeller un ſecours étranger. Je n'étois pas même aſſuré que j'euſſe pû l'obtenir, dans une Ville qui n'eſt pas ſoumiſe à la France, & où les mariages clandeſtins ne ſont point contraires aux loix : ajoûtez que c'étoit le plus ſenſible outrage que je puſſe faire au Marquis. Je ne m'arrêtai donc point un moment à cette penſée. Il a le cœur excellent, diſois-je en moi-même ; ne déſeſpérons de rien. Il y a toujours de la reſſource avec les bons naturels.

Tandis que je faiſois ces réflexions, il adreſſoit mille choſes touchantes à ma Niéce. Vous conſentez donc à m'abandonner ! lui

disoit-il. Vous voulez me ravir une occasion d'être à vous, que je ne retrouverai jamais ! O Dieu ! sur quoi faut-il compter, si vous oubliez ainsi tous vos sermens ? Ne m'avez-vous pas juré que la vûe même de la mort, ne vous empêcheroit point de vous donner à moi ? Quelle opinion voulez-vous que j'aie de votre constance ? Comment puis-je croire que vous serez plus fidelle à m'aimer, que vous ne l'êtes à me suivre ? Vous me trahissez, je le vois trop bien. Peut-être souhaitez-vous ma mort au moment que je parle, pour avoir la liberté de retourner à votre Oncle. Voilà tout le progrès que j'avois fait dans votre cœur. O Ciel ! quel prix pour tant d'amour & de fidélité !

Je l'interrompis, en le priant de me prêter un moment d'atten-

tion. Il me répondit que j'étois ſon Ennemi, ſon Perſécuteur, & qu'il ne vouloit plus m'écouter. Je ne vous demande, lui dis-je, qu'un moment. Vous allez être convaincu, ſi vous voulez m'entendre, non-ſeulement que je vous aime, & que je ne ſuis point le barbare que vous penſez, mais que je ſouhaite ſérieuſement votre bonheur. Rentrons en France; je vous promets de parler de votre paſſion, à M. le Duc, de la maniere la plus forte. Vous me dicterez vous-même mes expreſſions. Ce ſera enſuite à vous à ſoûtenir votre cauſe, & à faire valoir l'ardeur de vos ſentimens. Il vous accorda, en Eſpagne, la liberté d'épouſer Donna Diana; pourquoi ne pourroit-il pas conſentir à la même choſe en faveur de ma Niéce? Le cas n'eſt-il pas à-peu-

près le même ? Allez, faites-vous un mérite auprès de lui de votre ſoumiſſion. Le cœur d'un Pere n'eſt jamais impitoiable. Au reſte, vous ne devez douter ici nullement de ma ſincérité. Vous avez trop d'eſprit pour ne pas reconnoître que ſi j'avois quelque deſſein de vous nuire, je n'aurois pas beſoin de recourir à l'artifice. Comptez que je ſerois le plus fort à Mons, & qu'il ne m'eſt pas difficile d'y obtenir du ſecours, s'il faut en venir à la violence pour remettre ma Niéce dans ſon devoir. Cette derniere expreſſion affligea Nadine. Elle me dit, en m'interrompant, que ſi elle s'étoit écartée de ſon devoir, elle étoit prête d'y rentrer. Elle s'adreſſa enſuite à ſon Amant, pour lui perſuader de ſuivre mon conſeil; & elle ajoûta que ſi elle ne

pouvoit le perdre sans mourir, elle aimoit encore mieux la mort, que de manquer au devoir & à l'honneur. Je lui sçus bon gré de cette fermeté. Le Marquis parût s'ébranler. Je saisis ce moment, pour les prendre tous deux par la main & pour les conduire à leur Chaise. Nous partimes enfin de Mons, en y laissant Muleid & Mademoiselle Thérese.

Je ne sçais de quoi les deux Amans s'entretinrent, pendant quelques lieues qu'ils firent ensemble dans la même Chaise; mais lorsque nous fumes à l'endroit, où nous devions quitter la grande route de la Poste pour prendre celle de la maison de ma Fille, le Marquis me déclara qu'il alloit se séparer de nous & suivre le chemin de Paris. Je ne m'opposai point à cette résolution. Vous

devez être content, me dit-il, de mon obéiſſance. Je vous laiſſe votre Niéce, quoique je puſſe être plus fort ici qu'à Mons, & la tirer peut-être encore une fois de vos mains. Mais je reſpecte ſes volontés, & je compte que vous m'accorderez deux choſes : la premiere, de ne point la remettre dans un Couvent ; l'autre, de venir me rejoindre inceſſamment à Paris, pour exécuter la parole que vous m'avez donnée. A ces deux conditions, ajoûta-t-il, je vais vous demander pardon de ce qui s'eſt paſſé, & vous prier de me rendre votre amitié. Je lui promis, en l'embraſſant, de faire ce qu'il deſiroit. En effet, j'y étois réſolu. Je ne voiois plus d'autre moien de finir cette affaire, qu'en y intéreſſant aſſez le Duc ſon Pére, pour lui faire prendre ſoin, à lui-

même, de régler ou de ſatisfaire la paſſion de ſon fils. Je me ſéparai de lui, avec ma Niéce, pour retourner chez ma Fille.

Amulem ceſſa d'être affligé de l'enlevement de Mademoiſelle Thérese, lorſque je lui appris qu'il avoit réuſſi heureuſement, & que ſon fils étoit hors de péril. Vous ſouvenez-vous, me dit-il, que vous m'aidâtes à en faire autant à ſon âge? Oui, lui répondis-je; mais c'étoit pour une femme, ſur laquelle votre Empereur, à qui vous l'enleviez, n'avoit pas plus de droit que vous; au lieu que votre fils vient de ravir injuſtement le bien d'autrui, & de faire un tort irréparable à la Famille de ſa Maîtreſſe. Ses Parens, reprit Amulem, conſentiront peut-être à nous la laiſſer. On eſt quelquefois aſſez content

de trouver l'occaſion de ſe défaire d'une Fille. Vous verrez, me dit-il en riant, que le fardeau va me demeurer ſur les bras. Il penſoit plus juſte que je ne l'euſſe cru. J'écrivis par la Poſte au Pere de Mademoiſelle Thérèſe, qui étoit un bon Gentilhomme de Picardie, chargée d'une nombreuſe famille. Je ne lui déguiſai rien de l'état & des diſpoſitions de ſa Fille; & lui cachant ſeulement le lieu où elle étoit, je lui fis entendre, que s'il vouloit la reprendre entre ſes mains, il n'étoit pas impoſſible de la tirer de celles de ſon Amant. Il me fit une longue réponſe, dont la concluſion étoit, que le malheur de ſa fille lui paroiſſant irréparable, puiſqu'elle avoit déja couché avec ſon Amant, il étoit d'avis de la lui laiſſer; qu'il ne doutoit point

qu'elle ne pût être aussi heureuse avec un Turc qu'avec un autre homme, ou que s'il arrivoit qu'elle ne le fût pas, ce seroit son châtiment; qu'il me prioit seulement d'obtenir de mon Beau-frere, qu'elle ne fût point gênée sur la Religion. Je fis voir cette lettre à Amulem, qui en fut fort satisfait. Il me promit de ne jamais permettre qu'on l'inquiétât du côté de la conscience. L'impatience qu'il avoit, de revoir son fils, le fit penser aussi-tôt au départ. Il s'attendoit toujours que je lui tiendrois compagnie jusqu'à Vienne; mais je lui fis comprendre que l'action de Muleid ne me le permettoit plus, & que je ne pouvois accompagner si long-tems un jeune homme qui enlevoit une Maîtresse, sans que je parusse être de moitié dans l'entreprise. Je

m'engageai néanmoins à le conduire lui-même jusqu'à Mons. Je ne lui demandai que le tems de faire le voiage de Paris, pour répondre à l'attente & à l'empressement du Marquis. Avant que de partir, je marquai à Muleid par deux mots de lettre, que sa Maîtresse lui étoit accordée, & qu'il pouvoit attendre tranquillement l'arrivée de son Pere à Mons.

Mon voiage de Paris n'étoit pas une entreprise de petite importance. La seule pensée de m'ouvrir de nouveau, sur une affaire que le Duc avoit rejettée plusieurs fois en badinant, me causoit de la peine & de l'inquiétude; cependant j'étois résolu de lui en parler avec tant de force & d'un air si sérieux, que je l'obligerois à la regarder du même œil que moi. J'allai trouver d'abord

le Marquis. Il eut beaucoup de joie de me voir. Nous touchons à l'heure critique, lui dis-je ; je vais vous ouvrir les avenues. C'eſt à vous, après cela, de bien ménager vos intérêts, & de ne pas vous manquer à vous-même. Il me propoſa d'être avec moi, dans l'entretien que j'allois avoir avec ſon Pere. Cela ne me parut point à propos. Je me fis annoncer au Duc.

Je fus introduit dans le moment. Après les premieres civilités, je lui expliquai naturellement le ſujet de ma viſite. Je le priai d'abord d'être bien perſuadé que j'avois emploié, pour guérir M. le Marquis, tout ce que la ſageſſe, & même l'artifice, peuvent mettre en uſage. Je lui repréſentai que ſa paſſion duroit depuis près d'un an, qu'elle avoit

jetté des racines ſi profondes, que je n'y voiois preſque plus de remede ; qu'elle m'avoit coûté un nombre infini de peines & de ſoins, la vie de mon Neveu, & depuis un certain tems tout mon repos ; que ſi ma Niéce n'eût point embraſſé le Chriſtianiſme, je l'euſſe infailliblement renvoiée en Turquie ; mais que j'ignorois même ſi cette voie m'eût réuſſi mieux, puiſque le Marquis avoit été capable d'y vouloir aller lui-même. Je lui appris là-deſſus l'hiſtoire de l'enlévement, la fuite de ſon fils avec Nadine, & ſon deſſein en ſortant du Roiaume : que j'avois été aſſez heureux pour l'arrêter à Mons & pour le faire retourner en France, mais que je n'avois pû obtenir ſon retour, qu'à condition que je viendrois ſolliciter en ſa faveur. Ne croiez

pas, Monſieur, continuai-je, qu'en lui promettant de vous entretenir de ſa paſſion, j'aie eu d'autres vûes que de vous rendre ſervice dans ſa perſonne; je ſçais à quel rang le Ciel a borné ma Niéce, & ce ne ſera jamais par mes deſirs qu'elle en ſortira; mais je vous prie de conſidérer que dans la médiocrité même de notre fortune, l'honneur & le repos nous ſont chers, & qu'après avoir fait tant d'efforts pour ramener M. le Marquis au devoir, j'ai lieu d'eſpérer que vous voudrez bien y emploier auſſi vos ſoins. Il ſe prépare à venir vous parler lui-même. Ne doutez pas qu'avec beaucoup de reſpect pour ſon Pere, vous ne lui trouviez une fermeté au-deſſus de ſon âge. Si j'oſe vous donner un conſeil, vous prendrez la peine de prépa-

rer votre réponse, & de la rendre telle, qu'elle puisse, ou le satisfaire, ou le réprimer entiérement.

Il m'écouta, d'un air aussi sérieux, que j'avois tâché de rendre le mien. Vous me surprenez, me dit-il, en m'apprenant l'enlévement de votre Niéce & la fuite du Marquis; je le croiois pendant ce tems-là dans mes Terres, où il m'avoit demandé la permission d'aller passer quelques jours. Je vois que sa passion est violente; mais quelle réponse me conseillez-vous de lui faire? Je répondis que toutes les ressources de ma prudence étoient épuisées, & que si j'eusse sçû quelque nouveau moien de le guérir, je n'aurois pas manqué de l'emploier. Je veux le faire appeller en votre présence, reprit-il; & je

lui dirai tout ce que le Ciel m'inſpirera. Cette confiance aux lumieres du Ciel me parut d'un goût ſingulier. Il le fit appeller effectivement. Le Marquis me parut entrer d'un air timide. Il prit néanmoins le premier la parole : je ne doute pas, Monſieur, dit-il à ſon Pere, que vous ne ſoiez maintenant inſtruit de mes peines. Elles ſont bien redoublées, par la crainte que j'ai de vous en cauſer peut-être à vous-même. Mais ſi le Ciel ne punit que les fautes volontaires, j'eſpére que je trouverai en vous la même indulgence. Le Duc lui répondit, qu'en effet il avoit appris de moi qu'il étoit amoureux ; qu'il n'étoit pas trop ſurprenant qu'il le fût à ſon âge ; qu'il falloit ſeulement ſçavoir un peu ſe modérer, & qu'on n'en étoit pas moins honnête

nête homme. Le Marquis ne fut point ſatisfait d'une réponſe ſi peu concluante : il repartit pourtant, d'un ton reſpectueux, que la modération étoit une vertu bien difficile avec beaucoup d'amour, & qu'il en étoit ſi peu capable, que s'il n'eût compté ſur l'affection d'un ſi bon Pere, il auroit déja ſuccombé à ſes peines mortelles. Fort bien, me dit le Duc en ſouriant ; il s'exprime d'un air tendre & perſuaſif ; je me doute qu'il parle ſur ce ton à votre Niéce. Cette raillerie étoit peu du goût du Marquis. Il reprit encore : je ne ſçais, Monſieur, quelle idée vous avez de ma paſſion ; mais il eſt certain que ſi vous n'avez pas quelque bonté pour moi, il eſt impoſſible que je vive. La mort me ſera bien moins horrible, que l'agitation

continuelle où je ſuis. Si Monſieur de Renoncour vous a découvert ce qui m'eſt arrivé depuis huit jours, vous avez pû voir que ma conduite ſent un homme qui eſt abſolument hors de lui-même, & qui ne peut être conſolé que par votre compaſſion. Eh bien, lui dit M. le Duc, que demandez-vous de moi ? Ah ! mon cher Pere, repliqua le Marquis, ce que je demande de vous ? Monſieur de Renoncour ne l'a-t-il pas dit ? & ne le voiez-vous pas bien vous-même ? Non, par ma foi, répondit le Duc, car je vous crois trop raiſonnable pour vouloir épouſer votre Maîtreſſe, & trop ami de Monſieur de Renoncour pour vouloir coucher avec elle ſans l'avoir épouſée. Je vous jure, continua-t-il, que ſi votre Belle étoit Niéce ou Fille de

M. de Renoncour, qui est un homme de qualité, je vous la donnerois de bon cœur pour vous satisfaire ; mais on m'a dit qu'elle n'est que la Niéce de son Epouse, & la fille d'un Turc ; y pensez-vous de vouloir m'allier avec Mahomet & l'Alcoran ? Ce que je puis faire de mieux pour votre consolation, ajoûta-t-il en riant, c'est de vous conseiller d'attendre du moins que je sois mort. Vous serez le maître alors de faire une sottise ; mais je n'y consentirai point pendant ma vie. Telles furent les inspirations que M. le Duc reçut du Ciel.

La situation du Marquis m'inspiroit une vraie pitié. Je vis des larmes couler le long de ses joues. Il se tourna vers moi. Monsieur, me dit-il, vous ne dites rien en ma faveur ; ce n'est pas-là ce que

vous m'aviez promis. Je lui répondis qu'il n'avoit aucun reproche à me faire ; & que M. le Duc voudroit bien rendre témoignage, que je lui avois fait une vive peinture de sa passion. Il se jetta aux pieds de son Pere : que faut-il donc que je fasse pour vous fléchir, s'écria-t-il en soupirant, & à qui aurai-je recours, si celui qui m'a donné la vie me refuse sa pitié ? Ces paroles furent prononcées d'un ton si tendre, que le Duc, malgré l'air de plaisanterie avec lequel il avoit parlé jusqu'àlors, me parut extrêmement touché. Il le fit relever, en l'embrassant. Mon cher fils, lui dit-il, dans le fond ta tristesse m'afflige ; mais tu me demandes une chose impossible. Je sçais que le Duc de Saint.... épousa la Femme de chambre de sa Femme, & le

Maréchal de Baſſompierre une P... : mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaiſon à faire d'elles, à ta Maîtreſſe, leur exemple ne ſçauroit m'ébranler. Je t'aime néanmoins avec une tendreſſe infinie, & j'ai regret de ne pouvoir te ſatisfaire. Promets-moi que tu ne penſeras plus à cette folle paſſion, & je ſuis prêt à t'accorder tout ce que tu deſires. Le Marquis aſſura que s'il n'obtenoit point Nadine, il ne deſiroit que la mort. L'aime-t-elle ? reprit le Duc, en s'adreſſant à moi : & puis ſans attendre ma réponſe, il ſe tourna vers ſon Fils, comme s'il eût eu quelque choſe de favorable à inférer de-là ; ſi elle t'aime, lui dit-il, elle conſentira à tout pour être à toi. Epouſe-la en ſecret pour quelques années, à condition qu'elle entrera dans un Cou-

vent lorſque je jugerai à propos de te marier dans les formes. Je ne pus m'empêcher de faire entendre ſérieuſement à M. le Duc, qu'une raillerie de cette nature ne convenoit, ni à la vertu du Marquis, ni à celle de ma Niéce. Il avoit ce jour-là tant d'inclination pour la raillerie, qu'il m'en fit une à moi-même de mes ſcrupules.

Cependant, pour terminer notre principale affaire d'une maniere qui pût aſſurer mon repos, je dis au Marquis : Vous voiez, Monſieur, que j'ai rempli mon engagement. Je ſuis venu à Paris, j'ai expliqué toute l'ardeur de votre paſſion à Monſieur le Duc ; il ne dépend point de moi que vous ſoiez plus heureux : c'eſt la faute de la fortune, qui vous a fait naître trop grand. Je compte donc

que vous allez travailler à devenir tranquille. Nous le ferons aussi beaucoup davantage ; car vous n'ignorez pas que les passions d'une jeune fille, telle que ma Niéce, causent de grands dérangemens dans une Famille.

Je pris congé du Duc & de lui, & je sortis de la chambre. Il me suivit presque aussi-tôt. Je voudrois être né Païsan, me dit-il la larme à l'œil ; j'aurois du moins un Pere qui ressentiroit les tendresses du sang, & qui ne prendroit pas plaisir à me rendre malheureux. Que me revient-il de ma naissance, sinon d'être contraint dans toutes mes inclinations ? Mes Laquais sont plus heureux que moi. Que je devrois vous haïr, continua-t-il en me regardant, pour m'avoir arrêté à Mons! je vivrois à présent dans le plus

parfait bonheur ; je ſerois près de Nadine, je l'adorerois, j'en ſerois aimé. O Dieu ! que je ſerois heureux ! Il ajoûta mille choſes que ſa douleur lui inſpiroit, en maudiſſant ſa grandeur, & tous les Ducs & Pairs du Roiaume. Je ne lui avois jamais vû répandre tant de larmes. Je l'exhortai encore au courage & à la patience. Lorſque je lui parlai de le quitter, il refuſa de me laiſſer ſortir. Ah ! me dit-il, permettez que je vous entretienne de mes peines. Vous allez voir Nadine, & je demeure ici loin d'elle ! quelle horrible vie vais-je mener ! Dites-lui du moins que je meurs pour elle ; que je n'ai plus de bonheur à prétendre dans une vie qu'il faut paſſer ſans elle ; que je ne ferai que languir triſtement juſqu'à la mort. Dites-lui..... il

s'arrêta, comme s'il eût été frappé de quelque réflexion nouvelle : non, reprit-il tout d'un coup, ne lui dites rien ; mais accordez-moi la derniere grace que j'ai à vous demander, après quoi je cesse pour jamais d'importuner votre amitié. Souffrez que je parte avec vous, & que j'aille dire le dernier adieu à Nadine. Je lui répondis que M. le Duc s'étant expliqué d'une maniere à lui ôter toute espérance, ce voiage me paroissoit inutile, ou ne serviroit qu'à lui préparer de nouvelles peines. Il me pressa néanmoins si vivement que je fus obligé d'y consentir, à condition qu'il obtiendroit la permission de son Pere. Il l'obtint : nous partimes ensemble.

Je ne doute point que Nadine, le voiant arriver avec moi,

ne se flattât que le succès de mon voiage avoit répondu à ses desirs. Je ne la laissai point long-tems dans l'erreur. Monsieur le Marquis, lui dis-je, vient vous voir pour la derniere fois. Marquez-lui toute la reconnoissance que vous lui devez, pour l'honneur qu'il vous fait; mais songez qu'il n'est plus question d'amour, ni pour vous, ni pour lui. Il s'approcha d'elle, d'un air respectueux, & il lui baisa la main. Il fit quelques plaintes générales du malheur de son sort, auxquelles elle répondit avec modestie. Je compris, par la réserve avec laquelle il parloit en présence de la Famille, que son espérance étoit de l'entretenir en particulier; mais n'aiant point envie de lui en laisser la liberté, j'affectai de demeurer toujours dans la Salle, com-

me ſi je n'euſſe point eu d'autre deſſein que de lui tenir compagnie. Enfin le ſoir approchant, & concevant ſans doute qu'il ſeroit continuellement obſervé, il prit une réſolution à laquelle je ne m'attendois point. Il me pria de faire appeller mon Gendre, ma Fille, & Amulem, qui étoient ſortis de la Salle, & il me dit en leur préſence : Je ſuis bien aiſe, Monſieur, de vous découvrir publiquement le motif que j'ai eu pour vous accompagner ici. Depuis que mon Pere s'eſt expliqué ſi poſitivement, la connoiſſance que j'ai de ſon humeur m'a fait déſeſpérer de le fléchir; mais s'il a droit de s'oppoſer à ma paſſion, il n'aura jamais le pouvoir de l'éteindre. Je prens Dieu à témoin qu'elle durera autant que ma vie, & je jure par tout ce qu'il y a de plus

ſaint, que je ne prendrai jamais d'autre engagement. Si le Ciel m'ôte du monde avant mon Pere, je mourrai avec ce ſentiment dans le cœur; s'il retire mon Pere avant moi, je viendrai offrir auſſi-tôt à votre Niéce un empire auſſi abſolu ſur ma fortune, qu'elle l'a maintenant ſur mon ame. Conſentirez-vous à l'accepter, continua-t-il, en s'adreſſant à ma Niéce? Puis-je eſpérer que tandis que j'irai loin de vous me conſumer de langueur & d'ennui, vous conſerverez le ſouvenir de mon amour, & un peu de fidélité pour vos promeſſes? Il lui prit la main; & en la tenant dans les ſiennes, il lui mit au doigt un diamant, ſans qu'elle, ni moi, nous en apperçuſſions. Il me le fit voir après l'avoir mis, & baiſant une ſeconde fois la main de ma

Niéce ; que le Ciel, lui dit-il, me puniſſe & me tourmente avec tout ſon couroux, ſi je romps jamais la foi que je vous donne en préſence de toute votre Famille. Surpris de cette action, j'ordonnai à Nadine de lui remettre la bague : mais il ſe leva ſans attendre un moment, & prenant lui-même le chemin des Ecuries, il fit préparer ſur le champ ſes chevaux. Mes inſtances furent inutiles, pour lui faire paſſer la nuit au Château. Il partit ſans proférer un ſeul mot, hors la priere qu'il me fit de permettre qu'il écrivit quelquefois à ma Niéce.

Elle s'étoit retirée pendant ce tems à ſa chambre, d'où l'on eut beaucoup de peine à la faire deſcendre pour le ſouper. Elle n'avoit plus le diamant du Marquis au doigt. Je la priai de me le faire

voir, & l'aiant envoié quérir, je fus incertain si je lui permettrois de le conserver ; il ne valoit pas moins de mille écus. Elle me parut si triste, que je n'eus pas le cœur de l'affliger davantage en le lui ôtant. J'affectai même de ne point parler du Marquis, & de ne nous entretenir que du départ d'Amulem, qui vouloit prendre le chemin de Mons dès le lendemain. Il s'étoit pourvû d'un Carosse & de six chevaux. Une partie de la Famille se mit dans celui de ma fille, & l'autre dans le sien, pour lui tenir compagnie, & pour aller dire adieu à Muleid. Nous arrivâmes le lendemain au soir à Mons. Amulem fut charmé de la beauté de Mademoiselle Thérese. Il ne paroissoit pas que son affection eût diminué pour son Amant. Elle eût

ſouhaité, diſoit-elle, d'être déja à Amaſie. Je fis compliment à Amulem ſur ce qu'il ne perdoit rien en nous laiſſant Nadine, puiſqu'il avoit retrouvé ſi-tôt une autre fille. Nous nous ſéparâmes avec mille marques de regret & d'amitié, après que j'eus bien recommandé à Mademoiſelle Thérese de demeurer attachée du moins au Chriſtianiſme, & à Muleid de lui en accorder toujours la liberté. Cette jeune Créature avoit à peine ſeize ans. Son Pere l'avoit abandonnée, comme j'ai dit, à ſa deſtinée. Je ne ſçais ſi cette indifférence ſera approuvée de tous mes Lecteurs.

Fin du quatorziéme Livre.

MEMOIRES DU MARQUIS DE ***.

LIVRE QUINZIEME.

LORSQUE j'eus pris quelques jours de repos, pour me remettre de l'agitation de tant d'évenemens, je commençai à réfléchir ſur ma propre condition. Il étoit tems d'exécuter mes projets de retraite. Je me voiois libre. Combien d'obſtacles & de chaînes avois-je rompu! J'en remerciai

le Ciel, avec le plus vif ſentiment de mon ame ; & ſans différer davantage, j'écrivis au Pere Prieur de l'Abbaïe de.... pour le prier de me faire préparer mon ancien Appartement. L'unique inquiétude, qui pouvoit me troubler encore, étoit pour Nadine. J'avois regret de la laiſſer après moi, ſans établiſſement & ſans état arrêté. Elle n'étoit point à plaindre du côté de la fortune ; la générosité de Mylady R..... l'avoit rendue aſſez riche pour ſe paſſer de ſecours ; mais elle étoit encore dans l'âge le plus tendre. Elle étoit bonne & ſans artifice. Je craignois de la laiſſer expoſée à tous les périls qui environnent ſans ceſſe une jeune perſonne, ſurtout lorſqu'elle joint un bon naturel à beaucoup de beauté ; ſans compter que je n'étois pas encore

tranquille de la part du Marquis; car quel fond pouvois-je faire ſur la modération d'un jeune homme, dont la vivacité m'étoit connue,& qui ne ſçavoit pas prendre plus d'empire ſur lui-même ! J'aurois ſouhaité qu'il ſe préſentât quelque nouvelle occaſion de la marier; cependant ce ſouhait même, je ne le formois pas ſans répugnance. Je ne ſuis point barbare. Je ſçavois quelle violence cette aimable Enfant s'étoit déja faite pour épouſer M. de B.. Mon cœur en avoit ſaigné. Je ne voulois pas être toujours ſon Tiran. Sa douceur, ſon reſpect pour mes volontés, & cent charmes naturels que je ne pouvois m'empêcher d'admirer, méritoient un meilleur ſort. Après avoir longtems médité là-deſſus, je m'imaginai que l'air de la Ville pour-

roit mettre un peu de changement dans ſes inclinations, & lui faire oublier le Marquis. Les impreſſions, qui ſe font par les yeux, ſont plus fortes que celles de la mémoire. La vûe d'un nouvel Amant, diſois-je, affoiblira peu-à-peu ſes vieilles chaînes. J'en parlai à mon Gendre & à ma fille. D..... eſt une bonne Ville, qui n'eſt point éloignée de leur maiſon. Je leur conſeillai d'y aller paſſer l'hiver avec leur Famille. La réſolution fut priſe à l'inſtant. Nadine l'apprit ; mais elle en avoit déja formé une, qu'il lui tardoit d'exécuter, & dont elle vint le jour d'après me faire l'ouverture.

Elle me dit qu'après avoir réfléchi ſérieuſement ſur l'état de ſon cœur, & ſur celui de ſes eſpérances, elle ne prévoioit pour elle

qu'une vie amere & malheureuſe ; qu'elle auroit mauvaiſe grace de vouloir me déguiſer ſon affection extrême pour le Marquis ; qu'elle m'avouoit que ce cher Amant occupoit tous les endroits ſenſibles de ſon ame ; mais qu'étant néanmoins aſſez raiſonnable pour reconnoître l'impoſſibilité d'être à lui, elle avoit promis au Ciel de n'être à perſonne ; que ſa réſolution étoit d'entrer, pour toute ſa vie, dans un Couvent ; qu'elle me prioit d'en choiſir un moi-même, & de différer le moins qu'il me ſeroit poſſible ; qu'elle avoit formé ce deſſein dès notre premier retour de Mons ; qu'elle y avoit été confirmée par la derniere viſite du Marquis, & par le ſerment qu'il lui avoit fait de ſe conſerver pour elle ; qu'elle le connoiſſoit aſſez pour être aſſu-

rée qu'il ne deviendroit point parjure, mais qu'elle voioit ſi bien que dans quelque ſituation qu'il pût ſe trouver, il ne lui ſeroit jamais permis de l'épouſer, qu'elle ſe croioit obligée d'entrer dans le Cloître, pour lui rendre la liberté de diſpoſer de lui; que tout dur que ce ſacrifice étoit pour elle, elle ſentoit une joie délicate de pouvoir donner cette preuve d'une extrême tendreſſe à ſon Amant; qu'elle ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fît bien des efforts pour s'y oppoſer, mais qu'il ſeroit aiſé de lui cacher ſon deſſein & le lieu de ſa retraite, juſqu'au tems du dernier engagement.

Je ne manquai point de lui repréſenter tout ce que je crus propre à lui faire perdre ce deſſein. Je ne me contentai pas même de

lui faire jetter les yeux ſur le Monde, pour lui faire appercevoir mille plaiſirs innocens qu'elle alloit perdre ; je la pris auſſi du côté de la Religion. Une victime, lui dis-je, offerte à Dieu par des motifs ſi prophanes, ne ſçauroit être devant lui d'une agréable odeur. C'eſt à votre Amant que vous vous ſacrifiez ; quel compte le Ciel doit-il vous en tenir ? Vous ſentirez toutes les peines du Cloître : vous n'en aurez pas la ſeule douceur, qui eſt l'imagination du moins qu'un genre de vie ſi auſtere & ſi ſingulier ſera récompenſé ; vous aurez déja reçû votre récompenſe, par cette ſatisfaction délicate que vous prétendez ſentir, à donner une telle preuve d'amour au Marquis ; & lorſque cette tendre vapeur viendra à ſe diſſiper, vous vous trou-

verez livrée à vous-même, avec aussi peu de consolation de la part des hommes que de celle de Dieu. Mes remontrances furent beaucoup plus longues; mais elles n'eurent pas assez de force pour altérer sa résolution. Elle me déclara même nettement, que si je refusois de lui procurer l'entrée de quelque Monastere, elle retourneroit au Couvent d'où le Marquis l'avoit enlevée. Je passe sur mille efforts d'amitié & de caresses, que ma fille & mon Gendre firent pour l'ébranler. Sa constance triompha de tout. Je fus obligé de lui chercher une Maison Religieuse, où elle pût être agréablement. Elle vouloit que je lui choisisse une campagne; mais j'exigeai absolument qu'elle fût dans une Ville. Je me déterminai pour la célébre Abbaïe de...... où

la plûpart des Religieuſes ſont des filles de condition, & où l'on reçoit d'ailleurs, pour adoucir la clôture, un grand nombre de Penſionnaires. Je me rendis avec elle à cette Abbaïe. Le marché fut conclu aiſément. Mon deſſein étoit de la reconduire chez ma fille avant que de l'y laiſſer entrer, ne l'aiant amenée que pour reconnoître le lieu. Mais je la preſſai inutilement de retourner. Non, non, me dit-elle ; on ne ſort jamais du tombeau. Voici le mien. J'y veux être enſevelie dès ce moment.

Elle pria l'Abbeſſe de lui faire ouvrir la porte intérieure. Je l'accompagnai, juſqu'aux derniers lieux où il eſt permis à notre ſexe d'entrer. Elle s'arrêta, pour me donner le dernier embraſſement. Il me fut impoſſible de retenir

mes larmes. Elle affecta d'abord de montrer plus de fermeté que moi; mais ses yeux se grossirent malgré elle, & elle en répandit en abondance. Adieu, mon cher Oncle, me dit-elle en me serrant de ses bras. Aiez pitié de votre malheureuse Niéce. Souvenez-vous quelquefois d'elle, comme vous feriez d'une personne morte qui vous auroit été chere.

Comme j'étois fort attendri de ses pleurs, & que je ne sçavois pas précisément quelle en étoit la cause, je priai Madame l'Abbesse de se retirer, & de nous laisser seuls un moment. Je répétai alors une partie de ce que je lui avois dit chez ma fille. Consultez bien vos forces, ajoûtai-je; n'écoutez pas trop une passion désespérée, qui va vous exposer peut-être à d'amers repentirs. Une vie heu-

reuſe & tranquille ne ſçauroit être le fruit d'une réſolution violente. Conſidérez ces grilles armées de fer, & ces murs épais qui vont vous retenir malgré vous. Je tremble, ma chere Niéce, pour le bonheur de vos jours. Les larmes, que vous me voiez répandre, viennent de mon inquiétude & de ma tendreſſe pour vous.

Elle me répondit, que les ſiennes ne venoient, ni de la vûe des grilles que je lui montrois, ni de ſes craintes pour l'avenir ; mais qu'elle me prioit de les pardonner au ſentiment d'une douleur dont je n'ignorois pas la cauſe. Ah ! continua-t-elle, quelle va être l'affliction du Marquis, lorſqu'il apprendra qu'il me perd, & que c'eſt moi-même qui me dérobe à lui. Mon Dieu ! que ſeroit-ce, s'il alloit tourner

son désespoir contre lui-même ? Comment puis-je en effet l'abandonner, après tant de sermens ! Ne suis-je pas bien misérable de trahir un Amant si tendre, & qui m'aime plus que sa fortune & sa propre vie ! Dites-le-moi vous-même, mon cher Oncle, ajoûta-t-elle, n'est-ce pas le comble de la dureté ; & le Ciel me pardonnera-t-il ma perfidie ? Pour ce qui regarde vos sermens, lui répondis-je, si vous en avez fait au Marquis, je ne crois pas qu'ils vous lient beaucoup ; vous aviez, l'un & l'autre, fort peu de droit de les faire. Mais je ne puis vous laisser dans le désordre où vous êtes. Il faut absolument que vous retourniez avec moi chez ma fille. Il est toujours tems d'entrer ici ; mais il ne le sera pas toujours d'en sortir. Mes raison-

nemens furent des paroles perdues. Elle pria l'Abbeſſe de s'approcher ; & m'aiant embraſſé une ſeconde fois, ſans ouvrir la bouche, elle entra dans cette Terre de ſilence & d'oubli, pour n'en ſortir jamais.

Je m'arrêtai ſeul dans un Parloir voiſin, où je me mis à rêver, en admirant ſa réſolution. Je m'y ſerois néanmoins oppoſé malgré elle, & j'aurois trouvé aſſurément le moien de l'arrêter, ſi je n'euſſe fait réfléxion que ſon ardeur pourroit ſe refroidir avant l'engagement. Le Noviciat dure plus d'une année ; & j'avois deſſein, avec cela, de prier l'Abbéſſe de ne ſe pas preſſer de lui faire prendre l'habit religieux. Ma rêverie dura long-tems dans ce Parloir. Jamais le Monde ne m'avoit paru ſi petit & ſi mépriſable qu'il me le pa-

toiſſoit de-là. Voiez, diſois-je; une paſſion amoureuſe ſuffit pour le faire haïr. Une fille, un Enfant de quinze ou ſeize ans, l'abandonne ſans retour ! Elle le ſacrifieroit tout entier à ſon Amant, & elle a la force de ſacrifier ſon Amant même avec lui ; à quoi ? à un vain fantôme de délicateſſe & de généroſité d'amour. Le monde eſt donc quelque choſe de bien foible & de bien impuiſſant ! Ses biens & ſes plaiſirs, qu'on appelle des chaînes peſantes, ne doivent donc le paroître qu'à des ames lâches, qui n'ont pas une étincelle de courage pour les rompre! Comment dois-je le regarder, moi qui ne l'ai connu que par ſes amertumes & ſes diſgraces ! moi qui ſuis au bord du tombeau, & qui ſerai bien-tôt obligé de le quitter par la néceſſité de la na-

ture, quand je ne ferois pas porté à le haïr par l'expérience de ses miseres & par les lumieres de ma raison. O chere solitude ! ajoûtai-je, avec une espece de transport ; doux azile, d'un cœur agité trop long-tems par les caprices du Monde & par les passions, me serez-vous bien-tôt rendu ! Ne me sera-t-il pas permis de faire du moins un essai du repos, avant que de passer à l'éternelle tranquillité du tombeau !

Je demandai encore à voir un moment ma Niéce à la grille. Elle y vint. Ses yeux étoient encore humides de pleurs. Adieu, lui dis-je, adieu, ma chere Nadine. Je vais suivre votre exemple ; & suivant les apparences, c'est pour la derniere fois que je vous parle. Adieu, ma chere Enfant. Je vais prier le Ciel de rendre la paix à

votre cœur, & de vous faire trouver ici plus de bonheur, que dans le malheureux Monde que vous avez quitté. Puissiez-vous apprendre à goûter la solitude, puisque vous la choisissez pour le partage de vos jours ! Puissiez-vous donner à votre sacrifice une intention pure & chrétienne, & des vûes dignes du Maître que vous allez servir ! C'est de lui-même qu'il faut attendre cette faveur. Il l'accorde quand il lui plaît. Sa main s'ouvre & se ferme, par des Jugemens d'une profondeur infinie. Je le solliciterai sans cesse pour ma chere Niéce, avec toute l'ardeur de mon ame. Adieu tendre victime, que ne puis-je dire de l'amour divin ! O Ciel ! ajoûtai-je, quand vous rendrez-vous le maître d'un cœur si bon & si tendre ? quand lui ferez-vous sentir que sa

félicité confiſte à vous ſervir & à vous aimer !

Elle répondit peu de choſes à ce long diſcours. Elle me pria de faire ſes amitiés à ſa Famille, & de prendre ſoin que le Marquis ne fût point informé du lieu de ſa retraite. Je la quittai, en lui recommandant de m'écrire, & de me marquer ſincérement ſes diſpoſitions, s'il arrivoit qu'elle prît quelque dégoût pour la ſolitude. Je retournai chez ma fille. Elle fut fort ſurpriſe de me voir arriver ſeul. Je lui racontai toute l'hiſtoire de mon voiage, dont elle fut touchée juſqu'aux larmes. Je lui dis que mon tour étoit venu, & que j'allois au premier jour imiter ma pauvre Niéce. J'ajoûtai que je prévoiois toutes les difficultés & les objections que ſon amitié m'alloit faire, mais que

c'étoit une résolution si déterminée, qu'elle ne devoit rien espérer de ses prieres & de ses instances. Je lui fis même promettre qu'elle me laisseroit absolument tranquille sur cet article.

Cependant, il se présenta encore deux légers obstacles, qui reculerent de quelques semaines l'exécution de mon dessein. J'avois trouvé, en arrivant chez ma fille, une réponse du Pere Prieur de..... à la lettre que je lui avois écrite huit jours auparavant, pour le prier de me recevoir une seconde fois dans son Abbaïe. Il m'accordoit ma demande, avec sa civilité ordinaire. Je m'occupai pendant quelques jours à recueillir mes livres, & à faire mes adieux à nos Voisins. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins & que je ne pensois plus

qu'à partir, je reçus une lettre du Vicomte de..... frere du Prince de R.... par laquelle il me prioit, en qualité de Parent, de me rendre au Château de B...... où tous ses Parens & ses Alliés devoient s'assembler, pour une affaire qui concernoit l'honneur de sa Maison.

J'avois entretenu si peu de liaison avec eux, quoique liés d'assez près par le sang, que je balançai si je retarderois mon départ pour le satisfaire. Cependant, comme j'étois le seul de mon nom qui pût se rendre à B..... les Enfans du feu Comte de.... mon Oncle étant à peine au-dessus de l'enfance, je résolus d'entreprendre encore ce voiage. J'arrivai au Château de B... où je trouvai qu'une partie de la Compagnie étoit déja r'assemblée. Mada-

me la Princesse de R.... étoit morte depuis huit jours ; & sa fille aînée peu de tems avant elle. J'appris cette nouvelle en arrivant. Le Prince de R..... étoit d'une foiblesse d'esprit, qui le rendoit incapable de prendre soin de ses affaires ; de sorte que le Vicomte son frere avoit été obligé de suppléer à sa place, dans l'affaire importante dont il étoit question, & c'étoit lui qui devoit présider en quelque sorte à l'assemblée. En attendant l'arrivée de plusieurs personnes qui manquoient encore, je me fis instruire du fond de l'avanture pour laquelle nous étions appellés. Voici ce qu'on me raconta.

Monsieur le Prince de R... chef de l'illustre Famille de B... avoit eu quatre filles de son Epouse, sans en avoir aucun enfant

mâle. Il étoit, comme je l'ai dit, d'un eſprit foible juſqu'à l'idiotiſme, uniquement occupé de ſes dévotions, & dominé impérieuſement par ſa Femme, qui avoit toutes les qualités directement oppoſées. C'étoit une Dame qui avoit ſçû prendre les airs convenables à ſa naiſſance, quoiqu'elle eût paſſé la plus grande partie de ſa vie dans la Province. Elle aimoit le jeu, la dépenſe, & les parties de plaiſir. La galanterie même ne lui étoit pas inconnue. Elle avoit beſoin de ces paſſetems, pour ſe conſoler de la froideur ſtupide d'un Mari, qui n'étoit pas capable d'honnêteté ni de complaiſance pour elle. Telles étoient ſes occupations, lorſqu'un Gentilhomme voiſin de Saint O... qui ſe nommoit le Comte de B... entreprit de s'inſinuer dans ſa

faveur. Il paſſoit pour un des Gentilshommes de la Province les mieux faits & de la meilleure mine;il n'étoit pas riche,& ſa pauvreté avoit peut-être été la premiere cauſe de ſon amour pour la Princeſſe, qui jouiſſoit pour le moins de ſoixante mille livres de rente. Il avoit été marié, & il lui reſtoit de ſa Femme un fils unique, qu'il faiſoit appeller le Baron de L..... homme d'une figure déſagréable, & qui avoit outre cela la mauvaiſe qualité d'être punais. Le Comte de B..... eut l'adreſſe de s'introduire dans la maiſon de la Princeſſe de R.... Il la prit par tous ſes foibles; il la flatta, il ſçut faire le paſſionné; en peu de tems il ſe mit au-deſſus de la concurrence, & ſupplanta tous ſes Rivaux. La Princeſſe ne voioit plus que par ſes yeux.Bien-

tôt elle ne fit plus rien que par ſes mains. Il ſe chargea de l'administration de ſes biens, & du gouvernement de ſon Domeſtique. Il ne lui manquoit que le nom de Mari, pour être maître abſolu de la Dame & de toute la Maiſon. Si le Comte eût ſçû ſe borner, il eût peut-être tiré de ce commerce des utilités plus ſolides; mais l'ambition & l'intérêt l'aveuglerent. Il commença par ſe rendre odieux dans la Famille, par la maniere haute & fiere dont il traitoit les Domeſtiques. L'Intendant ſur-tout, qui étoit homme d'eſprit & d'honneur, ſouffroit impatiemment les airs d'autorité de cet Etranger. Il n'oſoit adreſſer ſes plaintes, ni à la Princeſſe qui étoit l'eſclave de ſon Amant, ni au Prince, que le Comte traitoit en imbécile; ni

aux jeunes Demoiselles, qui avoient été élevées dans une crainte & un respect infini pour leur Mere. L'Aînée commençoit néanmoins à sentir la dureté du joug; mais elle en étoit plus à plaindre, de le sentir sans pouvoir l'éviter. La tyrannie du Comte alla si loin, qu'il perdit toute mesure & tout ménagement à l'égard du Prince. Il lui fit affront plusieurs fois en public; il régla la petite somme qu'il devoit avoir à dépenser pour ses plaisirs, & il s'en faisoit un, en compagnie, de lui offrir quelquefois un ou deux louis d'or, que l'autre recevoit respectueusement comme une grace. Mais c'étoit encore trop peu que cet empire, pour les desirs du Comte. Il avoit formé un projet de plus haute importance, auquel il rapportoit depuis long-

tems tous les ſoins qu'il rendoit à la Princeſſe. C'étoit de faire épouſer à ſon Fils l'aînée des Demoiſelles, & de tranſporter ainſi dans ſa Famille le titre & les biens de la maiſon de B... Il ménageoit ce deſſein, avec toute l'adreſſe dont il étoit capable. Loin de le propoſer à la Princeſſe, il l'avoit amenée au point de lui en faire la propoſition elle-même. Il affecta d'abord d'en être ſurpris, & de la regarder comme une choſe au-deſſus de ſes eſpérances. Ce déſintéreſſement la confirmoit dans l'eſtime qu'elle croioit lui devoir; de ſorte qu'elle vint, non pas peut-être à ſouhaiter ce mariage plus que lui, mais à marquer hautement ſes intentions à cet égard, pendant qu'il ne faiſoit que les entretenir ſecrettement par ſes artifices. L'Intendant fut un des

premiers, qui ſçut cette nouvelle. Sa haine pour le Comte, autant que ſon zéle pour ſes Maîtres, le porta à traverſer de toutes ſes forces cet odieux complot. Il s'adreſſa d'abord à la jeune Demoiſelle, qu'on deſtinoit au Baron de L..... Elle ignoroit encore le coup qu'on alloit lui porter. Sa ſurpriſe fut extrême, & ſon indignation encore plus grande ; il l'entretint autant qu'il pût dans ces ſentimens. Comme ce fut par lui-même que je me fis raconter cette hiſtoire, je puis la mettre dans ſa bouche, pour épargner au Lecteur l'ennui d'un récit trop ſimple, & dénué d'action & de ſentimens.

Je fis ſentir vivement à ma jeune Maîtreſſe, me dit l'Intendant, le ſort qu'on lui préparoit, & la honte qui rejailliroit ſur toute la

Maiſon de B..... ſi les titres & les richeſſes de la principale branche paſſoient à des Etrangers dont elle ne pouvoit recevoir aucun luſtre. Je lui repréſentai d'ailleurs dans quelles mains elle alloit tomber, en épouſant un vilain homme, qui ne pouvoit même être ſouffert en compagnie à cauſe de ſes infirmités dégoûtantes, & dont une fille du commun auroit peut-être refuſé la main. J'exagérai la tyrannie du Comte, ſes airs mépriſans, ſur-tout à l'égard du Prince, pour lequel il manquoit de reſpect en toute occaſion; & quoique je n'oſaſſe lui apprendre tout ce que je ſçavois de ſon commerce avec la Princeſſe, je ne laiſſai pas de lui faire entendre adroitement quantité de choſes qu'elle ignoroit, & qui lui cauſerent la derniere ſurpriſe. Après lui avoir

communiqué une partie de mon horreur pour le Comte & pour ſon fils, je lui donnai quelques conſeils ſur la maniere dont elle devoit ſe conduire. On ne manquera point, lui dis-je, Mademoiſelle, de vous faire bien-tôt la propoſition du mariage. Si vous en avez l'éloignement que vous devez, je ſuis d'avis que vous la receviez d'abord avec mépris & avec dédain, plutôt qu'avec colere. Si l'on revient à la charge, comme on ne manquera pas d'y revenir, l'unique réponſe que vous puiſſiez faire, c'eſt que dans une affaire de cette importance, où il s'agit de l'honneur de la maiſon de B...... vous êtes réſolue de ne rien entreprendre ſans avoir conſulté toute votre illuſtre Famille. Enfin je la priai de m'avertir de la maniere dont on en uſe-

roit avec elle, afin que je pusse lui donner mes avis dans l'occasion. Il ne se passa pas long-tems sans qu'elle en eût besoin. La Princesse, l'aiant fait appeller, lui déclara ouvertement qu'elle avoit disposé d'elle en faveur du Baron de L...... & qu'il falloit qu'elle se préparât à l'épouser. Cette jeune Demoiselle, frappée apparemment du ton impérieux de sa Mere, qu'elle étoit accoutumée à respecter, n'eut pas la force d'exécuter les résolutions que je lui avois fait prendre. Elle n'eut pas même celle de lui faire la moindre réponse. Elle la quitta, avec une révérence fort soumise, & elle me fit avertir aussitôt de me rendre dans son Appartement. Je la trouvai toute en pleurs. Elle me raconta ce qui venoit de lui arriver avec sa Mere,

ſans me cacher la foibleſſe qu'elle avoit eue de n'oſer lui répondre. Je fus irrité, dans le fond, de cette timidité à contre-tems ; & pour exciter un peu ſa hardieſſe, j'affectai de regarder ſon mariage comme abſolument certain, & de la plaindre d'une néceſſité ſi fâcheuſe. Elle me pria d'avoir pitié d'elle, & de la ſauver d'une choſe qu'elle craignoit plus que la mort. Quel moien, lui dis-je, de vous ſauver, lorſque vous prenez plaiſir vous-même à vous perdre ? Je ne doute point, Mademoiſelle, ajoûtai-je, que le Baron de L..... n'ait ſçû vous paroître aimable, puiſque vous n'avez point eu le courage de le refuſer. Comptez qu'il a fait, dans votre cœur, des progrès que vous ne connoiſſez peut-être point encore, mais qui ſont réels & très-avan-

cés, car il n'y a que cette raiſon qui ait pû vous inſpirer tant de timidité. S'il eſt donc vrai que vous l'aimez, le reſpect que j'ai pour vous ſçaura bien m'empêcher de me plaindre de votre mariage, ou de vous en parler comme d'une tache pour votre honneur & pour celui de votre Maiſon. Je la mis, par ce diſcours, dans la diſpoſition de tout entreprendre. Elle me dit qu'elle étoit prête de retourner à ſa Mere, s'il le falloit, & de lui déclarer qu'elle choiſiroit la mort plutôt que le Baron. Non, repris-je, il faut attendre qu'il s'en offre une autre occaſion : mais ſi le Baron vient vous parler de galanterie & d'amour, c'eſt ſur lui-même qu'il faudra faire tomber directement vos mépris. Traitez-le avec une hauteur, qui puiſſe lui ôter la

pensée de revenir. Elle me le promit. Je la quittai, pour lui laisser préparer ses termes. Le Baron vint en effet la voir en particulier. Il lui parla comme un homme qui étoit destiné à l'honneur d'être son Mari, & qui, n'aiant point d'inquiétude sur son sort, souhaitoit seulement de le rendre plus agréable en obtenant le cœur de son Epouse avec sa main. Elle écouta son compliment, sans le regarder. Elle lui dit enfin, lorsqu'il eut achevé de parler, qu'elle avoit voulu l'entendre, parce qu'elle n'auroit jamais pû se défier de son insolence ; mais que puisqu'il s'étoit oublié jusqu'à ce point, elle alloit appeller du monde, & le faire jetter par les fenêtres. Il voulut répondre, & justifier sa hardiesse par l'ordre qu'il avoit reçû de la Princesse &

de ſon Pere. Elle ne fit que lui jetter un coup d'œil mépriſant, & appeller en effet quelques Domeſtiques. Il ſortit de ſa chambre avec beaucoup de honte, pour aller ſe plaindre à ſon Pere de la fierté avec laquelle il avoit été traité. Le Comte, qui étoit lui-même extrêmement fier, fut piqué juſqu'au vif de l'infortune de ſon fils. Il communiqua ſon reſſentiment à la Princeſſe, qui fit donner ordre ſur le champ à ſa Fille de la venir trouver. Elle vengea le Baron, par les reproches durs & humilians dont elle l'accabla ; elle la menaça des derniers effets de ſa colere ; & pour concluſion elle lui proteſta que ſi elle continuoit de s'oppoſer le moins du monde à ſes volontés, elle l'enfermeroit pour toute ſa vie dans un Couvent, & qu'elle

ſubſtitueroit

ſubſtitueroit ſa Cadette au droit d'aîneſſe. L'infortunée Demoiſelle trembloit de toute ſa force, en ſortant de cette terrible converſation. Comme j'avois appris qu'elle avoit reçû la viſite du Baron, & que peu après elle avoit été appellée par ſa Mere, je m'étois imaginé une partie de la vérité, & j'étois dans ſa chambre à l'attendre. Sa conſternation paroiſſoit ſur ſon viſage. Elle me dit qu'elle étoit perdue ; qu'elle venoit d'être traitée comme une Miſérable ; qu'on avoit été juſqu'à la menacer de lui ôter les droits de ſa naiſſance, & de la mettre dans un Couvent ; qu'elle étoit tentée d'y aller volontairement, pour prévenir des malheurs qu'elle ne croioit pas pouvoir éviter. Je lui répondis qu'elle perdoit trop tôt courage, & je lui demandai ſi elle

n'avoit rien oppoſé au diſcours de ſa Mere. Rien, me dit-elle; elle m'auroit aſſurément maltraitée, ſi j'avois oſé lui répondre. Je vois bien, repris-je, qu'il faut vous rendre ſervice malgré vous-même. En premier lieu, ſoiez perſuadée que la menace de vous priver de vos droits, & de vous mettre malgré vous dans un Couvent, eſt une pure chimere. Vos droits ne dépendent, ni de la Princeſſe, ni du Comte. Pour ce qui regarde les viſites du Baron, qu'on veut vous forcer de recevoir, recevez-les, pour conſerver la paix; mais ne relâchez rien du mépris que vous lui avez marqué. Il ſe rebutera peut-être, lorſqu'il verra votre conſtance à le rejetter. Si l'on vous preſſe d'en venir à la concluſion, j'écrirai à M. le Vicomte, votre Oncle, & à vos

plus proches Parens. Il n'eſt pas poſſible qu'ils vous laiſſent opprimer ſi indignement, & qu'ils ne s'oppoſent point, pour leur propre honneur, aux injuſtes deſſeins du Comte. Elle me promit de ſuivre exactement mes conſeils. Je n'aurois pas tardé ſi long-tems à donner avis à M. le Vicomte de tout ce qui ſe paſſoit, ſi mon attachement pour la Maiſon ne m'eût fait craindre d'y mettre la diviſion & le trouble. J'étois réſolu d'attendre à l'extrémité, pour recourir à ce remede. J'ai eu tort, continua l'Intendant; car les déſordres que j'appréhendois de-là ne pouvoient gueres être plus funeſtes que ceux qui ſont arrivés depuis, & que je dois peut-être attribuer à mon ſilence. Le Baron renouvella ſes viſites, par l'ordre de la Princeſſe.

Elle l'amena elle-même dans la chambre de sa fille, à qui elle commanda de le recevoir, comme un homme qui devoit être son Mari. Elle les laissa seuls. Mademoiselle de R.... écouta les galanteries du Baron sans répondre; & elle continua de tenir la même conduite, dans les visites qu'il lui rendoit deux ou trois fois le jour. La Princesse en fut informée. Elle lui en fit un nouveau crime; & ses persécutions furent si violentes, que le chagrin que cette malheureuseDemoiselle en conçut, lui causa une maladie de langueur, qui la mit en deux ou trois mois au tombeau. Cet e mort ne fit point ouvrir les yeux à la Princesse. Au contraire, elle s'applaudit d'être défaite de son Aînée, & elle se promit de trouver plus de facilité dans sa secon-

de fille. Son dessein ne fit donc que changer d'objet ; & les soupirs intéressés du Baron se tournerent facilement vers une nouvelle Maîtresse. Mademoiselle de R....., en entrant dans tous les droits de sa Sœur, devint aussi l'héritiere de toutes ses peines. Ce changement me causa beaucoup de chagrin. J'étois obligé de recommencer tous mes efforts, pour mettre cette jeune Demoiselle dans les mêmes sentimens que j'avois tâché d'inspirer à sa Sœur. Elle étoit beaucoup plus jeune, & je craignois d'avoir moins de facilité à réussir ; cependant mon zéle surmonta les difficultés. Je l'enflammai tellement, par le récit des peines qu'on avoit causées à sa Sœur aînée, qu'elle jura de garder encore moins de ménagement

avec le Baron, & même avec la Princesse sa Mere. En effet, l'occasion s'étant présentée de déclarer ses sentimens au Baron, elle le fit avec une hauteur qui lui auroit fait perdre toute espérance, s'il n'eût été soutenu par la Princesse & par le Comte. Cette Dame, qui vouloit le mariage à quelque prix que ce fût, & qui avoit reconnu par l'exemple de sa premiere fille, qu'il n'est pas toujours à propos d'emploier la violence, essaia d'abord de gagner celle-ci par des voies plus douces. Elle ne lui parla pas tout d'un coup des vûes qu'elle avoit sur elle. Elle lui prodigua ses caresses & sa confiance. Elle la mit dans tous ses plaisirs. Elle la prenoit souvent, avec le Comte & le Baron, pour passer la nuit au jeu, ou à table, en partie quarrée. La,

par les libertés qu'elle accordoit au Comte en sa présence, elle tâchoit de lui inspirer le goût de l'amour; & le Baron ne s'épargnoit point, pour lui faire imiter l'éxemple de sa Mere. Elle auroit succômbé infailliblement, si je n'eusse pris soin tous les jours de la fortifier par mes conseils. L'horreur, que j'avois pour son Amant, me tenoit lieu d'éloquence. Je fis tant d'impression sur elle, qu'elle résolut de rompre entiérement un commerce, qui n'alloit à rien moins qu'à la deshonorer. Elle refusa les nouvelles parties de plaisir qu'on lui vint proposer, & elle bannit absolument le Baron de sa présence. La Princesse, étonnée d'un changement si imprévû, en soupçonna la cause. Les fréquentes conversations, que j'avois eues avec sa Fille, m'avoient

rendu ſuſpect au Comte. La réſolution fut priſe de ſe défaire de moi, en me donnant mon congé. Ce fut le Comte lui-même, qui eut la hardieſſe de ſe charger de cette commiſſion. Je le redoutois peu. J'avois, pour moi, mon innocence & la droiture de mes intentions. Il fut ſurpris de m'entendre répondre à ſes premieres paroles, que je n'avois rien à démêler avec lui; que je ne reconnoiſſois point d'autres Maîtres que le Prince & la Princeſſe, & que j'admirois qu'un Etranger voulût ſe mêler de me faire la loi, dans une maiſon où l'ancienneté de mes ſervices me donnoit plus de droits qu'il n'en auroit jamais. Vous vous oubliez, Monſieur l'Intendant, me dit-il; & vous me forcerez de vous mettre malgré vous dans le devoir. Mon

devoir, lui répondis-je, ſeroit de délivrer la Princeſſe d'un homme tel que vous. Il perdit toute contenance à cette réponſe, & je le vis prêt à ſe jetter ſur moi d'un air furieux. Arrêtez, lui dis-je, en portant la main ſur mon épée, ſi vous ne voulez que je vous puniſſe, d'un ſeul coup, de toutes les injuſtices que je vous ai vû commettre ici. Il ſe retira, dans la crainte que je ne fuſſe plus méchant que lui. Je compris bien qu'après un éclat de cette nature, la Princeſſe ne me ſouffriroit pas plus long-tems au Château. Je réſolus de prévenir ſes ordres, en m'éloignant volontairement; mais avant que de la quitter, je lui rendis un ſervice, pour lequel je m'imagine qu'elle n'eut pas beaucoup de reconnoiſſance. Je montai à ſa chambre. Je lui

appris le démêlé que j'avois eu avec le Comte, & le dessein où j'étois de la quitter; & lorsqu'elle alloit répondre apparemment qu'elle y consentoit, je l'interrompis, pour la prier de m'écouter. Je lui représentai le scandale de sa conduite, dans le commerce public qu'elle entretenoit avec le Comte. Je lui dis que ses Domestiques mêmes en avoient honte, & que cette seule raison auroit suffi pour m'obliger à me retirer; mais j'insistai particulierement sur l'horrible injustice qu'elle commettoit à l'égard de ses filles. Vous avez mis la premiere au tombeau, lui dis-je; & son sort est plus heureux que celui que vous préparez à la seconde. Il est impossible, Madame, que le Ciel laisse réussir un dessein si coupable, & je m'étonne

que vous n'appréhendiez point ſes châtimens. Je vous ai rendu ſervice, auſſi long-tems que je l'ai pû. Je me ſuis oppoſé ſecrettement aux mauvaiſes pratiques du Comte, & j'ai tâché de détourner la ruine que vous allez faire tomber ſur votre Famille. Mais puiſque mes bonnes intentions ſont ſi mal reconnues, & que vous vous ſervez de la bouche même de l'Ennemi de votre Maiſon pour vous priver de votre plus fidele ſerviteur, adieu Madame, je vous quitte. J'ai mépriſé les ordres du Comte, mais je veux prévenir les vôtres. Le ſeul ſervice que je vous rendrai encore, & dont je ſuis bien-aiſe de vous avertir, ſera de porter à M. le Vicomte la nouvelle du déſordre où vous vivez, & de lui apprendre le tort que vous voulez

faire à l'héritiere de la maison de B..... Je me retirai sur le champ, sans lui donner le tems de me répondre. Un Valet m'apprit, en descendant l'escalier, que le Comte me cherchoit le pistolet à la main: Oui? dis-je: nous verrons qui sera le plus terrible. Je pris moi-même un pistolet dans ma chambre, & cherchant les traces du Comte, je le vis au fond de la cour. Il m'apperçut aussi; je remarquai que me voiant armé, il cacha doucement son pistolet sous son juste-au-corps. M. le Comte, lui dis-je en m'approchant de lui, apprenez qu'il vous est plus aisé de prendre de l'empire sur une femme que sur des hommes. Je quitte le Château, non pas pour suivre vos ordres que je méprise beaucoup, mais pour fuir votre vûe, que je ne sçaurois souffrir.

Si je n'ai pas l'autorité d'arrêter vos injuſtices, j'aurai ſoin du moins de les publier, & d'en donner avis à ceux qui peuvent y mettre ordre. Je m'éloignai de lui, ſans qu'il osât répondre un mot, ni montrer même le bout de ſon piſtolet.

Cependant j'avois regret, en m'éloignant, de laiſſer Mademoiſelle de R..... ſans conſeil & ſans ſecours. Je prévoiois que la crainte de manquer ſon deſſein engageroit le Comte à en précipiter l'exécution ; & du caractere dont je le connoiſſois, je ne doutai point qu'au défaut de l'artifice il n'emploiât la violence. Le ſenſible intérêt, que je prenois au danger de cette Demoiſelle, m'empêcha de quitter le Bourg, pour être à portée de lui offrir du moins les ſecours dont je ſerois

capable. J'écrivis ſeulement par la poſte à M. le Vicomte, & je l'inſtruiſis de l'entrepriſe que la Princeſſe & le Comte avoient formée au préjudice d'une Maiſon à laquelle j'étois ſi attaché. Je lui marquai auſſi le malheur que j'avois eu d'être obligé de quitter le ſervice de la Princeſſe, & le motif qui me faiſoit demeurer à B.... en attendant les ordres qu'il lui plairoit de m'envoier. Comme j'avois au Château pluſieurs Domeſtiques qui m'étoient affectionnés, j'entretins, par leur moien, une liaiſon ſecrette avec Mademoiſelle de R...... Je lui fis ſçavoir que j'avois écrit à ſon Oncle, & qu'il ne tarderoit pas vraiſemblablement à prendre quelque voie pour la ſecourir. Elle me fit une triſte réponſe par écrit. La Princeſſe, me marquoit-elle, l'é-

toit allée trouver immédiatement après mon départ, & lui avoit déclaré qu'il falloit épouser le Baron de L.... aussi-tôt qu'un Courier, qui devoit partir sur le champ, seroit revenu de la Ville épiscopale, où elle l'envoioit demander les dispenses. C'étoit tout au plus un délai de trois jours. Je crus Mademoiselle de R..... perdue. Il ne me restoit point d'autre ressource que de l'exhorter à une généreuse résistance, en lui représentant plus vivement que jamais ce qu'elle devoit à elle-même & à sa Famille. Enfin le Courier revint avec les dispenses. J'en fus informé aussi-tôt, par un billet de la Demoiselle. Mais dans le tems que je croiois ses affaires désespérées, le Ciel y mit un grand changement, par l'accident le plus triste & le plus imprévû.

La Princeſſe mourut, d'une attaque ſubite d'apoplexie. Il étoit viſible que ce coup partoit de la Providence du Ciel, & tout autre que le Comte en auroit été effraié. Il n'eſt pas moins certain que ſi j'en euſſe été inſtruit aſſez promptement, j'aurois donné du ſecours à Mademoiſelle de R..... Quand il auroit fallu emploier la violence pour la tirer des mains de ſes Perſécuteurs, il m'auroit été facile d'attrouper quelques Païſans, qui ſe ſeroient unis de bon cœur pour délivrer leur jeune Maîtreſſe ; mais ſi le Ciel n'avoit pas permis que le mal devînt auſſi grand qu'on pouvoit le craindre, il vouloit nous laiſſer aſſez d'embarras pour exercer longtems notre patience. Le Comte étoit ſeul avec la Princeſſe, lorſqu'elle fut atteinte de l'apoplexie

qui la fit mourir en un moment. Loin d'appeller les Domestiques à son secours, il prit le parti de cacher sa mort, jusqu'à l'exécution du dessein qu'il méditoit. Il sortit de sa chambre, dont il tira la clé après lui, & sans perdre un moment il fit épouser Mademoiselle de R.... à son fils. Il eut besoin pour cela, d'emploier des violences inouies. La Demoiselle aiant refusé constamment d'y consentir, il la fit prendre par ses Laquais, qui la porterent malgré ses cris à la Chapelle. Le Baron & le Chapelain s'y étoient déja rendus. Le Comte prit lui-même la main de Mademoiselle de R... qui s'efforçoit de la retirer, & la présenta à son fils. Elle tomba dans un évanouissement, qui lui fit perdre la connoissance. On ne laissa point d'achever la cérémonie, &

de se flatter qu'une scène si monstrueuse passeroit pour un mariage légitime. La tyrannie du Comte ne se borna point-là. Il jugea bien que si le mariage ne se consommoit point avant que la mort de la Princesse se fût répandue, il couroit risque de perdre le fruit de ses peines ; Mademoiselle de R.... auroit reclamé contre la violence, & ne se seroit jamais prêtée à ses desirs. Il la fit donc porter au lit nuptial, dans l'état où elle étoit, c'est-à-dire, sans force & sans connoissance ; & le Baron se hâta de s'y mettre avec elle. Mais la justice de Dieu avoit arrêté que le Comte demeureroit chargé du crime de son entreprise, & qu'il n'en recueilleroit point le fruit. Mademoiselle de R... revint à elle. Elle envisagea, avec horreur, tout ce qui venoit d'ar-

river. Elle retrouva bien-tôt assez de force pour se dégager des mains du Baron, qui étoit au désespoir de ne s'être pas pressé davantage. Elle sortit d'avec lui, sans être sa Femme, & elle alla s'enfermer seule dans sa chambre. Cependant le Comte, voiant qu'il ne pouvoit cacher plus long-tems la mort de la Princesse, en instruisit toute la maison. Le bruit s'en répandit en un moment, dans le Bourg. Je l'appris de la bouche de quelques Païsans. Pendant que je méditois sur cette avanture inopinée, je reçus un billet de Mademoiselle de R... par lequel elle me racontoit son malheur, & elle me demandoit mon secours. Je lui conseillai, par une réponse que je fis sur le champ, de se dérober du Château à l'entrée de la nuit, & de me venir joindre dans un

petit bois qui touche au Jardin ; où je l'attendrois avec des chevaux. J'ajoûtois que s'il lui paroiſſoit impoſſible de s'évader ſans la connoiſſance du Comte, elle prît la peine de me le faire ſçavoir auſſi-tôt, & que je trouverois aſſez de ſecours pour la mettre en liberté malgré lui. Elle me marqua qu'elle croioit pouvoir ſe rendre dans le Bois. J'allai l'y attendre, avec quelques Païſans bien armés. Elle y vint ſeule, n'aiant oſé ſe confier à perſonne. Elle ſe mit derriere moi ſur mon cheval, & nous prîmes la route de Béthune, pour gagner la Terre du Vicomte de. . . . . . ſon Oncle. La nuit étoit obſcure & les chemins gliſſans, ce qui m'empêchoit d'avancer auſſi vîte qu'il eût été néceſſaire. Son évaſion ne fut pas long-tems ignorée du Comte.

Sa fureur fut égale à sa surprise. Il ne douta point qu'elle n'eût fui par mon secours, car il n'avoit pû ignorer que j'étois demeuré dans le voisinage. Il fit monter à cheval tout ce qu'il y avoit de Domestiques au Château, & il se mit avec eux sur nos traces. Nous marchions tranquillement, Mademoiselle de R..... & moi, lorsqu'un des Païsans, qui nous accompagnoient, m'avertit qu'il entendoit le bruit de plusieurs chevaux. Je prêtai l'oreille; il devint plus clair, à mesure qu'ils avançoient. Je suis certain, dis-je à Mademoiselle de R..... que nous sommes poursuivis. Je périrai, plutôt que de vous laisser retomber entre les mains de vos Tyrans. Cependant, comme je m'imaginois bien qu'ils étoient en plus grand nombre que nous, je crus

qu'il falloit joindre, s'il étoit possible, l'adresse à la résolution. Nous n'avions malheureusement, aux environs, ni bois, ni haies, qui pussent nous servir de retraite. Il fallut nous borner à nous écarter du chemin ; nous quittâmes nos chevaux dans les terres labourées. Je priai Mademoiselle de R.... d'avancer seule une centaine de pas plus loin, & de s'y asseoir à terre, afin qu'elle ne pût être apperçûe dans l'obscurité ; & je lui recommandai de ne revenir à nous, que lorsqu'elle entendroit ma voix. Pour moi, je laissai un de mes quatre hommes à garder nos chevaux ; & retournant vers le chemin, je mis ventre à terre avec mes Compagnons, pour observer le nombre & la contenance de ceux qui nous poursuivoient. Nous avions des

fusils & des pistolets. En un moment, nous les découvrîmes à dix pas. Ils n'étoient que cinq, avec le Comte à leur tête. Le Baron n'y étant point, je jugeai qu'ils s'étoient partagés en plusieurs bandes, pour suivre divers chemins. J'étois résolu de les laisser passer tranquillement, voiant qu'ils n'avoient apperçû, ni nous, ni nos chevaux : mais un de mes Païsans, qui avoit quelque sujet particulier de ressentiment contre le Comte, ne trouva point à propos de perdre cette occasion de se venger. Il lui lâcha un coup de fusil, sans m'avoir averti de son dessein. Heureusement qu'il avoit moins d'adresse que de colere ; la balle ne blessa personne. J'étois persuadé qu'après cette action nos Ennemis alloient tomber sur nous ; & je me hâtois de me le-

ver, pour me mettre en état de me défendre. Mais le Comte aimoit trop la vie, pour l'expoſer au danger. Soit qu'il nous prît pour des Voleurs, ſoit qu'il ne conſultât que ſa crainte, il tourna bride tout d'un coup, & ſe ſauva au grand galop avec ſes Compagnons. Nous lui accordâmes toute la liberté qu'il paroiſſoit deſirer pour s'enfuir. Je retournai vers nos chevaux, & j'appellai à haute voix Mademoiſelle de R..., qui avoit penſé mourir de fraieur au bruit du coup de fuſil. Elle rit elle-même de ſa crainte, lorſqu'elle eut appris la bravoure du Comte. Nous arrivâmes, le lendemain au ſoir, chez M. le Vicomte de.... Il avoit reçû la lettre, par laquelle je l'avois informé des déſordres du Château de B... & il ſe préparoit à s'y rendre

rendre lui-même avec quelques-uns de ſes Amis. Il apprit, avec indignation, les nouveaux effets de l'audace du Comte & du Baron. Il lui parut d'abord que cette affaire ſe devoit terminer par la mort du Pere & du fils; & ſans doute qu'il ſe fût aſſez hâté pour les trouver encore à B.... ſi ſes Amis ne l'euſſent point empêché de ſuivre le premier mouvement de ſa colere. Mais en le priant d'y faire une réflexion plus ſérieuſe, ils l'ont fait entrer dans leur ſentiment, qui a été d'aſſembler ſes Parens & ſes Amis, pour délibérer en commun ſur les moiens de tirer ſatisfaction de cette injure. Ce n'eſt que d'hier, que nous ſommes arrivés à B..... ajoûta l'Intendant, & vous n'avez pas de peine à croire que le Comte & le Baron ſe ſont

bien gardés de nous y attendre.

Cette hiſtoire a fait trop de bruit dans la Province, pour être ignorée de perſonne. Je paſſai quatre jours au Château de B.... On y agita, dans l'aſſemblée, ſi l'honneur du Vicomte demandoit une réparation par les armes. Mon âge me procura d'opiner le premier. J'ouvris l'opinion pacifique. Elle fut ſuivie du plus grand nombre. Mes raiſons ne furent point tirées de l'horreur que doivent inſpirer les combats particuliers, ni de leur oppoſition aux Loix du Chriſtianiſme; cette morale auroit été peu goûtée d'une multitude de jeunes Gentilshommes, qui étoient dans des principes tout différens. J'inſiſtai ſeulement ſur ce que cette affaire me paroiſſoit de nature, à devoir être terminée par la Juſtice civile. M. le

Comte de..... s'étoit fait aimer de la Princeſſe ; c'étoit un cas des plus communs. Il avoit ſouhaité de faire épouſer à ſon fils l'héritiere de la Maiſon de B.. : ce mariage n'auroit point été un avantage pour cette Maiſon, mais c'en étoit un ſi grand pour le Comte, qu'on ne pouvoit lui faire un crime de l'avoir deſiré. Il ne reſtoit à excuſer que la maniere bruſque dont il s'y étoit pris ; la circonſtance de la mort de la Princeſſe, & le péril où il étoit de voir avorter ſes deſſeins, ſembloient la rendre pardonnable. Enfin, dis-je à l'Aſſemblée, il me ſemble que les injures qui viennent du mépris & de la haine, ſont les ſeules qui demandent d'être vengées par le ſang ; & je ne vois rien, dans toute la conduite du Comte & du Baron à l'égard de la Mai-

ſon de B... qui me paroiſſe venir de l'une ou de l'autre de ces deux ſources. Je conclus donc que ſi le Comte s'obſtinoit à vouloir que le mariage de Mademoiſelle de R..... & de ſon fils paſsât pour conſtant, il falloit réſiſter à ſes prétentions, & tâcher de les faire déclarer nulles devant les Tribunaux ordinaires. Cet avis l'emporta.

Si l'on s'imagine un homme altéré, qui cherche avidement à raſſaſier ſa ſoif, & qui s'impatiente de l'éloignement d'une ſource d'eau, à laquelle il s'efforce d'arriver, on aura quelque idée de l'ardeur avec laquelle je retournai vers ma ſolitude. Je ne demeurerai point ici vingt-quatre heures, dis-je à ma fille, en arrivant chez elle. Votre maiſon eſt une mer ſans fin d'embarras

& d'inquiétudes. Ce petit endroit du monde m'a causé seul autant de peines, que l'Europe & l'Asie que j'ai parcourues. Je l'avoue, me répondit-elle, mais vous avez toujours eu une fille tendre qui les partageoit. Que va-t-elle devenir, à présent qu'elle n'aura plus son cher Pere ? & de quel œil peut-elle voir l'empressement qu'il a de la quitter ? Ne m'accusez pas, repliquai-je, d'une indifférence que je n'ai pas pour vous. Vous connoissez trop bien le cœur de votre Pere. Confessez vous-même qu'il est tems que je me cache dans la retraite, pour y jouir d'un peu de repos. Que ferois-je ici ? Il est vrai, je ne suis pas encore décrepit ni tremblant ; mais croiez-vous que je ne commence point à sentir les dépérissemens de l'âge, & qu'il ne se

passe pas bien des choses au-dedans de ce corps, qui m'avertissent que je touche à la caducité ? Soiez sûre, ma chere Fille, que quelque tendresse qu'on ait pour un Pere, c'est une triste chose que de le voir accablé de vieillesse & d'infirmités. Si c'est sincérement qu'on l'aime, on s'afflige : si l'on n'est pas d'un naturel si tendre, on s'ennuie du spectacle. La vieillesse est dégoûtante. Elle est chagrine & incommode. J'ai remarqué que les sentimens filials s'éteignent, en quelque sorte, à mesure que le corps d'un Pere s'affoiblit & diminue ; ils manquent, si j'ose parler ainsi, peu-à-peu d'aliment. De-là vient qu'on se console si vîte de la mort d'un Vieillard. En vérité, s'écria ma fille, si c'est-là l'idée que vous avez de moi, j'ai à me louer extrêmement de

votre tendresse & de votre estime. Non, ma chere fille, reprisje; chere Julie! je ne pense pas si mal de ton cœur. Je sçais qu'il est d'une trempe extraordinaire; il est tel que celui de ton Pere, & tel qu'étoit celui de ta Mere. Comment serois-tu dure & ingrate? tu es l'Enfant de ma tendresse, & le fruit du plus parfait de tous les amours. Ce n'est donc pas à toi que j'ai eu dessein d'appliquer ma satyre; je me suis laissé entraîner par mes réflexions. Mais je répéte en général, qu'il n'est point d'un homme sage de paroître aux yeux du monde, lorsqu'il est devenu la proie de la vieillesse. On lui fait grace, si on le supporte. Tous les égards qu'on a pour lui sont des railleries on des faveurs. Les honnêtes gens ne l'insultent point; mais ils s'ap-

plaudiſſent de leur bonté quand ils le plaignent ; & croiez-moi, c'eſt un triſte perſonnage que celui d'exciter la compaſſion. D'un autre côté, ſi l'on ajoûte à ces vûes, qui ſont purement humaines, toutes les raiſons qui ſe prennent du Chriſtianiſme, on trouvera qu'un Vieillard attaché au monde eſt un prodige de folie & d'aveuglement. Je ne veux point d'autre preuve que ſon eſprit baiſſe & retourne à une eſpece d'enfance. Graces au Ciel, le mien ſe ſoûtient encore. Je vois que je ſuis inutile ici-bas, ou que ſi je ſuis capable d'y faire quelque bien, ce n'eſt plus qu'à moi-même, C'eſt donc le ſeul ſoin dont il faut que je m'occupe ; & le bien que je veux me faire, c'eſt de me procurer, à quelque prix que ce ſoit, le ſouve-

rain, l'unique, le plus néceſſaire, & le plus important de tous les biens.

Je tins parole à ma fille. Je ne demeurai que vingt-quatre heures dans ſa maiſon. Notre ſéparation ne fut pas des plus douloureuſes, parce qu'elle ſe promettoit de me venir voir quelquefois à l'Abbaïe de..... & que je ne me retranchois pas non plus la liberté d'aller de tems en tems paſſer deux ou trois jours chez elle. Mon Gendre m'accompagna ſur la route. Ce fut lui qui fit naître le ſecond incident dont j'ai parlé, qui retarda encore de quelques jours le moment de ma retraite. Nous étions dans ſon Caroſſe. Il avoit plû ſi fort, depuis trois ſemaines, que les chemins étoient rompus; de ſorte que malgré les efforts de ſix puiſſans chevaux,

nous n'avancions qu'avec une extrême difficulté: Lorſque nous fumes dans la forêt de Senlis, nos roues s'enfoncerent tellement, que nous fumes obligés de deſcendre à terre, pour ſoulager le Caroſſe, & de marcher à pied environ une demi-lieue, dans un ſentier qui regnoit le long des arbres. Je marchois avec aſſez de feu, pour un homme de mon âge; ce qui m'empêcha de remarquer que le Marquis, qui me ſuivoit dans le ſentier, s'étoit arrêté. Je fus ſurpris, en me tournant, de ne le pas appercevoir. Je l'appellai par ſon nom. Il étoit à cent pas, pour le moins, derriere moi; & comme les arbres qui le cachoient ne lui permettoient pas non plus de m'entendre, je retournai ſur mes pas pour le découvrir. Je le joignis enfin; il

étoit demeuré à s'entretenir avec une Femme de bonne figure & fort bien mise, qu'on auroit pû prendre pour une Bourgeoise du premier rang, si elle eût été un peu moins crottée. Je lui demandai par quel hazard il avoit fait une si belle rencontre. Il me dit qu'aiant tourné la tête en marchant, il l'avoit vûe, qui s'avançoit derriere lui avec beaucoup de peine, & que la curiosité de connoître ce que ce pouvoit être qu'une Dame, qui se trouvoit seule à pied au milieu d'une Forêt, l'avoit porté à s'arrêter. Avez-vous appris d'elle, lui dis-je, ce que vous desiriez de sçavoir ? Oui, me répondit-il; c'est une Dame Flamande. Elle a eu le malheur de perdre son Mari, qui est mort de maladie en venant à Paris avec elle. Les frais qu'elle a

été obligée de faire, pour prendre ſoin de lui, ont tellement épuiſé ſa bourſe, qu'elle eſt contrainte d'aller à pied juſqu'à Paris, où elle ſe promet de trouver des reſſources parmi ſes connoiſſances. Je ſuis fâché, ajoûta-t-il, que notre route ne nous mene pas ſi loin; je lui offrirois une place dans mon Caroſſe. Je lui fis auſſi quelques honnêtetés, qu'elle reçut fort civilement. Elle continua de marcher avec nous. Lorſque nous trouvâmes à propos de remonter en Caroſſe, le Marquis lui dit que nous avions tout au plus deux lieues à faire dans le chemin de Paris, mais que ce ſeroit un petit délaſſement pour elle, ſi elle vouloit prendre une place avec nous. Elle ne ſe fit pas preſſer beaucoup, pour monter. A peine étions-nous cinquante pas

plus loin, que nous vîmes venir à notre rencontre quelques personnes à cheval; que nous reconnumes pour des Archers de la Maréchaussée. Nous ne fumes pas surpris de les voir, sçachant que la Forêt de Senlis est pour ainsi dire leur domaine, ou du moins le principal champ de leurs exploits. Mais ce qui nous étonna, ce fut de voir arrêter notre Carosse, & l'un des Gardes venir à la portiere. Il nous fit néanmoins des excuses de leur incivilité. Vous sçavez, Messieurs, nous dit-il, à quoi notre emploi nous oblige. Apprenez-nous si vous n'avez été insultés par personne dans la Forêt. Nous répondîmes que non, & nous demandâmes s'il y étoit arrivé nouvellement quelque désordre. Il en arrive tous les jours, reprit l'Archer.

On y a tué trois perſonnes, depuis moins d'une ſemaine; & quantité d'autres y ont été dépouillées. On nous a donné des avis certains, que la Bande eſt composée d'onze hommes & d'une femme; & l'on raconte des choſes étranges de cette femme, qui commet ſeule plus de mal que ſes onze Compagnons. Il nous rapporta, là-deſſus, la maniere dont cette Coquine s'y prenoit pour détrouſſer les Paſſans, & ſouvent pour les tuer. Elle eſt à pied, nous dit-il, & vêtue proprement. Elle porte ſous le bras, une boëte, moins peſante qu'incommode par ſa grandeur. Lorſqu'elle apperçoit un Cavalier qui paſſe dans ce chemin, elle ſe laiſſe appercevoir. Il y a peu d'hommes, qui voiant une femme d'un certain air, au milieu d'une Fo-

rêt, ne se laissent tenter à la curiosité de s'approcher d'elle, & de lui demander ce qu'elle y fait. Elle répond, comme elle le juge à propos; & se plaignant de sa lassitude, elle donne occasion au Passant de lui offrir la croupe de son cheval. C'est ce qu'elle desire : elle l'accepte ; & pour se préparer plus de facilité à faire son coup, elle prie son Cavalier de prendre devant lui sa boëte, afin qu'il ait les mains occupées. Alors, elle prend son tems pour lui enfoncer, par derriere, ou dans le côté, un large poignard dont elle est toujours pourvûe. Nous avons sçû tout ce détail, d'un Malheureux, que nous trouvâmes hier mourant dans cette Forêt. Il avoit péri par les mains de cette Créature, qui l'avoit laissé pour mort. Nous aurions peut-être pû nous

ſaiſir d'elle, car elle ne devoit pas être fort éloignée; mais, étant en trop petit nombre pour nous expoſer à venir aux mains avec ſes onze Compagnons, nous remimes à prendre mieux nos meſures aujourd'hui. Nous ſommes actuellement cinq ou ſix Eſcouades, qui battons de tous côtés la Forêt; de ſorte que ſi la Bande y eſt encore, il ſera difficile qu'elle nous échappe.

Nous nous regardions, le Marquis & moi, pendant tout ce récit. Nous jettions auſſi, de tems en tems, les yeux ſur notre Compagne. Elle affectoit une contenance ſi ferme, que cela confondoit nos ſoupçons; car le Lecteur s'imagine bien quelle avoit dû être notre premiere penſée, en entendant parler l'Archer. Tout ce que nous connoiſſions de cette fem-

me s'accordoit avec ſa narration. Elle avoit même la boëte avec elle, & elle l'avoit miſe à nos pieds dans le Caroſſe. Je prévins le Marquis, qui me paroiſſoit prêt à parler. Je lui ſerrai la main ; & me tournant vers l'Archer, je lui dis qu'il nous feroit plaiſir de ſuivre notre Caroſſe avec ſon Eſcouade, juſqu'à la ſortie de la Forêt, pour nous ſervir d'eſcorte. Il le fit volontiers. Lorſqu'il ſe fut écarté de la portiere, je mis la main ſur l'épaule de ma Voiſine, qui étoit avec moi dans le fond ; & je la priai honnêtement de me confeſſer la vérité, ſi elle ne vouloit point être livrée à la Maréchauſſée. Elle comprit bien que l'artifice feroit inutile. Elle nous avoua que c'étoit elle-même dont il étoit queſtion, & elle ſe réduiſit à nous prier ardemment de lui

ſauver la vie. Vous n'en êtes pas digne, lui dis-je ; mais puiſque votre bonne étoile vous a fait tomber entre nos mains, nous ſerions fâchés de faire ici le métier d'Archers. Ne craignez donc rien pour votre vie ; nous nous contenterons de vous faire mettre en lieu de sûreté. Aiant atteint le bout de la Forêt, je congédiai nos Gardes. Je dis au Marquis, à l'oreille, que nous nous écartions ſi peu de notre route en paſſant par Paris, qu'il me ſembloit à propos de prendre ce chemin, pour nous défaire de cette malheureuſe femme, en la faiſant mettre pour le reſte de ſes jours à la Salpetriere ou à Bicêtre. Le Marquis donna ſes ordres à ſon Cocher. Je me tournai enſuite vers notre Héroïne, & je la priai, pour le bon office qu'elle recevoit de nous, de

nous raconter par quelles avantures elle ſe trouvoit engagée dans un genre de vie ſi déteſtable. Elle me répondit qu'elle ſatisferoit volontiers notre curioſité. Voici ſon récit.

Tout mon malheur, nous dit-elle, vient d'avoir été cruellement trahie par pluſieurs Amans. J'étois née d'une honnête Famille, avec de bonnes inclinations. J'étois naturellement généreuſe & bien-faiſante; & me ſentant incapable de tromper, j'avois la même opinion de tous ceux avec leſquels je vivois. Je n'étois point abſolument ſans beauté. Un jeune homme, des voiſins de notre demeure, me trouva digne d'être aimée; il s'attacha ſi fort à moi, qu'il réuſſit à me toucher le cœur. Je le crus tendre & fidele. Il me jura de m'épouſer, & ſur cet eſ-

poir, je consentis à tous ses desirs. Le fruit de nos amours ne tarda point à paroître; mais lorsque je le pressai d'accomplir notre mariage pour me sauver de l'infamie, je fus surprise de l'entendre répondre froidement que son Pere lui avoit acheté un Emploi dans les Troupes, & qu'il étoit obligé de joindre le Régiment. Mon désespoir fut extrême. Cependant il falloit l'étouffer, pour l'intérêt de mon honneur. Je vis partir mon Perfide, qui ne donna pas même une larme à ma douleur. Je demeurai seule, avec la honte d'avoir été trompée, & la crainte d'un Pere extrêmement sévere, qui ne pouvoit être long-tems à s'appercevoir de ma mauvaise conduite. Mon épouvante fut telle, à l'approche de mes couches, que je

résolus de quitter la maison paternelle ; & pour me mettre à l'abri de la misere, je volai à mon Pere environ dix mille écus, qui étoient la meilleure partie de son bien, qu'il avoit acquis par le commerce. Je me rendis à Paris avec cette somme. J'y pris une chambre & une servante. Le tems de mes couches étant arrivé, je fus délivrée heureusement d'un garçon, qui mourut peu après. La tranquillité revint dans mon esprit & dans mon humeur. Je parus dans les promenades publiques & aux spectacles. J'y reçus des civilités, de plusieurs Galans de profession ; & je sentis que malgré la tromperie cruelle que j'avois essuiée, mon cœur courroit volontiers le risque d'un nouvel engagement. J'étois déterminée seulement à m'y prendre avec

plus de précaution. C'étoit le ſeul fruit que je voulois tirer de mon expérience. Il ſe préſenta bien-tôt un Amant, tel qu'il me ſembloit que je l'aurois choiſi, s'il s'en étoit préſenté mille. Dieux! qu'il paroiſſoit tendre & généreux! J'oubliai toutes les réſolutions que j'avois faites, de le mettre à l'épreuve. J'en devins folle, juſqu'au point de me rendre à la troiſiéme viſite. Il ne parut point diſpoſé à abuſer de ſa victoire. Au contraire, il affecta de me faire voir de l'augmentation dans ſa tendreſſe. Il ne pouvoit être un moment ſans moi; il me fit conſentir à le recevoir dans ma maiſon, pour vivre enſemble ſous le nom d'Epoux. Je lui demandai à quoi il tenoit que nous ne le devinſſions réellement. Il feignit d'avoir beſoin de quelques jours pour

y penser. Enfin, il revint me donner sa foi, & nous fumes mariés avec les cérémonies de l'Eglise. Ma bonté, ou plutôt, mon aveuglement ne me permit pas même de m'informer quel étoit son bien & sa Famille. Il vivoit à mes dépens, & je ne croiois pas acheter ma satisfaction trop cher. Elle dura quinze jours. Un Dimanche, que j'étois allée à la Messe, il profita de mon absence pour enlever mon argent & mes bijoux; de sorte que je me trouvai, à mon retour, dépouillée de tout, jusqu'à mes habits. Ma servante avoit été de concert avec lui. Ils avoient pris la fuite ensemble. Je tombai évanouie, à la vûe de mes pertes; & je demeurai si longtems dans cet état, que c'est un miracle que j'en sois revenue. Il étoit presque nuit, lorsque je re-

couvrai la connoiſſance. L'état où je me voiois réduite étoit ſi déſeſpérant, que je n'avois plus d'autre parti que de me donner la mort. Je répandois un ruiſſeau de larmes, en pouſſant des cris & des ſoupirs. Le bruit que je faiſois attira dans ma chambre un Etranger, qui deſcendoit d'une chambre plus haute, où il étoit venu pour quelques affaires. Ma porte étoit entr'ouverte; il entra: Je ſerois ravi, Madame, me dit-il, d'être capable de vous rendre ſervice dans l'excès de triſteſſe où vous êtes. Je lui racontai mon infortune. Il en parut touché. Comme je lui avois dit qu'on m'avoit enlevé juſqu'au dernier ſol, il eut la généroſité de m'offrir quelque argent, que la néceſſité m'obligea d'accepter. Il fit plus; il prit ſoin de me faire apporter à
ſouper,

ſouper, & il me tint compagnie pendant toute la ſoirée. En me quittant, il me demanda la permiſſion de revenir le lendemain. Je regardai cette rencontre, comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver dans une conjonƈture ſi triſte. Je le revis, le lendemain, ſuivant ſa promeſſe. Il me fit un préſent plus conſidérable que la veille, & il m'aſſura que je ne manquerois de rien, tant que je voudrois conſentir à recevoir quelque choſe de lui. Ses viſites & ſes libéralités ne ſe relâcherent point. Il me fit entendre à la fin qu'il me trouvoit aimable, & que ſes ſoins n'étoient pas tout-à-fait déſintéreſſés. Je conſultai mon cœur. Il me ſembloit qu'après deux trahiſons, auſſi noires que celles que j'avois éprouvées, je ne devois plus

prendre de confiance aux ſermens des hommes. Qu'eſt ce qui pouvoit déſormais me répondre de leur fidélité ? J'avois été trompée par deux perſonnes, dont j'avois été idolâtre. Pouvois-je attendre plus de ſincérité & de conſtance de ceux qui me ſeroient indifférens ? car je ne me ſentois plus de diſpoſition à aimer, & je me croiois guérie, pour toute ma vie, de cette funeſte paſſion. Mon nouvel Amant ne ſe rebuta point, quoique je lui découvriſſe ingénûment le ſujet de ma froideur. Il m'en aima davantage, parce qu'il vit que je n'étois pas encore capable de tromper. Il continua de me preſſer par ſes aſſiduités & ſes careſſes, mais encore plus efficacement par ſes libéralités. Il m'aime ſincérement, diſois-je en moi-même; il n'y a que l'amour, qui

puisse le rendre si constant & si libéral. Je n'ai rien à risquer, puisqu'il ne me reste plus rien à perdre. Engageons-nous pour la troisiéme fois. Je parvins ainsi peu-à-peu à l'aimer ; & je m'applaudissois d'autant plus de ce nouvel amour, qu'il me sembloit que c'étoit de ma part un engagement de raison, qui ne seroit pas sujet par conséquent aux funestes suites d'un transport aveugle & déréglé. Je ne tardai pas longtems à me rendre, après ces réflexions. Je trouvai, dans mon Amant, toute la tendresse & la complaisance qu'une femme peut desirer pour être heureuse. Nous passâmes dans cette union environ trois semaines, à la fin desquelles il me proposa de faire un voiage en Province, pour aller mettre ordre à quelques affaires

de famille. Je fus la premiere à lui demander, si ses Parens me verroient de bon œil avec lui. Il me dit qu'il étoit le maître de sa conduite. Ma délicatesse, sur sa réputation, parut lui plaire. Je me croiois donc la mieux aimée de toutes les femmes. Nous partîmes pour sa Ville natale. Nous y demeurâmes quelques jours. Il paroissoit impatient de retourner à Paris. Je ne l'étois pas moins. Nous en reprîmes la route, comptant d'y arriver après une absence d'environ quinze jours. Perfides hommes! s'écria la Friponne; que ne puis-je en éteindre toute la race! Le troisiéme jour de notre marche, étant à dix lieues de Paris, nous nous arrêtâmes, le soir, avec les marques de notre affection ordinaire. Je passai toute la nuit dans un profond sommeil. Le ma-

tin, m'étant éveillée vers les neuf heures, je ne ſentis point mon Amant à mon côté. Je me figurai que me voiant dormir tranquillement, il étoit allé faire préparer notre chaiſe, afin qu'elle fût prête à mon réveil. Je me levai, je le fis appeller; on m'apprit qu'il étoit parti trois ou quatre heures auparavant. Parti! m'écriai-je. Oui, Madame, il eſt parti dans la chaiſe, & il nous a dit que vous aviez deſſein de paſſer ici quelques jours. J'étois ſans un ſol. Il avoit emporté la malle même, où étoient mes habits. Il eſt vrai qu'ils me venoient de lui; mais enfin c'étoient mes habits. L'unique grace, qu'il m'eût faite, avoit été de paier la dépenſe de l'Auberge. O Ciel! continua-t-elle, une femme ne ſçauroit mourir de rage, puiſque j'eus la force de

résister à la mienne. Ce fut alors que je souhaitai que tous les hommes ensemble n'eussent qu'une vie, & que j'eusse le pouvoir de la leur arracher avec mes dents & mes ongles. Je mordois mes propres bras de désespoir. Je quittai l'Hôtellerie comme une Furieuse, & je me mis à pied à la poursuite de mon Perfide, sans considérer que je n'avois nul espoir de le rejoindre. Je marchai, cinq ou six lieues, avec une action qui m'empêchoit de sentir ma lassitude. Mais une traite si longue épuisa tout d'un coup mes forces. Je fus obligée de m'asseoir, à l'entrée d'une Forêt. Je m'écartai de quelques pas du chemin, pour me cacher aux yeux des Passans. Là, je maudis tout le genre humain, & je fis des imprécations contre les hommes depuis Adam jusqu'à

nous. J'invoquai la mort. Je livrai mon Traître à toutes les Furies ; enfin je m'abandonnai aux cris & aux larmes avec une violence qui acheva de m'affoiblir, & qui me mit hors d'état de continuer mon chemin. La nuit prit la place du jour. Je crus qu'il me seroit impossible de gagner un lieu, qui pût me servir de retraite. Tandis que j'étois dans cette inquiétude, & que l'obscurité la redoubloit, j'entendis le bruit de quelques Passans. Je me traînai vers eux, pour leur demander du secours, ou pour les prier du moins de me servir de guides. C'étoit-là que je devois trouver la consommation de mon mauvais sort. Ces Passans étoient des Voleurs attroupés, qui cherchoient leur proie. Ils me reçurent néanmoins fort humainement. Mais je

compris en un moment, par leurs difcours, dans quelles mains j'étois tombée. Dois-je vous le confeffer ? ajoûta notre Hiftorienne; je ne regardai point cette avanture comme un malheur. Dans la fureur, qui me faifoit fouhaiter du mal à tous les hommes, je me vis fans regret au milieu de douze perfonnes, dont la profeffion étoit de nuire au genre humain. Je les trouvai plus ouverts & plus finceres, que les Perfides qui m'avoient trompée; ils tirerent de leur fac quelque partie de leurs provifions, qu'ils me firent prendre avec beaucoup de douceur. Je fus préfente, dès cette premiere nuit, au dépouillement de plufieurs Voiageurs; & loin d'en être effraiée, je n'aurois pas été fâchée qu'ils leur euffent ôté même la vie, tant ma haine contre

les hommes étoit déja endurcie. Lorsque l'heure fut venue de quitter le grand chemin, ils me conduisirent, avec eux, dans la plus épaisse partie de la Forêt où étoit leur cabane. S'ils n'y avoient pas toutes les commodités de la vie, ils ne manquoient pas non plus du nécessaire. On alluma des lampes, pour se reconnoître à la lumiere. Tandis que la curiosité les portoit à considérer de près mon visage, j'apperçus parmi eux le second de mes Infideles, je veux dire celui qui m'avoit épousée dans les formes, & qui s'étoit sauvé de Paris avec ma Servante. Mes transports, qui n'étoient pas encore éteints, se rallumerent à cette vûe plus furieusement que jamais. Je sautai sur une baionnette, & je l'enfoncai quatre ou cinq fois dans son cœur, avant

qu'il eût pû prévoir le coup. Traître ! lui dis-je en le frappant, puissent tous ceux qui te ressemblent être exterminés encore plus cruellement. Tous ses Compagnons se regarderent avec admiration, en s'écartant de moi, pour attendre la fin de cette tragédie. Je jettai la baionnette à terre. Messieurs, leur dis-je, je viens de délivrer la terre & vous, du plus lâche de tous les hommes. J'ai fait ce que vous auriez dû faire vous-mêmes, si vous aviez connu ses crimes comme moi. Là-dessus je leur racontai le tour cruel qu'il m'avoit joué ; & de peur qu'ils ne se défiassent d'une femme, qui devoit leur paroître sans doute assez résolüe, je les assurai que depuis quatre heures que j'étois avec eux, je les estimois déja plus que tous les hom-

mes ensemble, & que je consentois de bon cœur à passer ma vie parmi eux. L'accord fut scellé de part & d'autre. Il y a trois mois que je suis dans leur compagnie, & je puis me flatter d'avoir sçû m'attirer quelque considération de toute la Bande. Ce n'est pas tout d'un coup, que je me suis mise à exercer aussi le métier. Je demeurai, les premieres semaines, seule dans la cabane, pendant qu'ils alloient à la petite guerre; & mon occupation étoit de préparer le souper pour leur retour. Mais ma haine contre les hommes, qui ne me donnoit point de relâche, & les discours qu'ils tenoient en ma présence, m'enflammerent tellement, que je leur proposai de m'associer à leurs entreprises. Je devins aguerrie, en moins de tems qu'ils ne se

l'imaginoient. Mes essais me firent honneur ; & j'ai tenu, depuis, un des premiers rangs dans la Bande, par ma hardiesse, & par le succès qui m'a toujours accompagnée. Tous les hommes, que j'ai tués, sont autant de victimes que j'ai sasiées à ma fureur, plutôt qu'à mon avarice & à l'envie de m'enrichir. Voilà, Messieurs, ajoûta cette Malheureuse, l'histoire que vous avez voulu entendre. J'ai toujours fort bien prévû que notre troupe seroit dissipée, ou saisie à la fin, par la Maréchaussée, & que nous aurions le sort commun des Voleurs. J'avoue que cette pensée m'a quelquefois effraiée. C'est un bonheur pour moi d'être tombée dans vos mains, puisque vous m'avez promis de mettre ma vie en sûreté ; & la plus grande marque que je puisse vous donner de

ma reconnoiſſance, nous dit cette Effrontée en finiſſant, c'eſt de vous remettre mes armes. Elle tira en même tems de ſes poches, deux petits piſtolets, & un large poignard des plis de ſa juppe. Je frémis, en les voiant, de l'imprudence que j'avois eue de ne pas les lui ôter, avant qu'elle eût commencé ſon récit; car il lui auroit été facile aſſurément d'en uſer contre nous, pendant que nous lui prêtions nôtre attention. Etant arrivés à Paris, j'envoiai chercher un des Directeurs de la Salpetriere, à qui j'appris ſon hiſtoire, après lui avoir fait promettre de ne ſe ſervir de cette connoiſſance, que comme d'une bonne raiſon pour la tenir enfermée le reſte de ſes jours. Nous fumes ainſi délivrés d'elle, & nous nous rendimes ſans obſtacle à l'Abbaïe de....

Je puis commencer à compter de ce jour, le tems de mon repos & de la paix de mon cœur. S'il m'eſt encore arrivé d'avoir quelque léger ſujet de trouble, c'eſt la délicateſſe de l'amitié, ou la tendreſſe du ſang, qui l'a fait naître. Le Ciel, content des épreuves auxquelles il m'a mis ſi long-tems, a épargné ma foibleſſe ces dernieres années ; il m'a traité comme un Vieillard épuiſé de forces, qui n'eſt plus propre au combat, & à qui ſes ſeuls deſirs tiennent lieu déſormais de mérite pour ſe préſenter à la récompenſe. C'en eſt un bien foible, ſans doute, aux yeux d'un Maître redoutable, qui a droit d'exiger tant de ſes ſerviteurs ; mais ſa miſéricorde eſt le fond conſolant de mes eſpérances. Il ne m'a pas conſervé ſi long-tems pour

me perdre. Il ne m'a point fait ſentir ſi vivement qu'il eſt le ſeul bien de mon cœur, pour me priver un jour de ce qu'il m'a fait aimer, & pour m'éloigner de ſa préſence, après me l'avoir fait regarder comme ma ſeule félicité.

Soit par un effet de la diſpoſition de mon eſprit, ſoit réellement par la ſituation naturelle du lieu, l'Abbaie de.... me paroît un des plus charmans ſéjours du monde. Les bâtimens en ſont magnifiques. Les jardins y répondent, par leur beauté & leur étendue. L'art n'y a rien épargné pour orner la nature. On y trouve des bois, des fontaines; & preſque dans toutes les ſaiſons, des fleurs & de la verdure. J'ai toujours aimé ces ornemens ſimples de la terre, qui ſont pour ainſi dire, les reſtes de notre pre-

miere innocence. Je trouve une douceur infinie à les cultiver de mes propres mains. La premiere chose, dont je m'occupai en arrivant, fut à faire un partage de toutes les heures du jour; pour me tenir continuellement éloigné de l'oisiveté. La lecture, la conversation, & la promenade sont les chefs principaux de mes occupations. Je ne me fais pas un simple amusement de la lecture. Je lis, pour m'instruire ou pour m'édifier. Je me sers des nouvelles lumieres que je m'efforce d'acquérir, pour étendre & perfectionner les idées que j'ai toujours eûes de la vertu & de l'honneur. Mes sentimens s'échauffent à cette vûe; mon cœur s'attache plus que jamais au devoir, & mon esprit ne se lasse point de le soûtenir par de continuelles réflexions, qui

le fortifient en multipliant ſes motifs. Les ſciences humaines ne flattent plus mon goût. Si elles produiſent quelques fruits, l'âge ne me permet plus de les recueillir. C'eſt être oiſif, que de s'occuper d'un travail inutile. Je me renferme dans les connoiſſances de la Religion & de la Morale, qui ſont à préſent les ſeules de mon reſſort, & qui ſont ſans doute les plus ſolides, puiſque l'utilité en dure éternellement.

Pour la converſation, je ne m'en procure gueres d'autre, que celle des Solitaires avec leſquels je demeure. Quoique la plûpart n'aient que des lumieres bornées, ils ont le ſens droit. La ſolitude les rend ſérieux & attentifs. Ils ne ſont point diſtraits par les objets des paſſions. Leur raiſon profite du ſilence de leur imagina-

tion. S'ils ne ſont point capables d'une converſation fine & délicate, ils raiſonnent juſte & ils penſent ſolidement.

La promenade fait ma troiſiéme occupation. Je marche, en conſidérant les ouvrages de la nature, & j'admire leur variété. J'aide, par mes ſoins, à la naiſſance & à l'accroiſſement de quelques fleurs & de quelques fruits, dont j'ai pris la direction. Je promene mes regards, ſur le Païſage tranquille qui m'environne. Je meſure des yeux la diſtance du Ciel à la terre; & je gémis quelquefois de la peſanteur, qui m'empêche de m'élever à cette région de félicité. Le reſte de mon tems eſt occupé par la priere. Je pris cet ordre de vie dès que le Marquis, mon Gendre, m'eut quitté pour retourner à ſa Terre, &

j'espére le suivre fidélement jusqu'à ma derniere heure. Quelques mois se passerent, sans que j'entendisse parler du Marquis mon Eleve, & de ma Niéce Nadine. J'interprétai avantageusement ce silence, dans l'un & dans l'autre. Ils sont tranquilles, disois-je ; l'absence a produit son effet ordinaire.

Cependant, un jour que j'étois à travailler paisiblement dans mon petit jardin, je fus extrêmement surpris d'y voir entrer le Marquis. Il m'embrassa avec transport. Je le conduisis à mon Appartement, & je lui demandai si c'étoit un reste d'amitié & de souvenir, qui m'attiroit l'honneur de sa visite. Il ne me dissimula point qu'avec le plaisir de me voir, il avoit été amené par l'espérance d'apprendre de moi dans

quel lieu ma Niéce s'étoit retirée. Je ne doute point, me dit-il, qu'elle ne ſoit retournée dans quelque Couvent ; mais je vous avoue, ajoûta-t-il, que lui aiant écrit pluſieurs fois chez Madame votre fille, où je là croiois toujours, je m'étois flatté du moins, que quelque part qu'elle fût, on lui feroit tenir mes lettres. Elle ne les a pas reçûes aſſurément, puiſque je n'en ai point eu de réponſe. Je voudrois ſçavoir quel droit Madame la Marquiſe croit avoir ſur des lettres qui viennent de moi, & qui ne ſont pas pour elle-même. Comme il me paroiſſoit un peu irrité, je lui répondis doucement, qu'il accuſoit ma fille, peut-être mal-à-propos; & qu'il pouvoit être vrai, ou qu'elle n'eût pas reçû ſes lettres, ou que les aiant reçûes, elle

les eût envoiées à Nadine, qui n'avoit pas jugé que la bienséance lui permît d'y répondre. Non, non, reprit-il; j'ai passé chez Madame votre fille, & non-seulement elle a confessé qu'elle a reçû mes lettres, elle me les a même rendues sans les avoir ouvertes. De quoi vous plaignez-vous donc? lui dis-je. Si vous ne trouvez pas, répondit-il, que j'aie eu lieu de me plaindre, c'est sans doute que vous me condamnez; & dans cette supposition, je n'ai pas un mot à repliquer. Mais pourquoi me trouveriez-vous coupable pour avoir écrit à votre Niéce, puisque vous n'ignorez pas les promesses que je lui ai faites, & que je ne perdrai jamais la volonté de les exécuter? Je ne laissai pas d'être un peu embarrassé à lui trouver une bonne

réponſe. Mais.... lui dis-je en héſitant un peu, vous ſçavez bien que ces ſortes de promeſſes, qui marquent à la vérité beaucoup de bonté de votre part, ne changent rien à la ſituation de ma Niéce, & qu'elle n'en eſt pas plus autoriſée à entretenir un commerce de lettres, qui ne convient peut-être pas à une perſonne ſage & retenue. Vous ne me l'avez pourtant pas interdit, reprit-il encore, d'un air affligé, lorſque je vous en ai demandé la permiſſion à vous-même. Il eſt vrai, repliquai-je, que je ne m'expliquai alors que par mon ſilence; mais c'eſt que mon amitié me faiſoit craindre de vous cauſer du chagrin. Je vois donc trop bien, ajoûta-t-il, que non-ſeulement vous m'ôterez la ſatisfaction d'écrire, mais que vous ne m'accorderez pas même

celle de ſçavoir où votre Niéce s'eſt retirée. Je lui dis froidement qu'elle pouvoit avoir changé de demeure, depuis que j'étois dans cette Abbaïe, & que je pouvois l'aſſurer, qu'il y avoit trois mois que je n'avois point reçû de ſes nouvelles. Il me tourna bruſquement le dos à cette réponſe, & il ſortit malgré moi, en me répétant pluſieurs fois que je me mocquois de lui; mais qu'il ſçauroit bien la découvrir, fût-elle enfermée au fond d'un cachot par ma dureté. Il remonta à cheval dans l'inſtant, & toutes mes prieres ne purent l'arrêter.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence qu'il découvrît le lieu où ma Niéce étoit, j'écrivis à ma fille, pour la prier de ſe rendre à ſon Abbaïe, & de recommander plus que jamais à l'Abbeſſe d'être

exacte ſur le ſecret. J'étois bien aiſe d'ailleurs qu'elle vît Nadine, & qu'elle pût m'apprendre de ſes nouvelles. Ma fille fit ce voiage auſſi-tôt. Elle vint me voir moi-même à ſon retour, & j'eus lieu d'être content de ſa relation. Nadine commençoit à goûter ſa retraite. Elle ne ſoupiroit plus. Ses pleurs étoient taris. Elle parloit encore du Marquis; mais ſa paſſion ſe changeoit peu-à-peu en une tendre amitié. En un mot, ſi elle étoit entrée dans le cloître par déſeſpoir, il y avoit ſujet d'eſpérer que l'inclination pourroit l'y retenir. Je bénis le Ciel de ce changement; ſur-tout lorſque ma fille ajoûta, qu'elle étoit une des plus ferventes Novices, & que l'Abbeſſe ne ceſſoit point de ſe louer de ſon zéle & de ſa piété. Je reçus, peu de tems après, une

une lettre d'elle. La douceur de ſon ſtile acheva de me perſuader que ſon cœur n'avoit pas perdu la paix ſans reſſource. Elle paroiſſoit deſirer, avec ardeur, le tems de ſe lier par des vœux. Elle parloit de ſes agitations, comme d'une choſe qu'elle commençoit à voir dans l'éloignement. Elle faiſoit l'eloge des douceurs d'une vie tranquille & ſolitaire ; enfin, j'apperçus dans ſa lettre tous les ſymptomes d'une guériſon commencée, que le tems acheveroit de perfectionner. Je lui fis une longue réponſe, pour fortifier de ſi heureuſes diſpoſitions. La paix de mon propre cœur en fut ſenſiblement augmentée. Il n'y avoit que le Marquis, dont le ſouvenir me causât encore quelque amertume. Il m'étoit toujours cher, & ſon bonheur étoit la ſeule choſe

qui manquât à la perfection du mien.

Il revint à l'Abbaïe, environ deux mois après ſa derniere viſite. Quoiqu'il dût me connoître aſſez, pour être aſſuré que je ne conſervois aucun reſſentiment de la maniere dont il m'avoit quitté la derniere fois qu'il m'avoit vû, il m'aborda de l'air d'une perſonne qui a quelque choſe à ſe reprocher. Il me fit des excuſes, de la chaleur avec laquelle il m'avoit parlé. Je ne les écoutai, que pour admirer la bonté de ſon cœur. Il fallut s'entretenir auſſi-tôt de Nadine. Il m'apprit triſtement qu'il avoit envoié dans la plûpart des Couvens du Roiaume, & que tous ſes ſoins n'avoient eu nul ſuccès. Comme il me paroiſſoit exceſſivement affligé, & que ſon but étoit ſans doute d'exciter ma

compaſſion, qu'il connoiſſoit facile à émouvoir, je lui dis que j'allois lui rendre un ſervice auquel il ne s'attendoit pas.

Que feriez-vous, continuai-je, ſi Nadine vous étoit infidelle ? Il me répondit, qu'il mourroit de douleur, ou peut-être de ſa propre main. Mais, ajoûta-t-il, il eſt impoſſible qu'elle le ſoit. Que penſeriez-vous, repris-je, ſi ſans être infidelle, c'eſt-à-dire, ſi continuant de vous aimer toujours avec beaucoup de tendreſſe, elle renonçoit à l'eſpérance que vous lui avez donnée d'être à vous ? Je dirois..... mais je ne dirois rien, repartit-il en s'interrompant, car vous me contez-là des impoſſibilités. Je ſuis sûr qu'elle m'aime, & qu'elle eſt convaincue que je l'adore. Elle ne voudroit pas me déſeſpérer, comme elle ſçait bien

qu'elle le feroit en m'abandonnant. Permettez, lui dis-je, que je m'explique davantage. Ma Niéce vous aime tendrement ſans doute. Elle ſeroit la plus ingrate de toutes les femmes, ſi après tant de témoignages de votre ſincere affection & de votre conſtance, elle n'avoit pas pour vous le juſte retour qu'elle vous doit. Mais elle a reconnu que ſon amour produit le même effet par rapport à vous, que feroit la haine d'un autre. Il trouble votre repos, il dérange votre fortune, il vous fait oublier les grandeurs pour leſquelles vous étés né, il vous écarte de la ſoumiſſion que vous devez à ſon Pere. Elle a été effraiée de ſe trouver la cauſe de tant de déſordres ; & par un effort même d'amour, elle a pris la réſolution de ſacrifier ſa tendreſſe à vos in-

térêts. De quoi pouvez-vous l'accuser ? Je regarde son procédé comme un exemple admirable de générosité, qui doit lui attirer éternellement votre estime. On voit assez de gens qui font violence à leur cœur, quand ils s'apperçoivent que leurs passions nuisent à leur fortune ; mais où en trouve-t-on, qui sacrifient leur fortune & leur passion tout ensemble aux intérêts de l'objet qu'ils aiment ? Ce désintéressement est si étrange, que je le regarde comme un prodige, dans une jeune personne de l'âge de ma Niéce. Si je vous disois encore qu'elle ne se borne point-là ; qu'elle veut vous remettre dans toute la liberté dont vous pourriez croire que vos promesses & vos sermens vous ont privé ; & que pour vous rendre ce service,

elle ſacrifie la ſienne ; ne convien-driez-vous pas que c'eſt peut-être le dernier effort du cœur humain, un effort qui ne paroîtroit pas vraiſemblable dans un Roman ? Voilà néanmoins, mon cher Marquis, ce que ma Niéce a fait pour vous. Liſez la lettre qu'elle m'écrit, ajoûtai-je, en tirant de ma poche la lettre de Nadine. Vous verrez à qui cette pauvre Enfant s'immole, & vous jugerez s'il eſt vrai qu'elle vous aime.

Il lut la lettre. Il me la rendit ſans parler ; & il ſe jetta ſur une chaiſe, en levant les mains & les yeux au Ciel avec un mouvement extraordinaire. Les pleurs coulerent en un moment de ſes yeux, ſans qu'il ſongeât à les eſſuier. Je m'aſſis près de lui. Vous devriez donner ces larmes, lui dis-je, à l'eſtime & à l'admiration plutôt

qu'à la douleur. Je n'ose ajoûter que la joie même devroit y avoir quelque part. Cependant il y a peu de personnes qui n'en ressentissent de cette seule pensée, que leur mérite, ou leur bonheur, a fait naître une des plus belles & des plus généreuses passions qui furent jamais. C'est un plaisir que les richesses & la grandeur ne donnent point ; un plaisir de la nature, qui n'est attaché à nulle condition, & qui est unique en quelque sorte, en ce qu'il part d'une cause qui n'est propre qu'à lui. On me sert par intérêt, on me loue par flatterie, on me caresse par artifice ; mais pour l'amour, il n'est accordé qu'à moi : le seul motif qu'on puisse avoir de m'aimer, est que je suis aimable. En vain voudroit-on déguiser une passion réelle, ou contre-

faire une paſſion ſincere. Mille marques trahiſſent le cœur. En fait d'amour & de haine, il y a des preuves qui ne ſont point équivoques. Je tâchois ainſi d'amuſer & d'aſſoupir la triſteſſe du Marquis, par des raiſonnemens vagues, mais flatteurs. Il les écoutoit, ſans me répondre. Il s'occupoit ſans doute des réſolutions qu'il avoit à prendre. Sçavez-vous, mon cher Marquis, ajoûtai-je, le parti qui vous reſte à ſuivre ? C'eſt de tirer, s'il eſt poſſible, aſſez de force de l'exemple de ma Niéce, pour retrancher de votre paſſion ce qu'elle a d'incommode pour vous-même. Vous retrouverez par-là votre repos ; & vous ſatisferez toujours votre cœur, en y conſervant pour ma Niéce la tendreſſe & l'eſtime que vous croiez qu'elle mérite. Quand

vous ſerez dans cette ſituation, je ne ferai plus difficulté de vous conduire moi-même au lieu de ſa retraite, & de vous procurer, à l'un & à l'autre, la ſatisfaction de vous voir & de vous entretenir avec innocence. Vous l'aimerez comme votre Sœur. Elle vous recevra avec l'affection qu'on a pour un Frere; & moi que vous avez appellé quelquefois votre Pere, & qui regarde Nadine comme ma fille, j'entrerai dans vos ſentimens, je partagerai vos innocentes careſſes : nous ſerons ainſi l'image de la plus pure & de la plus parfaite union, dont trois cœurs ſoient capables.

Je fus la duppe du Marquis dans cette occaſion. Je ne fis point attention, en lui laiſſant lire la lettre de ma Niéce, que le lieu de ſa demeure étoit mar-

qué avec la datte. Il jetta les yeux dessus, & il n'eut garde de l'oublier. Après avoir écouté longtems mes discours avec beaucoup de patience, & sans autre marque d'émotion que ses larmes, il me quitta honnêtement. Je lui demandai s'il retournoit à Paris. Il me répondit ambigument qu'il passeroit quelque tems dans la Province ; mais ce ne fut pas dans celle que je m'imaginois. Il alla droit au Château, que son Pere avoit à quelques lieues de l'Abbaïe. Il ne s'y arrêta que pour prendre avec lui quelques Valets, & il se rendit de-là directement à C...... où est le Couvent de ma Niéce. Avant que de demander à lui parler, il lui écrivit une longue lettre, pour la preparer à sa visite. Il ignoroit que c'est la coûtume des Couvens, que la

Supérieure ouvre & lit les lettres qui sont adressées à ses Religieuses. L'Abbesse ouvrit donc la siénne, qu'il avoit envóiée par un de ses Laquais, & elle se trouva dans un extrême embarras après cette lecture. Comme le Marquis y parloit de la visite, qu'il devoit faire le même jour à ma Niéce, elle ne sçavoit si elle devoit le refuser ou l'admettre ; l'un offençoit le Marquis, qui étoit d'un nom à mériter du respect, & l'autre exposoit beaucoup sa jeune Novice. Cependant le Laquais attendoit la réponse. Elle se détermina à lui faire dire, que si son Maître prenoit la peine de venir au Couvent, il y seroit vû avec beaucoup de satisfaction. Le Marquis ne tarda point un moment à s'y rendre, & il prit cette réponse, pour une marque de l'af-

fection de Nadine. Il fut ſurpris néanmoins, en entrant dans le parloir, de ſe voir attendu à la grille par un viſage inconnu. C'étoit l'Abbeſſe même. Elle lui témoigna de la reconnoiſſance, pour l'honneur qu'il lui faiſoit de venir dans l'Abbaïe ; & pendant quelque tems elle ne l'entretint que de choſes indifférentes, ſans oſer lui parler la premiere de ma Niéce. Il n'eut point la patience d'eſſuier long-tems un ſi fâcheux entretien. Il demanda s'il ne lui ſeroit pas permis de voir Nadine. L'Abbeſſe emploia toute ſon induſtrie, pour lui faire entendre honnêtement que ce n'étoit pas la coûtume des Maiſons Religieuſes, que les Etrangers y entretinſſent les Novices à la grille. Comment, Novice ? s'écria le Marquis. L'Abbeſſe m'a raconté,

depuis, qu'il fût prêt à s'évanouir à cette nouvelle. Il laiſſa échapper mille plaintes, contre la rigueur de ſon ſort & l'infidélité de ma Niéce. Il ſe leva de ſa chaiſe ; il ſe promena à grands pas dans la Salle ; il s'aſſit & ſe leva encore, en pleurant & en gémiſſant ; de ſorte que l'Abbeſſe, qui avoit le cœur ſenſible, comme l'ont toutes les Religieuſes, ſe trouva extraordinairement attendrie. Enfin, il revint à elle, & il la conjura de la maniere la plus preſſante de lui faire voir Nadine ; fût-ce en ſa préſence, ne fût-ce que pour un moment. Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de le refuſer. Elle la fit appeller.

Ma Niéce ne s'attendoit nullement à cette viſite. Son étonnement fut ſi grand, à la vûe du Marquis, qu'elle jetta un cri per-

çant à la porte, ſans avoir la force d'avancer. L'Abbeſſe fut obligée de l'aller prendre elle-même, & de l'amener à la grille par la main. Le jeune Amant fut ſi touchant, dans ſes plaintes & dans ſes reproches, qu'il tira des larmes des yeux de l'Abbeſſe. Nadine l'écouta avec modeſtie. Ses réponſes furent ſages & tendres. Elle lui raconta naturellement, par quels motifs elle s'étoit déterminée à la vie religieuſe. Elle le remercia de l'affection dont il l'avoit honorée. Elle le pria même de la conſerver, autant que ſon propre repos & l'état qu'elle avoit embraſſé pouvoient le permettre, & elle lui proteſta qu'il n'y auroit jamais de diminution dans la ſienne. Cette pauvre Enfant ſe fit violence, dans ce moment, juſqu'à ne point laiſſer échapper une larme ; de

ſorte que celle, qui cauſoit tant de pleurs, étoit la ſeule qui n'en répandoit point. Leur converſation dura près d'une heure. Le Marquis ne ſe poſſédoit point, lorſqu'elle voulut ſe retirer. Il la pria de ſouffrir du moins ſes viſites. Elle s'excuſa ſur les obligations de ſa Regle, & elle lui dit que c'étoit un plaiſir dont elle ſe priveroit juſqu'au tems de ſon engagement, où elle ſeroit charmée de le voir aſſiſter. Il ne put rien obtenir d'elle au-delà de ces dernieres paroles, & d'une promeſſe générale de l'aimer & de l'eſtimer toute ſa vie.

L'Abbeſſe m'a dit que les larmes, que ſa Novice avoit eu le courage de retenir, ſortirent en abondance après le départ du Marquis. Elle paſſa trois ou quatre jours ſans voir perſonne, juſ-

qu'à ce que la force de ſon ame & le ſecours du Ciel lui firent reprendre peu-à-peu les apparences de la tranquillité. Je ne ſçais ce que devint le Marquis, pendant ſix ſemaines. Je le revis dans ma ſolitude, au bout de ce tems. J'avois été informé de la viſite qu'il avoit rendue à ma Niéce. Ce fut la premiere choſe dont il me parla lui-même. Il me parut que ſes peines étoient beaucoup diminuées, & qu'il s'exprimoit plus tranquillement ſur la perte de ſes eſpérances. Je commençai à me promettre de le voir aſſez remis avant la fin de l'année, pour le prier d'aſſiſter avec moi à la Profeſſion de Nadine, où il me dit qu'elle l'avoit invité. Ses reproches ne tomboient plus ſur elle. Il admiroit au contraire la grandeur de ſon courage, & il ne parloit qu'a-

vec raviſſement de la délicateſſe & du déſintéreſſement de ſon amour. Mais il ſe plaignoit amérement de la rigueur du Ciel, qui l'obligeoit de renoncer à la poſſeſſion d'un tel cœur, après avoir été aſſez heureux pour en avoir obtenu toute la tendreſſe. Il parloit de ſa naiſſance & de ſon rang, avec un mépris qui l'eût élevé à la perfection du Chriſtianiſme, s'il étoit venu d'une meilleure cauſe. Pour ce qui regardoit la liberté que Nadine prétendoit lui rendre, il proteſtoit qu'il ne vouloit point la reprendre, ou qu'il n'en uſeroit jamais; qu'il ſeroit occupé de ſa paſſion toute ſa vie; qu'il en paſſeroit la plus grande partie, dans le lieu où elle faiſoit ſa demeure; qu'il jouiroit du moins de la ſatisfaction de la voir; & que n'aiant plus à eſpérer

d'autre bien, il y borneroit tous ſes plaiſirs & tous ſes deſirs. J'entrai dans tous ſes ſentimens. Il retourna au Château de M. le Duc, d'où il ne ſortit, pendant pluſieurs mois, que pour me venir voir trois fois chaque ſemaine. Il emploioit le reſte du tems à l'étude, ou à la chaſſe dans le Parc. J'allois le viſiter auſſi, de tems en tems. Nadine revenoit dans tous nos entretiens. Quelquefois il s'attendriſſoit juſqu'aux larmes, en parlant d'elle; quelquefois il paroiſſoit plus ferme: mais je voiois que cette image étoit toujours dominante au fond de ſon cœur; & je travaillois moins à l'effacer, qu'à lui faire prendre l'habitude de l'y porter ſans trouble & ſans douleur.

Enfin, le tems arriva auquel le ſacrifice devoit ſe conſommer. Il

s'en étoit informé trop ſouvent, pour l'ignorer. Je reçus une lettre de l'Abbeſſe, par laquelle elle m'en donnoit avis, & elle me prioit au nom de ma Niéce d'y aſſiſter avec ma Famille. Je la fis voir au Marquis. J'irai, me dit-il avec un grand ſoupir, j'irai, n'en doutez pas; heureux ſi je puis laiſſer la vie au pied du même Autel, où elle va ſe ſacrifier! Mon Gendre & ma Fille m'étant venus prendre dans leur Caroſſe, il s'y mit avec nous. Le ſien ne laiſſa pas de nous accompagner, avec une ſuite convenable. Etant arrivés a C...... je voulus voir ma Niéce avant le jour de la cérémonie; & je ne pus réſiſter à la priere que me fit le Marquis, de l'y mener avec moi. Cette tendre victime parut à la grille, dans un ajuſtement où je ne l'avois point

encore vûe. Je fus ébloui de ſes charmes. Jamais elle ne m'avoit paru plus aimable, que ſous cette triſte livrée de mort & de pénitence. Le repos de la ſolitude donne au teint des Religieuſes une fraîcheur & un air d'embonpoint, dont tout l'art des Dames mondaines ne ſçauroit approcher. Elle fut ſurpriſe de voir le Marquis avec moi ; car quoiqu'elle eût ſouhaité qu'il fût préſent à ſa Profeſſion, elle n'avoit oſé lui écrire, ni me propoſer de le faire pour elle. Je lui dis : Vous êtes donc à la veille, ma chere Niéce, de ce grand jour qui va vous ſéparer éternellement du Monde ! Rien n'eſt donc capable d'ébranler vos réſolutions ! Elle me répondit que la cérémonie, qu'elle alloit faire, n'étoit qu'un renouvellement extérieur

de ce qui étoit conclu depuis un an dans ſon cœur. Il eſt encore tems néanmoins, repris-je, de vous défaire de vos liens s'ils peuvent vous devenir incommodes. Examinez de nouveau le fond de votre ame. Conſultez vos forces. Songez que le Ciel n'accepte que les offrandes volontaires. L'offrande eſt faite, répliqua-t-elle d'un ton ferme ; & s'il ſuffit qu'elle ſoit volontaire pour être acceptée, je ne doute point que le Ciel n'ait reçû la mienne avec miſéricorde. Le Marquis nous écoutoit, ſans oſer lever les yeux ſur elle. Cependant il trouva quelque choſe de ſi dur pour lui dans ces derniers mots, qu'il ne put s'empêcher de l'interrompre avec un ſoupir : Ah ! Madame, lui dit-il, eſt-il poſſible que l'état où vous me réduiſez, ne

vous cause pas le moindre regret ! Vous m'ôtez donc la seule consolation qui pourroit flatter une excessive douleur, & vous me remettez dans la nécessité d'avoir recours à la mort, pour me délivrer de mes peines ! Elle tourna les yeux vers lui, pour lui répondre, que s'il avoit toujours la bonté de conserver quelque affection pour elle, il n'y avoit rien d'affligeant pour lui dans l'expression qu'elle avoit emploiée ; que son sacrifice étoit sans doute libre & volontaire ; mais qu'il n'ignoroit pas de quoi le Ciel s'étoit servi pour lui inspirer cette volonté ; qu'elle avoit deux motifs, qui lui faisoient regarder la solitude avec joie ; l'un d'avoir sçû lui marquer qu'elle n'étoit peut-être pas indigne de l'estime qu'il avoit eue pour elle, par la

promptitude avec laquelle elle s'étoit rendu justice, lorsqu'elle avoit reconnu qu'il étoit impossible qu'elle fût à lui ; & l'autre d'avoir été assez heureuse pour expliquer cette impossibilité, comme une marque de vocation à la vie religieuse, & d'avoir obtenu du Ciel la force d'y répondre sans balancer. Le Marquis ne se fit plus entendre que par ses soupirs. Notre conversation étant finie, je baisai la main de ma Niéce ; & je la présentai moi-même au jeune Amant, qui pensa rendre l'ame en faisant la même chose.

Le lendemain, qui étoit le jour de la cérémonie, il me parut si pressé de douleur, que je ne lui conseillai point de se rendre avec nous à l'Eglise. Il demeura seul dans sa chambre, où

je vins le rejoindre le plûtôt qu'il me fut possible. Je le trouvai dans un abbattement, que je réussirois mal à exprimer. Son visage étoit pâle, & ses yeux mouillés de larmes. Je le consolai par toutes les raisons, dont j'avois reconnu qu'il étoit le plus touché. Nous passâmes encore quelques jours à C.... pendant lesquels nous eumes plusieurs fois le plaisir de voir ma Niéce. Le Marquis étoit de toutes nos visites; mais il y portoit sa tristesse. Il y parloit peu. Il regardoit Nadine en soupirant. Il paroissoit émû; lorsqu'il l'entendoit parler. Il se levoit quelquefois tout d'un coup; & il se remettoit aussi-tôt sur sa chaise, comme s'il eût eu honte de ce mouvement involontaire. Il sembloit qu'il fût au bord d'une mer profonde, qui le séparoit d'elle;
&

& que la voyant dans l'éloignement, il se portât vers elle par ses desirs, tandis qu'il se consumoit de la douleur de n'en pouvoir approcher.

Nous retournâmes ensemble à ma solitude. Je l'y retins pendant quelques semaines; & je l'engageai à se rendre à Paris, lorsque je le crus en état de paroître dans le monde avec bienséance. Du caractere dont je connois ce tendre & aimable Seigneur, je ne doute point qu'il ne conserve le souvenir de ma Niéce jusqu'au tombeau.

Mes jours se sont passés, depuis ce tems-là, dans une parfaite tranquillité. Je suis, avec constance, l'ordre de mes exercices. Les personnes, avec lesquelles je vis, supportent charitablement mes foiblesses & les infirmités de

mon âge. La mort, que j'attens à toute heure, ne me cause nul effroi; je la regarde comme le commencement d'une vie plus heureuse. Chaque moment, qui m'en approche, me paroît autant de gagné sur mes espérances. Je compte les heures avec une joie avide; & mes sentimens changeront beaucoup, si je n'entens pas sonner volontiers la derniere.

Le Ciel permet que j'aie quelquefois l'occasion d'exercer de bonnes œuvres. Il y a quelques mois que deux Personnes de qualité, du voisinage, prirent querelle sur un differend fort leger. Leurs Amis prévinrent le combat particulier qu'ils méditoient, & me prierent de leur servir de médiateur. Je me chargeai, avec joie, de cette entreprise. L'Offensé me couta beaucoup à pacifier. Je,

lui repréſentois en vain que ſa haine & ſes projets de vengeance excédoient l'offenſe légere qu'il avoit reçûe ; qu'il y avoit de l'injuſtice par conſéquent dans ſes deſſeins, & qu'en ne conſidérant même que les loix du Monde, l'excès auquel il vouloit ſe porter ne ſeroit point approuvé des honnêtes gens. Mes raiſonnemens ne l'ébranloient point. Un trait de Morale, qui m'échappa dans l'entretien que j'avois avec lui, le diſpoſa tout d'un coup à la paix. Ne voiez-vous pas, lui dis-je, que votre honneur n'étant point bleſſé eſſentiellement dans cette querelle, tout l'avantage eſt de votre côté ? Votre Ennemi s'eſt abbaiſſé au-deſſous de vous, en vous offençant ; car celui, qui fait une offenſe à quelqu'un, lui accorde une véritable ſupériorité

en lui donnant le pouvoir de la pardonner. Cette réfléxion fut tellement de ſon goût, qu'il conſentit ſur cette ſeule raiſon, à ſe réconcilier.

Mais, quelques mois après ; je me trouvai engagé dans une avanture plus nuiſible à mon repos, & qui me fit encore éprouver les ſentimens d'une vive compaſſion.

J'avois appris, du Procureur de l'Abbaïe, qu'un petit Château voiſin, ſitué dans un lieu aſſez deſert, & ſans autre dépendance qu'un fort beau Parc, avoit été loué, depuis la mort du Préſident de R..., qui l'avoit habité long-temps, à deux jeunes Pariſiens, qui ſe diſoient Freres. L'aîné, qui n'avoit pas plus de vingt-huit ans, ne tarda point à rendre une viſite au

Prieur. Dans les premieres explications, il lui dit, qu'ayant perdu ſon Pere, & trouvant ſa ſucceſſion dans un grand déſordre, il prenoit le parti de venir paſſer quelques années en Province, pour ſe donner le temps de réparer ſa fortune; qu'il avoit loué, des Héritiers du Préſident de R..., le Château voiſin, avec tous les meubles; qu'un jeune Frere, qui ne faiſoit que ſortir du Collége, & trois ou quatre Domeſtiques, étoient les ſeuls Compagnons de ſa ſolitude; mais qu'il demandoit au Prieur la permiſſion de le voir quelquefois, lui & ſes Religieux, & que, pendant les fréquens voyages qu'il ſeroit obligé de faire à Paris, il prendroit la liberté de mettre ſon Frere ſous leur protection. Il ajoûta que ce Frere

étoit d'une ſanté ſi délicate ; qu'elle ne lui permettroit guères de s'éloigner du Château, & que l'eſpérance de la fortifier, dans une Campagne, où l'air paroiſſoit excellent, avoit autant contribué que la néceſſité de leurs affaires, à les déterminer pour le ſéjour de la Province.

Après lui avoir fait une réponſe civile, le Prieur, dont les attentions n'ont pas de bornes pour moi, ſe fit un devoir de me le préſenter, en lui apprenant les raiſons pour leſquelles il ſe croyoit obligé à cette politeſſe. Je vis un jeune-homme d'une phyſionomie aſſez noble, accompagnée, néanmoins, d'un peu de contrainte ; ſur-tout lorſque m'ayant répété ce qu'il avoit dit au Prieur, je l'aſſurai que ſi, pendant ſon abſence, il craignoit

quelque chose pour un Frere aussi jeune qu'il nous représentoit le sien, j'aurois toujours une chambre à lui offrir dans mon appartement, & que toute l'Abbaie veilleroit à sa santé. Il me répondit que loin de me causer la moindre incommodité, il ne demandoit pour son Frere, qu'une attention générale, dans les occasions où sa jeunesse pouvoit l'exposer à quelque danger. Le Pere Prieur l'ayant retenu à dîner, il soutint la conversation avec assez d'esprit & de décence; mais j'observai qu'il avoit peine à soutenir mes regards, & qu'il paroissoit gêné, lorsque mes discours s'adressoient directement à lui. En sortant de table, il parla d'une affaire pressante, qui l'obligeoit de nous quitter. On lui laissa la liberté qu'il de-

ſiroit. Le Prieur, après l'avoir conduit aſſez loin, revint me dire auſſi-tôt qu'il étoit invité à dîner pour le lendemain chez les deux Freres, & qu'il n'avoit pû ſe diſpenſer de le promettre. Il ajouta qu'il lui paroiſſoit ſurprenant que ce jeune-homme ne m'eût pas fait la même propoſition. J'en ſuis moins ſurpris que vous, lui répondis-je, avec un ſourire. Mon âge commence à m'exclure du commerce des jeunes-gens. En effet, je n'attribuois l'air d'embarras que j'avois remarqué à M. de Node (c'eſt le nom ſous lequel il s'étoit fait annoncer) qu'au reſpect dont on ne ſe défend gueres pour les triſtes apparences de la vieilleſſe.

Le Prieur ne manqua point à ſon engagement. Il revint, vers le ſoir, extrêmement ſatisfait

des deux Freres. La peinture qu'il me fit du plus jeune, (qu'on nommoit le Chevalier) étoit ſi charmante, qu'elle me parut exagérée. Il ne parloit point de ſa figure, me dit-il, qui étoit celle d'un Ange; mais il ne pouvoit louer aſſez ſon eſprit, ſa douceur, & l'excellence de ſon naturel. Dans une converſation, qui avoit duré la plus grande partie du jour, & qui lui avoit ſemblée trop courte, il avoit raconté, aux deux Freres, mes principales avantures. Le Chevalier en avoit été ſi touché, qu'il lui étoit échappé pluſieurs fois des larmes. Il y avoit mêlé des réflexions & des ſentimens qui ſurpaſſoient un âge ſi tendre, car on ne pouvoit lui donner plus de quinze ou ſeize ans. Ses manieres, le ſon de ſa voix, l'air

intéreſſant qui étoit répandu dans ſa phyſionomie, toute ſa perſonne avoit pénétré d'admiration le bon Prieur. Il employa un quart-d'heure à me faire ce récit. Quel malheur, ajouta-t-il, qu'un jeune-homme d'une ſi belle eſpérance manque de ſanté, ou plutôt de force! On ne le croiroit pas malade à le voir : mais il eſt affligé d'une foibleſſe de jambes, qui ne lui permet pas de ſortir du Château.

Je félicitai le Prieur, de la ſatisfaction dont je le voyois rempli. Il me demanda ſi je n'aurois pas la curioſité de voir un Enfant ſi aimable. Il y a peu d'apparence, lui dis-je, que je cherche à me faire des Amis de cet âge, ou à m'introduire dans une Maiſon où l'on n'a marqué aucune envie de me voir. Envain répli-

qua-t-il que le récit de mon Histoire avoit fait regreter à l'aîné des deux Freres de ne m'avoir pas invité, & desirer au Chevalier de faire connoissance avec moi. Je le fis souvenir des raisons qui m'attachoient à ma retraite, & qui ne me laissoient plus d'autres goûts. Il cessa de me presser; mais, rappellé par son inclination, il retourna au Château dès le jour suivant. Ses visites continuerent jusqu'au départ de l'Aîné, qui ne devoit pas être absent plus de quinze jours, & qui lui recommanda instamment son Frere. Ce fut un nouveau prétexte pour ses assiduités. Il ne quittoit plus le Chevalier pendant le jour; & le soir, à son retour, il venoit m'entretenir de toutes les perfections qu'il découvroit dans son caractère. Il

lui avoit renouvellé l'offre d'un logement dans l'Abbaïe ; & je n'avois pas d'éloignement moi-même à l'y recevoir auprès de moi. Une chaise à Porteurs, qui me servoit à traverser les cours dans le mauvais temps, répondoit à toutes les objections de la maladie. Mais rien n'avoit pû le faire consentir à cette proposition, & les quinze jours se passerent sans aucune marque de changement.

Le seiziéme jour au soir, je reçus un Billet de lui, par lequel il me prioit, avec les plus fortes instances, d'accepter un dîner au Château pour le lendemain. Je lui répondis, sur le champ, que j'étois fort sensible à cette politesse, mais que dans mes idées de retraite, je me faisois une loi de ne pas chercher de plaisir

au-dehors. Le Prieur, qui n'ignoroit pas l'invitation, & qui attendoit ma réponſe, avec ordre de la lire, entra dans ma chambre, & me fit un reproche de mon refus. Vous ne ſçavez pas, me dit-il, dans quel état j'ai laiſſé M. le Chevalier. Il vous prioit à dîner pour demain, & je doute qu'il vive juſqu'au jour. J'arrive du Château. On lui a remis une Lettre, qui le jette dans une mortelle affliction. Il pleure, il ſe deſeſpere. Il s'eſt évanoui deux fois dans mes bras. Ses premiers mouvemens lui ont fait deſirer de vous voir. Je lui ai repréſenté que rien ne pourroit vous engager à ſortir ſi tard de l'Abbaïe. Il vouloit s'y faire tranſporter ſur le champ; mais doutant même ſi vous approuveriez une viſite nocturne, je lui ai

conſeillé de modérer ſon impatience juſqu'à demain, en lui faiſant eſpérer que vous ne réſiſteriez pas à quelques lignes preſſantes. Votre réponſe, que je viens de lire, va l'accabler. Je balance à la rendre au Porteur. Je vous exhorte plutôt, au nom du plus aimable Enfant du monde, à lui promettre que vous le verrez demain avec moi.

Je me ſentis plus touché de la bonté du Pere, que de la douleur d'un jeune-homme, dont je jugeois que les plus grandes peines ne pouvoient venir que d'une affaire de cœur, ou de quelque autre paſſion déréglée. Cette idée ſuffiſant même pour me faire rejetter la viſite qu'on me propoſoit, j'inſiſtai ſur ma réponſe, & je déclarai civilement qu'il ne me convenoit plus d'entrer dans

les petits égaremens d'autrui. Cependant, après avoir loué le bon naturel du Prieur, je lui dis, de fort bonne foi, que l'avanture me paroiſſoit digne de ſon zéle, & qu'avec autant d'amitié qu'il en avoit pour le jeune Chevalier, il étoit plus capable que moi, de ſervir à ſa conſolation. J'ajoutai que cette entrepriſe n'avoit rien qui bleſſât ſon caractère, puiſqu'il y pouvoit employer les motifs de la Religion, dont je craignois que le jeune-homme n'eût beſoin pour régler ſes deſirs, & qui étoient, pour toutes ſortes de maux, le plus ſalutaire de tous les remédes. Il prit ce conſeil auſſi ſérieuſement que je le donnois. Oui, me dit-il, je veux paſſer la nuit au Château. Votre refus y portera la déſolation. J'en arrêterai du moins les

effets, & peut-être approfondirai-je la cauſe du mal.

Il y retourna auſſi-tôt. Le lendemain, à ſept heures du matin, on m'annonça ſa viſite dans mon cabinet, où j'étois encore en robbe-de-Chambre. J'avois ſû que mes Porteurs avoient été appellés au Château dès la pointe du jour, & je m'étois défié d'une partie de la vérité : mais je ne m'attendois pas au ſpectacle que j'eus tout d'un coup, en voyant paroître un jeune-homme dont la figure & les graces l'emportoient ſur toutes les deſcriptions du Prieur. Quoiqu'il eût le viſage fort abbattu, & les yeux rouges de larmes, le mouvement qu'il fit pour me retenir ſur mon ſiége, ou la confuſion de ſe trouver devant moi, rendit un éclat merveilleux à ſon teint. Je l'em-

braſſai, avec un compliment fort ſincère ſur le plaiſir que je prenois à le voir, & quelques excuſes de m'être refuſé à ſon invitation. Il ſe déroba de mes bras, pour ſe jetter ſur un Fauteuil; & ſe tournant vers le Prieur, il lui dit que tout pénétré qu'il étoit de ſon amitié, il ne pouvoit s'expliquer devant lui. Ce Pere ne fit pas difficulté de ſortir. J'avoue que je demeurai, alors, dans l'attente de quelque ouverture extraordinaire. Les larmes du Chevalier recommencerent à s'ouvrir un paſſage, & furent accompagnées de quelques ſanglots. Enſuite, il me conjura de l'écouter.

Il étoit Fille. Hélas! il n'étoit qu'une malheureuſe Fille, l'objet de la haine du Ciel, & le jouet du plus perfide de tous les hom-

mes. Sa confiance pouvoit m'étonner dans une premiere visite, si je ne sçavois pas qu'elle avoit appris du P. Prieur que j'étois homme d'une naissance distinguée, aussi exercé à la vertu qu'à l'infortune, & capable, par conséquent, de lui donner des secours qu'elle n'attendoit plus que de moi. Elle vouloit me raconter son Histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une ancienne Maison, mais née sans biens, & demeurée Orpheline dans l'enfance. Le Monstre, qui violoit tous les droits pour la trahir, étoit fils d'un riche Financier, dont la Femme avoit pris pour elle tous les sentimens d'une Mere, & l'avoit fait élever fort soigneusement. Après la mort de cette généreuse Femme, n'ayant pas trouvé les mêmes dispositions

dans ſon Mari, elle n'avoit eu pour reſſource que l'affection de leur Fils, qui, ſe couvrant du maſque de la généroſité, avoit continué de fournir à la dépenſe de ſon éducation, dans un Couvent d'où elle n'étoit pas ſortie. Il ne lui déguiſoit pas qu'il avoit conçu beaucoup de tendreſſe pour elle; & s'il ne l'avoit pas trompée dès le premier moment, ſon deſſein étoit alors de l'épouſer. Les difficultés, qu'il craignoit de la part de ſon Pere, étoient le ſeul obſtacle qui ſembloit le retenir. Trop jeune encore pour connoître la défiance, elle s'applaudiſſoit de ſon bonheur, & tous ſes ſoins ſe rapportoient à ſe rendre digne de ſon Amant. A peine étoit-elle entrée dans ſa quinziéme année, qu'il lui avoit parlé de Mariage

avec des desirs plus vifs & des espérances plus prochaines. Elle confessoit qu'elle n'avoit commencé qu'alors à sentir le pouvoir de l'Amour. Il s'en étoit apperçu, sans doute, puisqu'il avoit pris ce temps pour lui représenter plus vivement que jamais ce qu'il avoit à craindre du ressentiment de son Pere, & pour lui proposer un Mariage secret en Province, sous le déguisement où je la voyois. Elle n'y avoit consenti qu'après de longues résistances. C'étoit dans cette vûe, qu'ils avoient loué le Château qu'ils étoient venus occuper. Depuis deux mois qu'ils y demeuroient, il avoit retardé leur Mariage sous divers prétextes; & quoiqu'il eût souvent tenté sa vertu, il n'y avoit jamais employé que les tendresses & les

empressemens de l'Amour. Elle avoit eu la force d'y résister. Enfin, il étoit parti dans la résolution de finir ce qu'il nommoit son tourment. Il n'avoit demandé que quinze jours, pour revenir avec toutes les permissions Ecclésiastiques. Cependant.... ah ! Monsieur, vous persuaderez-vous jamais ce que vous allez entendre ! Cependant... Son discours, qu'elle avoit continué jusqu'ici d'un ton assez calme, fut interrompu par une si grande abondance de larmes, & de si fréquens sanglots, que, dans la crainte de quelque accident, je me levai pour appeller du secours. Mais elle m'arrêta de ses deux mains ; & les joignant devant moi, avec une action toute passionnée, écoutez-moi, Monsieur, au nom du Ciel ! écoutez-

moi, & ſauvez une malheureuſe du dernier deſeſpoir! Je reçus hier deux Lettres; l'une du Perfide, qui me fait des excuſes de ſon retardement, & qui me promet d'être ici dans trois jours, avec un Prêtre & les permiſſions; l'autre de ſon Valet de Chambre, que je me ſuis attaché par mes bienfaits, & qui me marque, avec horreur, que ſon Maître s'eſt marié le jour même.

Je la crus réellement mourante, après cette explication. Son courage, qui s'étoit ſoutenu par l'eſpoir de me faire entrer dans ſes intérêts, l'abandonna tout d'un coup. Une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage; & panchant la tête ſur ſon ſein, elle demeura ſans mouvement & ſans connoiſſance. Ce n'étoit néanmoins qu'un évanouiſſement.

Je m'approchai d'elle ; je l'exhortai à rappeller ses forces. Mon espérance étoit de pouvoir la tirer de cet état, sans la participation de mes Domestiques; mais, après y avoir perdu mes soins, je m'avançai à la porte de mon Antichambre, dans le dessein d'appeller quelqu'un. Heureusement, le Prieur ne s'étoit pas éloigné. Je le pressai de rentrer, & de seconder mon zéle. Son inquiétude devint si vive, en voyant son Chevalier sans aucune marque de vie, que se souvenant des secours qu'il lui avoit vu donner au Château dans les mêmes occasions, il s'empressa beaucoup pour ouvrir son just'au-corps, & pour le délivrer de tout ce qui lui serroit le cou. Cette officieuse ardeur me fit sourire. Comme je le connois-

ſois fort honête-homme, je lui conſeillai de ſe modérer, & je l'avertis qu'il pourroit regretter d'avoir pouſſé trop loin ſes ſervices. Enfin la jeune Perſonne ouvrit les yeux; & retrouvant la force de parler, après avoir pouſſé quelques ſoupirs, elle me demanda, d'un ton fort touchant, ſi je l'abandonnerois dans ſa déplorable ſituation. Non, Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi c'eſt un ſentiment de vertu & d'honneur qui vous fait deſirer d'en ſortir.

Ma réponſe fit faire deux pas en arriere au Prieur. Il me regarda d'un air interdit; & le bon ſens dont il étoit rempli lui faiſant comparer, en un moment, toutes les circonſtances, il reconnut bientôt que le Chevalier, qui lui avoit paru ſi aimable,

étoit une Fille, qui ne l'étoit pas moins. Il voulut se retirer, avec autant d'effroi que de confusion; mais, je l'arrêtai. Vous demeurerez, lui dis-je. Il n'est pas question de vous armer ici d'une farouche vertu. Gardez-vous, encore plus, de faire éclater cette avanture. L'importance est de prévenir le scandale, qui seroit inévitable si le sexe de Mademoiselle étoit connu. Pour moi, qui me repose sur mon âge & mes principes, je commence par vous déclarer, que dans la résolution où je suis de la servir, je me fais son gardien pendant quelques jours. Mon appartement n'étant point dans la clôture de l'Abbaie, vous serez à couvert de toute sorte de blâme; & si nous sommes capables de nous taire, on ne verra, dans le parti que je

prens de la retenir avec moi, qu'une ſuite de mes premieres offres, qui ont été connues de tout le monde. Je ne m'explique point encore ſur ce que je penſe à faire pour elle. Mais il eſt important qu'elle m'apprenne, ſi les Domeſtiques, qui la ſervent au Château, ſont dans le ſecret de ſon avanture.

Elle m'aſſura que ſon ſexe n'étoit connu que de ſa Femme de chambre, qui étoit dans le même déguiſement qu'elle; & du Valet de chambre de M. de Node, qu'il avoit enmené à Paris: qu'elle faiſoit un fond extrême ſur la fidélité de ces deux perſonnes; & que ſi j'avois la généroſité de lui accorder un azile, elle me prioit de trouver bon que ſa Femme de chambre y fût près d'elle. C'eſt mon deſſein,

lui dis-je, & votre premier soin doit être de revêtir cet arrangement de quelques bonnes couleurs. En effet, l'ordre fut donné sur le champ, pour faire venir la Femme de chambre à l'Abbaie. On n'eut pas besoin d'autre prétexte que le rétablissement de M. le Chevalier, qui commençoit à se trouver les jambes moins foibles, depuis qu'il étoit sorti du Château. Il étoit tems de ernoncer à cette feinte. Je les mis en possession d'une chambre, dont je pouvois me priver sans incommodité; & craignant que le tems ne me manquât pour le projet que j'avois déja conçu, je me hâtai de prendre le chemin de Paris dans ma chaise de Poste.

Le desir de sauver une Fille charmante, qui ne me paroissoit

pas digne de ſon malheur, m'avoit inſpiré d'aller au-devant de M. de Node, & d'employer toute la force de l'honneur & de la raiſon, pour lui faire honte de ſes infames vûes; car il n'étoit pas difficile de les pénétrer dans toute leur noirceur. Je le rencontrai, le ſecond jour de ma marche. Il changeoit de chevaux à la Poſte. Une ſorte d'Eccléſiaſtique, que je découvris dans la même Chaiſe, étoit apparemment le Miniſtre qu'il vouloit faire ſervir à l'impoſture. Je deſcendis, ſans affectation; & m'approchant d'eux, je feignis, avec quelques marques d'étonnement, de reconnoître M. de Node. Sa ſurpriſe fut beaucoup plus réelle, & venoit, ſans doute, du reproche de ſon cœur, comme l'air de contrainte que je lui avois remarqué

dans notre premiere entrevûe. Cependant il ne fit pas difficulté de répondre à mes politesses; ni même de descendre, lorsque j'eus ajoûté, qu'ayant vû la veille M. le Chevalier, j'étois en état de lui rendre compte de sa santé. Il me suivit dans une chambre de l'Hôtellerie, où je le priai d'entrer avec moi. Nous nous assîmes. Je fis apporter quelques rafraîchissemens.

Quoique j'eusse peine à contenir mon indignation, ce ne fut qu'après quelques éloges de son Frere, pendant lesquels je le vis changer vingt fois de couleur, que j'entrai dans l'explication que j'avois méditée. Je pris un ton ferme, pour lui dire que le Ciel & la Terre étoient déclarés contre lui; que je ne lui conseillois point de faire un pas de plus dans

la même route ; qu'il y trouveroit ſa perte, au lieu de la criminelle ſatisfaction qu'il s'y promettoit, & que je n'étois parti que pour lui rendre le ſervice de l'en informer. Cet exorde le jetta dans une profonde conſternation. Il demeura quelques momens ſans répondre, les yeux baiſſés, & le viſage ſi pâle, que je le crus prêt à s'évanouir. Cependant, comme je n'avois pas touché au fond de ſes vûes, un moment de réfléxion lui fit juger que des accuſations ſi vagues pouvoient être deſavouées ; & comprenant néanmoins qu'elles portoient ſur quelque découverte, qu'il ne pouvoit s'imaginer, il prit le parti de s'envelopper dans une réponſe obſcure. Il me dit qu'il n'entendoit rien à mon langage, & qu'il devinoit encore moins

mes intentions ; mais que s'il étoit question du Chevalier, qui pouvoit s'être rendu coupable de quelque indiscrétion pendant son absence, il venoit dans le dessein de le reconduire à Paris.

L'artifice me parut si grossier, qu'il me fit rompre toutes mesures. Ecoutez-moi, repris-je ; & voyez s'il manque quelque chose à nos informations. Vous êtes marié depuis quatre jours. Le Chevalier est une jeune Fille de sang noble, que vous êtes résolu de tromper, après avoir inutilement tenté de la séduire. Je frémis de l'horrible imposture que vous méditez. Elle ne l'ignore plus. Le Ciel, qui veille sur son innocence, lui a fait trouver un azile & des Protecteurs. En un mot, votre affreux sistême de profanation & de libertinage

eſt dévoilé juſqu'au fond. C'eſt à vous d'éviter le châtiment des Hommes par une prompte fuite, & celui du Ciel par le repentir. C'eſt à vous encore, d'examiner quelle reconnoiſſance vous croirez devoir à ceux qui vous donnent cet avis, & par quelles actions vous pouvez eſpérer de vous rétablir dans leur eſtime.

M. de Node, à qui je n'oubliai pas de faire ſentir auſſi que ſon véritable nom n'étoit pas ignoré, appuya les deux coudes ſur une table voiſine, pancha la tête, & ſe couvrant le front des deux mains, demeura quelque temps dans cette poſture, livré, ſans doute, à de profondes méditations. Je lui laiſſai tout le temps qu'il paroiſſoit deſirer. Enfin, ſe relevant d'un air plus libre, il me remercia du ſervice

que je lui avois rendu; mais il me pria d'entendre un récit qu'il croyoit capable de le justifier. Je lui promis l'attention qu'il me demandoit.

Rosette, me dit-il, puisque vous connoissez son sexe, ne doit sa beauté qu'à la nature; mais elle a l'obligation de tout son mérite à ma Mere, qui, l'ayant sauvée d'un sort peu conforme à sa naissance, n'a rien épargné pour son éducation. Je l'ai vue croître dans le sein de ma Famille. Je me suis accoûtumé à ne rien trouver de si charmant qu'elle; &, malgré la différence de nos âges, j'ai cru découvrir qu'elle étoit sensible à mon admiration. Mon Pere, à qui ses richesses avoient fait concevoir des vûes fort ambitieuses en ma faveur, s'apperçut de mes sen-

timens. Il força ma Mere d'en éloigner l'objet. Rosette n'avoit pas neuf ans. Elle me fut enlevée, avec une cruelle adresse à me cacher sa demeure. Ma Mere avoit eu la permission de la mettre dans un Couvent. Je découvris cette retraite à force de soins; mais je fis des efforts inutiles pour en obtenir l'accès, & je passai trois ans à me consumer de regret & d'amour. Cette innocente passion m'a garanti de tous les desordres de la jeunesse.

La mort de ma Mere fut une nouvelle disgrace pour Rosette. Mon Pere, qui l'avoit prise en aversion, depuis ses premieres craintes, refusa de fournir aux frais de son entretien. A quelles humiliations ne demeuroit-elle pas exposée, si la force d'un intérêt si cher ne m'eût pas fait

découvrir sa situation ? J'employai tout ce que je pus dérober à mes besoins, pour lui faire un sort digne de son mérite, & des vûes que j'avois sur elle. Ma Mere m'avoit laissé peu de bien, & je n'aurois pas eu la hardiesse d'en demander compte à mon Pere; mais ne connoissant point d'autre bonheur que de faire celui de Rosette, j'étois assez riche pour elle & pour moi, de ce que je retranchois continuellement à mes plaisirs. Le titre de son Protecteur, & quelques explications que j'eus avec les Supérieures du Couvent, sur la nature de mes intentions, me firent obtenir la liberté de la voir. Sa reconnoissance, & le souvenir de ses premieres années, l'ayant disposée à m'accorder sa tendresse, je lui fis

mes ſermens, & je me crus le plus heureux de tous les hommes en recevant les ſiens.

Mes prétentions ne ſeroient pas allées plus loin, jusqu'à la mort de mon Peré. Je connoiſſois une partie de ſes vûes pour ma fortune; & depuis pluſieurs années, j'avois réuſſi fort heureuſement à les éluder. Mais, ſoit qu'il fût choqué de ma réſiſtance, ou qu'on l'eût informé de mes engagemens, il me parla de ſoumiſſion avec tant de hauteur, que je deſeſperai de ſoutenir plus long-temps le même rôle. On lui avoit propoſé, pour moi, un Parti conſidérable, avec l'aſſurance d'une Charge du premier ordre. Il me déclara que ſi je me refuſois à ſes volontés, je ne devois attendre de lui qu'une éternelle indignation. Ce

fut alors, qu'après avoir communiqué à Rosette une partie de mes peines, je lui proposai de quitter Paris, & de nous unir inséparablement par un mariage secret. Tout étoit sincere dans mes résolutions. Eh! comment aurois-je manqué de bonne-foi pour le bonheur de ma vie? Je comptois de faire passer mon évasion pour l'effet des persécutions de mon Pere, sur tout avec le soin que j'ai pris de répandre que j'allois promener mes chagrins dans les Païs étrangers; & je me flattois qu'il la regarderoit lui-même comme le desespoir d'un Fils, qui aimoit mieux s'éloigner de sa présence, que de manquer de respect pour ses ordres. J'empruntai dix mille écus d'un Ami, le seul à qui j'aie confié mes desseins & le

choix que j'avois déja fait de ma demeure. Je faisois entrer dans mes vûes, de retourner à Paris après mon mariage, de faire ma paix avec mon Pere, & de me dérober, par intervalles, sous le prétexte de quelques nouveaux voyages. Il ne manquoit, au succès de ce plan, qu'une facilité, que je n'ai pas trouvée dans les Prêtres de Provinces. On m'a demandé des explications ausquelles je ne m'étois pas attendu. Cet obstacle m'a déconcerté. Cependant on me faisoit espérer qu'après un séjour de trois mois, les difficultés pourroient diminuer. Je vivois tranquillement dans cette espérance, lorsqu'une lettre de mon Confident m'a forcé de retourner à Paris. Il m'écrivoit en termes obscurs, mais si pressans, qu'ils m'ont fait

entrevoir quelque événement d'importance, dont Rosette ne devoit pas être informée. Je ne l'ai quittée néanmoins, qu'avec sa participation; & prenant occasion des circonstances, je lui ai promis, à mon départ, d'amener de Paris quelque Prêtre moins difficile, dont j'acheterois les services à force d'argent, si je ne pouvois les obtenir par d'autres voies.

M. de Node avoit fait cette partie de sa narration, d'un air composé : mais ses remords paroissant l'agiter, à mesure qu'il approchoit du dénoûment; il s'arrêta, comme s'il eût cherché ses expressions. Qui croira jamais, reprit-il, en levant les yeux au Ciel, qu'une passion fondée sur l'estime, & conduite avec tant d'innocence, ait été capable

de me porter, tout d'un coup, à la plus coupable résolution ! J'ouvre les yeux sur mon crime ; & je n'avois pas attendu ce moment, pour en trouver la punition dans les reproches de mon cœur. Plaignez-moi, puisqu'elle doit aller jusqu'à m'ôter, sans retour, le bonheur même que j'avois cru m'assurer par un aveugle projet. Il m'en coutera la vie. Mais, achevez de m'entendre.

J'arrive à Paris. Je vais descendre chez mon Confident, qui m'informe aussi-tôt de la mort de mon Pere. J'aurois eu peine à ne pas regarder cet accident comme une faveur du Ciel, si je n'eusse appris, au même instant, que mon Pere, furieux de mon absence, & peut-être instruit de celle de Rosette, ne m'avoit laissé tout son bien qu'à deux condi-

tions, dont il avoit assuré l'effet par toutes les mesures d'une barbare prudence : l'une que je n'eusse point épousé Rosette ; l'autre, que dans l'espace de trois mois, je serois marié à la jeune personne qu'il m'avoit proposée. Quelle horrible explication ! Ce n'est pas tout d'un coup, néanmoins, que mon désespoir m'a conduit aux plus aveugles emportemens. Mais, après avoir trop vérifié mon malheur, après avoir reconnu qu'il falloit perdre Rosette, ou me priver d'une immense fortune, &, par conséquent, du pouvoir de la rendre heureuse, je confesse que la raison, l'honneur, & la Religion même, n'ont pû tenir contre la force de ma passion. J'ai pris le parti de feindre que j'entrois volontiers dans toutes les disposi-

tions de mon Pere, & je n'ai marqué d'empressement que pour la célébration du mariage. Quelques jours m'ont suffi pour mes arrangemens. Je me suis marié, en maudissant ma chaîne ; & dans le moment même où j'ai quitté le pied de l'Autel, je me suis dérobé à tous les Témoins de cet affreux sacrifice. Une lettre, que je me suis hâté d'écrire à celle que je n'ose nommer ma Femme, doit lui avoir appris qu'elle ne me reverra jamais, & que je la détesterai toute ma vie, pour s'être prévalue, contre moi, des cruelles volontés d'un Pere.

Je suis parti, reprit-il, en me regardant d'un œil timide. Je vous rencontre. Vous m'assurez que Rosette est informée de mon triste sort. Hélas! que pense-t-elle de moi ? Me croit-elle ca-

pable de l'abandonner, de vivre ſans elle, de ne pas mettre tout mon bonheur à faire le ſien ? Ordonnez vous-même de ma vie & de ma conduite. Je me ſoumets à tout ce que vous ferez pour elle & pour moi.

Il ne m'apprenoit point, dans ce récit, quel uſage il vouloit faire de l'Eccléſiaſtique dont il s'étoit fait accompagner; & je jugeai même, aux apparences, que ce n'étoit qu'un Valet, déguiſé ſous l'habit d'un homme d'Egliſe. Mais, comme il étoit inutile d'éxiger l'aveu d'un crime avorté, je lui en épargnai la honte. Il ne m'appartient pas, lui dis-je, de vous reprocher votre noir deſſein, ni d'entrer dans les horreurs que vous m'avez éclaircies. Roſette, puiſque vous lui donnez ce nom, eſt en

ſûreté ; j'en rens graces au Ciel pour elle. Vous devez perdre l'eſpérance de la voir ; c'eſt une liberté que vous n'obtiendrez, ni d'elle, ni de moi. Elle eſt ſans bien, dites-vous, & vous êtes en poſſeſſion du vôtre : Voyez ce que vous croyez devoir à la malheureuſe confiance que vous lui aviez inſpirée pour vous. Je me déclare ſon Protecteur, & je lui en promets de plus puiſſans, auſſi long-tems qu'elle conſervera de l'attachement pour la vertu. J'ajoûtai, que s'il avoit quelque choſe de plus à me communiquer, ſes lettres pouvoient m'être adreſſées à l'Abbaie où je faiſois ma demeure.

Il ne me fit aucune réponſe, & ſes regards marquoient une mortelle conſternation. Cependant, lorſqu'il m'entendit don-

ner l'ordre de mettre les chevaux à ma chaiſe, il me tint quelques diſcours paſſionnés, auxquels je ne répondis que par des exhortations vagues à rentrer dans les bornes de la Religion & de l'honneur. Comme je me diſpoſois à partir, il me pria, plus tranquillement, de recevoir une bourſe, qui me parut contenir deux ou trois cens louis; pour les beſoins de Roſette, me dit-il, à laquelle il ſe ſouvenoit d'avoir laiſſé peu d'argent. Je le diſpenſai de cette libéralité, en l'aſſurant qu'elle ne manqueroit de rien ſous ma protection : mais l'avenir vous regarde, ajoûtai-je; & vous ne devez pas oublier, non plus, que les frais du Château tombent uniquement ſur vous.

Nous nous ſéparâmes. En arrivant à l'Abbaie, je n'eus pas

de peine à faire entrer Mlle. Rosette, dans la résolution d'oublier un homme qui ne pouvoit plus être à elle, & de le mépriser même, pour avoir entrepris de la tromper si cruellement. J'allai au devant de toutes ses craintes, par l'offre que je lui fis de la conduire dans un Couvent, & d'y fournir à sa subsistance, aussi long-tems qu'elle se rendroit digne de mes soins. C'étoit retrancher quelque chose à la douceur de ma situation : mais je ne pouvois faire un meilleur usage de mon superflu. Elle se défendit modestement de m'engager dans cette dépense, en se réduisant à me demander ma protection, pour prendre le voile & renoncer tout-à-fait au monde. Je lui fis reconnoître aisément, qu'un dessein de cette na-

ture demandoit un eſprit plus tranquille & d'autres réflexions, Ma Fille, que je fus obligée d'employer pour lui procurer une Retraite, déſira de la voir, & fit enſuite par inclination ce qu'elle n'avoit commencé qu'à ma prière. Elle ſe chargea de la préſenter aux Supérieures; & j'appris bien-tôt qu'avec ſa générosité ordinaire, au lieu de prendre, pour moi, l'engagement de la Penſion, elle l'avoit pris pour elle-même.

Mais le tendre différend, que nous eûmes là-deſſus, fut terminé, huit jours après, par une viſite de M. de Node, qui m'apportoit, pour Roſette, un contrat de rente perpétuelle, du fond de cent mille francs, qu'il avoit conſtitués ſous ſon nom. Je ne fis pas difficulté de le re-

cevoir ; & je l'envoyai au Couvent, dès le même jour, avec de justes félicitations.

Ma Fille ayant comme succedé à mes soins, il se passa dix mois entiers, pendant lesquels je n'eus pas d'autre commerce, avec Rosette, que celui de quelques civilités, que je lui faisois faire dans l'occasion. Un jour, je la vis arriver dans le carosse de ma fille. Après les plus affectueux remercimens, elle me présenta une Lettre, que je ne pus lire sans une extrême surprise. M. de Node lui écrivoit que la petite vérole venoit de lui enlever sa femme ; que n'ayant jamais vécu avec elle, il le croyoit dispensés des bienséances ordinaires du veuvage ; & que dans la confiance de retrouver à sa chere Rosette, les sentimens qu'elle avoit

avoit eus pour lui, il n'attendoit que ses ordres pour se rendre auprès d'elle, & lui faire oublier par un heureux mariage, des excès, qui n'avoient pas merité sa haine, puisqu'elle n'avoit pû les attribuer qu'à l'amour.

Je ne fis pas la moindre objection, contre un parti qui me parut décidé dans le cœur de Mlle. Rosette. Elle voulut me parler » des obligations qu'elle » avoit à M. de Node ; de son » caractère, qu'elle connoissoit » après tout, malgré.... Je l'interrompis : un bon caractère, lui dis-je, peut se relever des plus mortelles chutes ; & les derniers procedés de M. de Node sont d'un bon augure pour le sien Ainsi je ne condamne point votre facilité à lui pardonner.

Mais ſongez, Mademoiſelle, que le pouvoir, qu'il vous reconnoît ſur lui, vous rend auſſi comptable de ſa vertu, que de ſon bonheur & du vôtre. Elle me promit de ne pas oublier cette leçon.

Ils ſe marièrent, deux mois après. Je reçois quelquefois de leurs nouvelles; & leurs Lettres me trompent, s'ils ne vivent pas heureuſement.

FIN.

PQ
2021
M5
1756
t.6

Prévost, Antoine
François
Mémoires et avantures d'un homme de
qualité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY